This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E88812

E 88812

HISTOIRE

DES DIFFÉRENTS PEUPLES

SOUMIS

A LA DOMINATION DES RUSSES,

TOME II.

HISTOIRE

DES DIFFÉRENTS PEUPLES

SOUMIS

A LA DOMINATION DES RUSSES,

OU

SUITE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

PAR M. LEVESQUE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

DK33
L4
1.2

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le ſecond Tome.

QUATRIEME PARTIE.

Nations de race Mongole.

PREMIERE SECTION.

Des Mongols proprement dits.

CHAP. I. CARACTERE diſtinctif des Mongols. Page 3
CHAP II. Puiſſance des Mongols ſous Tchinguis-Khan. 10
CHAP. III. Induſtrie, mœurs & uſages des anciens Mongols. 21
CHAP. IV. Election des Khans. Diſcipline militaire. Formules des ſerments. 28
CHAP. V. Religion, mariages, funérailles. 35

SECONDE SECTION.

Des Kalmouks.

CHAP. I. Des différentes tribus des Kalmouks. 42
CHAP. II. Des Kalmouks Zoungares. 48

CHAP. III. Extérieur des Kalmouks. Page. 62
CHAP. IV. Habillement des Kalmouks. 65
CHAP. V. Habitations des Kalmouks. 71
CHAP. VI. Richeſſes des Kalmouks. 76
CHAP. VII. Vie errante des Kalmouks. 84
CHAP. VIII. Nourriture des Kalmouks. 89
CHAP. IX. Maniere dont les Kalmouks tirent du lait une liqueur vineuſe & une eſpece d'eau-de-vie. 95
CHAP. X. Induſtrie des Kalmouks. 101
CHAP. XI. Caractere des Kalmouks. 109
CHAP. XII. Divertiſſements des Kalmouks. 118
CHAP. XIII. Gouvernement des Kalmouks. 123
CHAP. XIV. Loix des Kalmouks. 129
CHAP. XV. De la guerre. 137
CHAP. XVI. Mariage Enfantement. Premiere éducation des enfants. 143
CHAP. XVII. Maladies des Kalmouks, mort, funérailles. 149
CHAP. XVIII. Du Lamiſme. 155
CHAP. XIX. Coſmogonie, théologie & métaphyſique des Kalmouks. 171

TROISIEME SECTION.

Des Bouriates ou Bratski.

CHAP. I. Uſages & induſtrie des Bouriates. 194
CHAP. II. Religion des Bouriates. 199

CINQUIEME PARTIE.

Nations de race Tatare.

PREMIERE SECTION.

Des Tatars en général.

CHAP. I. Tatars mal-à-propos confondus avec des nations différentes. Leur gloire & leur décadence. Page 203

CHAP. II. Villes des Tatars. Connaiſſances de ces peuples. 209

SECONDE SECTION.

Des Tatars de Kazan.

CHAP. I. Portrait & caractere des Tatars de Kazan. 213

CHAP. II. Habitations des Tatars de Kazan. 217

CHAP. III. Habillement des Tatars de Kazan. 219

CHAP. IV. Nourriture des Tatars de Kazan. 222

CHAP. V. Induſtrie, occupations & connaiſſances des Tatars de Kazan. 225

CHAP. VI. Mariage des Tatars de Kazan. Condition de leurs femmes. Education de leurs enfans. 229

CHAP. VII. Religion des Tatars de Kazan. 240

CHAP. VIII. Funérailles. 244

TROISIEME SECTION.

Tatars des environs du Tobol.

CHAP. I. Caractere, mœurs & occupations de ces Tatars. 248
CHAP. II. Mariage des Tatars du Tobol. 255
CHAU. III. Monuments trouvés dans le pays occupé par les Tatars du Tobol. 260

QUATRIEME SECTION.

Des Tatars Touraliniens. 663

CINQUIEME SECTION.

Des Boukhares.

CHAP. I. Position de la Boukharie. Villes des Boukhares. 268
CHAP. II. Gouvernement, mœurs & usages des Boukhares. 274
CHAP. III. Industrie & commerce des Boukhares. 279
CHAP. IV. Funérailles des Boukhares. 284

SIXIEME SECTION.

Des Tatars de différentes tribus réfugiés dans les villes de la Sibérie.

CHAP. I. Tatars de la Khive ou du Kharasme. 288
CHAP. II. Troukhmenes ou Turkomans. 294
CHAP. III. Tatars du Tourkestan. 296
CHAP. IV. Tatars de Tachkent. 299

CHAP. V. Araliens. Page 302
CHAP. VI. Karakalpaks. 305

SEPTIEME SECTION.

Des Kirguis Kaiſaki.

CHAP. I. Portrait & caractere des Kirguis. 308
CHAP II. Richeſſes & induſtrie des Kirguis. 312
CHAP. III. Chaſſe des Kirguis. Moutons ſauvages. 319
CHAP. IV. Maniere de vivre & de ſe vêtir des Kirguis. 325
CHAP. V. Gouvernement des Kirguis, leur brigandage. 332
CHAP. VI. Religion, mariage, funérailles des Kirguis. 337

HUITIEME SECTION.

Des Bachkirs.

CHAP. I. Origine des Bachkirs. Mœurs & uſages de ce peuple. 343
CHAP. II. Habillement & maniere de vivre des Bachkirs. 348
CHAP. III. Induſtrie, richeſſes, armes des Bachkirs. 354
CHAP. IV. Mariages, religion, ſuperſtitions des Bachkirs. 359

NEUVIEME SECTION.

Des Tatars Nogais.

CHAP. I. Des Nogais en général. 366
CHAP. II. Différentes hordes des Nogais. 371

DIXIEME SECTION.

Des nations du Caucaſe.

CHAP. I. Enumération des peuples du Caucaſe. 387
CHAP. II. Mœurs, uſages, induſtrie, religion des Tatars du Caucaſe. 401
CHAP. III. Digreſſion ſur les Arméniens. 415

SIXIEME PARTIE.

Nations de races mêlées de Tatars & de Mongols.

PREMIERE SECTION.

Des Barabiniens.

CHAP. I. Poſition & induſtrie des Barabiniens. 425
CHAP. II. Religion & uſages des Barabiniens. 431

SECONDE SECTION.

Des Tatars du Tchoulym.

CHAP. I. Uſages & maniere de vivre des Tatars du Tchoulym. 435
CHAP. II. Religion, mariage, funérailles des Tatars du Tchoulym. 440

TROISIEME SECTION.

Des Téléoutes.

CHAP. I. Mœurs & uſages des Téléoutes. 445
CHAP. II. Religion des Téléoutes. 451

QUATRIEME SECTION.

Des Abiniens.

CHAP. I. Mœurs & miſere des Abiniens. Page 454

CHAP. II. Travaux métallurgiques des Albiniens. 457

CINQUIEME SECTION.

Des Katchiniens.

CHAP. I. Poſition, uſages & induſtrie des Katchiniens. 462

CHAP. II. Religion, mariages, funérailles des Katchiniens. 466

CHAP. III. Monuments découverts dans le pays des Katchiniens. 471

SIXIEME SECTION.

Des Iakoutes.

CHAP. I. Du pays occupé par les Iakoutes. Uſages & induſtrie de ce peuple. 478

CHAP. II. Habitations, vêtements, nourriture des Iakoutes. 484

CHAP. III. Religion, ſortiléges, maladies, funérailles des Iakoutes. 489

HISTOIRE

DES

DIFFÉRENTS PEUPLES

SOUMIS A LA RUSSIE.

Les peuples dont nous avons parlé juſqu'ici ſont preſque tous également inconnus à l'Europe. Quoique pluſieurs d'entre eux aient contribué, ſans doute, à la ruine de l'Empire Romain, déſignés par des noms qu'eux-mêmes n'ont jamais connus, & confondus avec d'autres nations, ils ſe ſont couverts de ſang, aſſouvis de carnage ſans ſortir de l'obſcurité. Il nous reſte à parler de la race des Mongols, de celle des Tatars, peuples à jamais célebres par les craintes d'une partie de l'Europe, par les malheurs & l'oppreſſion de l'autre, par le ſang qu'ils ont répandu

dans l'Aſie, par les Empires qu'ils y ont renverſés.

Nous ſuivrons, en général, l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Nous n'avons guere vu juſqu'ici que l'homme plus ou moins ſauvage, n'ayant encore que les premieres connaiſſances qu'inſpire le beſoin abſolu: les Kalmouks, ſortis de la race des Mongols, nous le montreront dans l'état de barbarie qui eſt la ſeconde condition de l'humanité; chez quelques nations tatares, nous verrons ſon eſprit déjà cultivé briller de quelques lumieres: mais obligés de revenir enſuite ſur nos pas, nous parcourrons différentes hordes de ces mêmes peuples qu'une ſituation moins favorable condamne à la miſere & à l'ignorance qui la ſuit.

QUATRIEME PARTIE.

Nations de Race Mongole.

PREMIERE SECTION.

Des Mongols proprement dits.

CHAPITRE I.

Caractere diſtinctif des Mongols.

Les peuples à qui l'uſage a conſervé juſqu'à préſent le nom de Mongols (1) ne vivent pas ſous la domination de la Ruſſie : mais c'eſt de leur ſein que ſont ſortis, à des époques différentes, les Kalmouks, les Bouriates, aujourd'hui ſou-

(1) Ces peuples ſont déſignés dans nos cartes géographiques & dans les livres de nos voyageurs par le nom de Mongous ; les Ruſſes qui ont eu plus de communication avec eux les appellent Moungales ; mais M. Pallas, qui a, plus qu'aucun

mis à cet Empire, & ce ſerait laiſſer un vuide dans notre ouvrage, que de faire connaître quelques parties détachées de cette race célebre, ſans remonter à la tige principale dont elles forment les rejettons.

C'eſt dans les ſolitudes ſituées des deux côtés des monts Altaï, dans ces contrées où l'on ne voit aujourd'hui que des peuplades errantes & faibles, défendues par leur ſeule miſere & par le mépris qu'elles inſpirent, qu'il faut aller chercher le berceau de ces nations mongoles qui menacerent autrefois de ſubjuguer les deux plus belles parties du globe : c'eſt là que toutes les conjectures, toutes les traditions, toutes les recherches ſemblent marquer leur ancienne habitation : c'eſt là que les lacs, les fleuves, les montagnes, conſervant encore

autre ſavant, fait une étude particuliere de ces peuples & qui les a long temps fréquentés, aſſure que leur véritable nom eſt celui de Mongols. Peut-être ces deux prononciations appartiennent-elles à des dialectes différents.

les noms qu'elles leur ont donnés, rendent témoignage à leur ancien séjour.

Mais ce sont les seuls monuments qu'elles aient laissés sur cette vaste étendue de terre qu'elles ont si long-temps occupée ou parcourue. Nulle part on n'y voit aucun de ces vestiges durables, trophées de la victoire que l'homme en société remporte sur la nature sauvage. Tel est le sort des nations qui n'ont pas cultivé les arts; les vents dissipent la trace qu'elles ont imprimée sur la terre. Comme elles ne l'ont point fatiguée du poids de ces fastueux monuments cimentés par les larmes & par le sang des malheureux, & témoins éternels de la splendeur des Empires & de leur infortune, elles passent, & l'on ne reconnaît pas même la terre qu'elles ont couverte sans la surcharger, sans la déchirer de leurs immenses travaux.

C'est bien improprement que les Européens ont ajouté au nom des Mongols celui de Tartares, comme si ces deux peuples ne formoient que deux tribus

différentes d'une même nation. Si l'on trouve quelques reſſemblances dans leurs uſages, elles ſont la ſuite de la vie paſtorale qui leur fut commune ; & ſi leurs langues offrent des conformités, c'eſt dans quelques expreſſions que deux peuples ſouvent mêlés enſemble, gouvernés par les mêmes Princes, & combattant ſous les mêmes enſeignes, ont dû emprunter l'un de l'autre.

La race des Mongols differe ſenſiblement, par les traits du viſage, de toutes les nations de la terre ; on la diſtingue au premier coup-d'œil, &, ſi l'on fait abſtraction de la couleur, un Mongol reſſemble encore moins aux autres peuples, qu'un Negre ne reſſemble aux Européens.

Un des premiers caracteres qui établit la différence entre le Mongol & toutes les autres nations connues, eſt la forme du crâne, qui, chez le premier, eſt beaucoup plus arrondi. La face, qui, parmi nous, même dans les ſujets qui ont le viſage le plus rond, offre toujours un

oval plus ou moins alongé, eſt chez ces peuples d'une rondeur qui étonne quand on n'a pas encore l'œil accoutumé à cette conformation. On croit voir des viſages qui ont plus de largeur que de longueur, &, quand la laideur des traits ſe trouve jointe, comme il arrive ordinairement, à cette ſingularité, ces phyſionomies nous paraiſſent affreuſes.

Figurez-vous des yeux qui ſemblent à demi-fermés, & dont le grand angle, placé obliquement en deſcendant vers le nez, eſt peu ouvert & charnu; un filet très mince de ſourcils noirs qui décrivent un arc fort ſurbaiſſé; un nez écraſé, dont on ne voit que les narines, & qui n'établit aucune ſéparation entre les yeux, ce qui les fait paraître exceſſivement éloignés l'un de l'autre, s'ils ne le ſont pas en effet: ajoutez à ces premiers traits de laideur, des levres fort épaiſſes, un menton fort court, les os des joues très ſaillants, quelques brins de barbe épars, une carnation d'un jaune brun, d'énormes oreilles détachées de la tête, & vous

aurez quelque idée de la difformité d'un visage mongol ou kalmouk (1).

Ce n'eſt pas que tous ces caractères ſe trouvent conſtamment réunis dans chaque individu: on voit même des femmes mongoles, dont le minois agréablement arrondi plairait dans les pays de l'Europe où l'on eſt le plus difficile ſur la beauté; mais ces peuples penſent bien différemment que nous ſur la belle proportion des formes. Ils critiqueraient toutes ces belles têtes des ſtatues grecques qui font l'admiration de nos connaiſſeurs & le déſeſpoir de nos artiſtes: des yeux bien ouverts, des ſourcils bien arqués, un nez aquilin n'échapperaient pas à leur cenſure, & les têtes d'un écran chinois l'emporteraient à leurs yeux ſur celles de Raphaël. Ils regardent comme les plus beaux d'entre eux ceux qui réuniſſent le

(1) La reſſemblance des traits & de la conformation des Mongols avec les Kamtchadales, jointe à quelques rapports qu'on a cru trouver dans la langue des deux peuples, peut faire préſumer qu'ils ont une origine commune.

plus grand nombre de ces traits qui diſtinguent leur race & que nous trouvons ſi difformes.

Mais ſi la conformation de leur viſage n'eſt pas celle qui nous plaît, ils ont du moins, quand on s'eſt rendu familier avec ce que nous appellons leur laideur & ce qu'ils nomment la beauté, une phyſionomie ouverte qui inſpire l'eſtime, qui gagne la confiance, & qui eſt l'heureuſe expreſſion de la franchiſe du cœur, de la bonté du caractere & de la tranquillité de l'ame.

CHAPITRE II.

Puiſſance des Mongols ſous Tchinguis-Khan.

LES Mongols, vers le milieu du douzieme ſiecle, répandus dans une partie du pays qu'habitent aujourd'hui les Kalkas, ſur les ſables baignés par les eaux de l'Onon & du Kerlon & ſur ceux du grand déſert de Cobi (1), dont ils occupaient la partie occidentale, étaient encore inconnus au reſte de la terre qu'ils allaient remplir de terreur. Faibles ſous la domination de pluſieurs Souverains toujours armés les uns contre les autres, ils vont devenir formidables ſous un ſeul chef qui les armera tous pour ſervir ſon ambition.

(1) Le déſert de Cobi ou de Chamo, ou de Sable, le Grand-Déſert, Karakoum, ſont autant de noms de cette immenſe ſolitude qui s'étend au nord de la grande muraille de la Chine. Karakoum ſignifie ſable noir dans la langue des Mongols.

Ieſſoukai gouvernait une de leurs principales hordes dans le déſert de Sable. Il défit une peuplade dont le chef ſe nommait Témougen ; &, en mémoire de ſa victoire, il fit prendre à l'aîné de ſes fils le nom du Prince qu'il avait vaincu.

Il mourut à la fleur de ſon âge, & eut pour ſucceſſeur ce même fils qu'il avait appellé Témougen, jeune Prince, âgé de treize ans. Trente à quarante mille familles compoſaient toute la domination du nouveau Souverain: mais les deux tiers de ſes ſujets, mépriſant ſon inexpérience, ſe donnerent aux ennemis de ſon pere. Ainſi ce Prince, qui devait un jour ſe former par ſes conquêtes un empire plus vaſte que ne le fut jamais l'Empire romain, n'était peut être pas alors aſſez puiſſant pour armer quinze mille hommes.

Sa mere ſe mit elle-même à la tête du peu qui lui reſtoit de ſujets fideles, & fit rentrer pluſieurs rebelles dans le devoir. Lui-même, dès qu'il fut en état de porter les armes, fit connaître ſa valeur con-

tre une ligue formidable de ſes ennemis. Il montra dès lors la politique des conquérants ; celle de ſe faire aimer des compagnons de leurs exploits, en provoquant la haine de l'Univers. Toujours en armes, toujours attaquant ou attaqué, il remporta des victoires, éprouva des défaites, tomba même pluſieurs fois entre les mains de ſes ennemis ; mais jamais la fatigue ne put lui faire deſirer le repos ; ni le malheur, abattre ſon audace.

La plus grande épreuve à laquelle fut mis ſon courage, augmenta ſa puiſſance & fut la cauſe de ſes plus brillantes proſpérités. Aounak, Khan des Karaïtes, avait cherché pluſieurs fois un aſyle auprès du pere de Témougen : chargé des bienfaits du pere, il devait aimer le fils ; & Témougen lui-même l'avait ſouvent aidé de ſes talents & de ſa valeur. Mais Aounak, trompé par un de ſes favoris & par ſon propre fils, conçut des ſoupçons contre le jeune Prince, & tâcha de l'attirer auprès de lui pour le faire aſſaſſiner. Ce projet n'ayant pas réuſſi, il réſolut

ſolut de le ſurprendre ; mais Témougen prévenu, lui tendit une embuſcade, & défit avec une poignée d'hommes le corps nombreux qui eſpérait l'enlever.

Il crut qu'il ne ſerait aſſez vengé qu'après avoir entièrement abattu la puiſſance du perfide : l'entrepriſe devait paraître téméraire. Le Khan des Karaïtes était devenu le plus redoutable des Princes mongols ; il faiſait ſa réſidence à Karakoroum, dans le déſert de Sable : mais il paraît que ſa domination s'étendait juſques ſur le Léaotong & ſur une partie du Tangout : ſa puiſſance même fut la cauſe de ſon malheur. La crainte lui fit des ennemis de tous ſes voiſins ; ils réunirent leurs forces contre lui, devinrent les alliés de Témougen & lui déférerent le commandement. Leur confiance ne fut pas trompée : Témougen les rendit vainqueurs, mais ce fut pour devenir lui-même leur maître & ſe faire déclarer Khan de tous les Mongols. Le malheureux Aounak trouva la mort chez un Prince à qui il était allé deman-

der un asyle ; & son fils aussi malheureux, mais moins digne de pitié, lui qui avait causé la perte de son pere en l'animant contre Témougen, fut bientôt après assassiné dans le Tibet.

De nouveaux ennemis ne firent qu'ajouter à la renommée de Témougen & à sa domination : le Khan des Naimans, dont la horde occupait les bords de l'Orkhon & de la Sélinga, ne l'attaqua que pour perdre ses Etats & la vie ; le vainqueur se rendit maître du Tangout, &, dans une diete générale de ses nombreux sujets, il leur donna des loix & prit le nom de Tchinguis ; ce mot qui signifie océan, lui semblait seul capable d'exprimer sa grandeur & sa puissance.

Souverain de toutes les hordes des Mongols & de toutes celles des Tatars, maître du vaste désert qu'une muraille sépare seule de la Chine, Tchinguis voyait avec impatience cette barriere opposée à son ambition, & forma le dessein de la rompre. Les Chinois ne lui avaient donné aucun sujet de leur décla-

rer la guerre ; mais il trouva du moins un prétexte dans les maux qu'ils avaient faits à ſes ancêtres : il força la muraille, épargna les villes qui ouvrirent leurs portes ſans réſiſtance, mit les autres au pillage, & donna une bataille dans laquelle le Roi de la Chine commanda lui-même. L'action fut ſanglante ; les Chinois perdirent trente mille hommes, les Mongols ne firent pas des pertes moins conſidérables, & la victoire reſta indéciſe. Mais Tchinguis dévaſta le Petcheli ; & le Monarque chinois qui l'avait mépriſé, fut obligé de demander la paix.

Tchinguis vole à l'autre extrémité de l'Aſie, & vient attaquer le Kiptchak, ou Kaptchak, pays compris entre l'Iaïk, le Volga & le Tanaïs ; il en ſoumet une partie, charge Touchi ſon fils de ſubjuger le reſte, & retourne à l'Orient. Il apprend que la Chine eſt en proie à la diſſention, & profite des malheurs de cet Empire pour l'accabler ; il ſe plaint que pendant ſon abſence les Chinois ont at-

taqué ſes alliés. Les Mongols franchiſſent une ſeconde fois la grande muraille : ils pillent, ils détruiſent plus de quatre-vingt dix villes, & ravagent le Hoangho, le Honon, le Petchéli, le Chanſi : la ruſe, la trahiſon, la famine leur livrent Cambalu, qu'on appelle à préſent Pékin ; le Roi dépouillé s'empoiſonne, & leur Souverain eſt maître de toute la Chine ſeptentrionale, qu'on appellait le Katai, ou plutôt le Kitai. Le ſud de la Chine faiſait alors une domination ſéparée, ſous le nom de Mangi.

Méhémet, Souverain du Khariſme & d'une partie de la Boukharie, étendait ſa domination juſques dans la Perſe. Il étoit allié de Tchinguis-Khan : mais le Gouverneur d'une de ſes villes lui inſpira des ſoupçons contre quelques marchands mongols, & obtint la permiſſion de les faire mourir. Tchinguis fit demander réparation de cet attentat, & ſes ambaſſadeurs furent maſſacrés. Il marche à la tête de ſept cents mille hommes contre ſon cruel & perfide allié, le bat, prend toutes ſes

villes, Boukhara, Samarkand, Balk, Khariſme : il le pourſuit juſques dans la Perſe. Méhémet ſe cache dans une île déſerte de la Mer Caſpienne, & y meurt de maladie & de chagrin. Sa mere tombe entre les mains du vainqueur, qui ſe la faiſait amener quand il prenait ſes repas, & la forçait à ſe nourrir des os qu'il avait à demi rongés. D'autres diſent que, moins malheureuſe, elle fut égorgée avec ſes fils, le jour même qu'elle reçut des fers. Cette Princeſſe avait gouverné long-temps ſous le nom de ſon fils, mais elle avait terni l'éclat de ſes talents par ſa cruauté; & le féroce Mongol parut être le juſte vengeur de tout le ſang qu'elle avait fait répandre.

Il ſe rend maître d'une partie de la Perſe : ſes Généraux, Zéna-Noyan & Soudai-Baiadour entrent dans l'Arménie, prennent Chamakhie, franchiſſent Derbent ou les portes de fer, s'emparent de la Géorgie, défont les Alanes, les Kapthaki, les Ruſſes, & forment à Touchi une domination dans le Dachté-

Kaptchak. Les armées de Tchinguis ſont les premières qui aient fait le tour de la mer Caſpienne.

Lui-même, toujours actif, toujours inquiet, dans un âge avancé, porte la guerre dans le Tangout, dont le Gouverneur voulait ſe rendre indépendant; gagne une bataille long-temps diſputée, & meurt de maladie, en 1226. C'était en 1202 qu'il avait dépouillé le Khan des Karaïtes: vingt-quatre années avaient ſuffi à ſes conquêtes; ſon empire s'étendait depuis la Corée juſqu'au delà du Volga.

Ce conquérant, dont le nom doit être dévoué à l'exécration de l'eſpece humaine, fut pour la terre un fléau bien plus deſtructeur que la peſte. Il dévaſtait les campagnes, brûlait les villes, faiſait raſſembler les habitants dans les plaines, où ils étaient entourés par ſes Mongols & maſſacrés de ſang froid. Les Généraux, les Commandants ennemis, dont il aurait dû honorer le courage, étaient réſervés pour de plus cruels ſupplices, &

il aimait à jouir du ſpectacle de leurs tourments. Il n'épargnait que quelques ouvriers dont il avait beſoin, & de jeunes gens qu'il incorporait dans ſes troupes : orgueilleux de ſa férocité, il diſait que la pitié était le vice des ames lâches. L'homme ſenſible, ſaiſi d'horreur au récit des ſanglants exploits de Tchinguis, ſouhaiterait que ſes ſujets, révoltés contre lui dans ſa jeuneſſe, euſſent pu le vaincre, l'enchaîner, le ſacrifier à leur haine; que du moins le Prince des Karaïtes eût pu lui arracher la vie, quand ce monſtre naiſſant ne faiſait que d'entrer encore dans la carriere de ſes crimes, & que ſon ſang douloureuſement répandu juſqu'à la derniere goutte, eût prévenu l'effuſion du ſang de tant de peuples : ou s'il fallait des victimes à la colere céleſte, on préférait qu'elle eût embraſé les airs, ſoulevé les eaux, ouvert la terre ſous les pas de ſes habitants; l'homme du moins n'aurait pas été coupable des malheurs de l'humanité.

Mais quel motif put armer ce barbare ?

Dans sa vie dure & sauvage, il n'avait besoin de rien : mais il croyait qu'une gloire sûre attendait l'homme sanguinaire qui se rend fameux par la dévastation, par la désolation, par les incendies, par le massacre. Cette opinion funeste a causé de tout temps le malheur du monde : tant une seule erreur peut faire de mal à la terre!

L'empire que Tchinguis avait fondé était trop vaste pour subsister long-temps sans partage : il se divisa dans la suite sous un grand nombre de souverains, mais il ne fut pas tout-à-coup démembré comme celui d'Alexandre. Ougadai ou Octaï, fils & principal héritier du conquérant, acheva de soumettre la Chine & fut le chef d'une dynastie qui dura plus d'un siecle. Bati, petit-fils de Tchinguis, qui succéda à son pere Touchi dans la souveraineté du Kaptchak, conquit la Russie, porta ses armes dans la Pologne, dans la Hongrie, dans la Bohême, & fit trembler l'Europe qu'il menaçait d'envahir. Sa postérité commande encore aux

Tatars de la Crimée. Cependant ces Mongols ſi long-temps terribles ſeraient aujourd'hui preſque inconnus dans nos pays occidentaux, ſans la domination qu'ils ont fondée dans l'Indouſtan & à laquelle ils ont donné leur nom.

CHAPITRE III.

Induſtrie, mœurs & uſages des anciens Mongols.

Les contrées qu'occupaient les Mongols, quelquefois unies, ſouvent montagneuſes & n'offrant que des cailloux dans les vallées, que des ſables dans les plaines, n'étaient que dans peu d'endroits propres à la culture. Il était ſi rare d'y trouver des arbres, que les Khans eux-mêmes étaient réduits à ſe chauffer avec du fumier de vache. Mais elles offraient de gras pâturages & convenaient à un peuple paſteur & vagabond.

Auſſi les Mongols ne connaiſſaient pas la vie ſédentaire. Conduits par les be-

ſoins de leurs nombreux troupeaux, ils changeaient ſouvent de place & n'avaient pour habitations que des eſpeces de tentes, ou plutôt des treillages faits en forme de dômes & recouverts de feutre. Ils traînaient leurs maiſons avec eux ſur des chariots, & quand elles étaient raſſemblées dans les campements, elles offraient de loin l'aſpect d'une ville. Les chefs, les grands, les riches, avaient toujours pluſieurs de ces maiſons à leur ſuite : la plus vaſte, la plus ornée était leur palais ; d'autres leur ſervaient de magaſins, de garde-meubles ; d'autres étaient leurs arſénaux ; d'autres offraient une retraite à leurs gens.

Ces habitations mobiles n'excluaient pas le luxe. Le trône du grand Khan des Mongols était d'ivoire & d'or. Sa tente était appuyée ſur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des clous du même métal : l'intérieur était tapiſſé d'écarlate, & le dehors couvert d'étoffes précieuſes. Une vaſte enceinte, gardée par de nombreuſes ſentinelles, régnait

autour de ce léger & brillant édifice. Chacun tâchait d'imiter, ſuivant ſes moyens & ſon rang, l'éclat du ſouverain; de tous côtés régnait le faſte, & nulle part la molleſſe.

Les Mongols avaient cependant quelques villes : mais Karakoroum, autrefois la réſidence du Khan des Karaïtes, & devenue celle de Tchinguis Khan, ne valait pas notre petite ville de Saint-Denis du temps de Saint Louis. Celle-ci n'était guere alors compoſée que d'eſpeces de chaumieres, celle-là que d'humbles caſes de terre.

On peut croire que les Mongols de Tchinguis n'avaient aucune connaiſſance des lettres. Lui-même ne ſavait pas lire lorſqu'il parvint à l'Empire. Ce fut le Chancelier d'un Prince vaincu qui lui apprit l'uſage du cachet ou ſceau impérial : ce furent les Ouigours, peuple très anciennement induſtrieux & lettré, qui apprirent à lire à ſes ſujets, & qui leur communiquerent les caracteres de l'écriture. Charlemagne & Tchinguis-

khan ont donné des loix à leur nation ; & l'on doute ſi l'un & l'autre a jamais ſu lire.

Les ouvriers tirés des nations vaincues, n'étaient employés que par les Princes & les riches. Chaque famille ſe ſuffiſait à elle-même. Les femmes étaient chargées de faire tout ce qui concerne l'habillement, juſqu'aux bottes ; les hommes faiſaient leurs armes & les harnois de leurs chevaux : les deux ſexes ſe partageaient le ſoin du bétail & la conſtruction des huttes.

En été, & ſur-tout en campagne, ils ne ſe nourriſſaient guere que de koumiſſe, ſorte de liqueur acidule tirée du lait de jument : ils portaient toujours une proviſion de lait caillé & ſéché, qu'ils délayaient dans de l'eau quand ils en voulaient faire uſage. Dans les temps d'abondance, ils ménageaient pour la diſette de la viande qu'ils coupaient par tranches aſſez minces & qu'ils faiſaient ſécher à l'air. On ne voit pas qu'ils fiſſent uſage de racines ou de légumes ;

mais d'ailleurs tout était bon pour assouvir leur appétit, ours, chiens, loups, renards, fouines, blaireaux, rats, souris (1), vermine, & jusqu'à l'arriere-faix de leurs juments.

Mais la chair de cheval était pour eux le plus agréable des aliments, comme elle l'est encore pour toutes les nations de la même race. Leur table dégoûtante par le choix des mets, l'était encore plus par la malpropreté du service. Les vases dans lesquels ils apprêtaient leurs repas n'étaient jamais lavés qu'avec le potage même. Du millet cuit dans l'eau était leur principale nourriture en hiver, comme le laitage l'était en été. Accoutumés à manger de la viande chaque jour & en toute saison, & à croire que nos goûts, nos habitudes sont des besoins, nous sommes étonnés qu'un peuple qui vivait tou-

(1) Le Cordelier Plan Carpin dit qu'ils mangeaient des rats, ce qui est assez vraisemblable; le cordelier Rubruquis dit qu'ils n'en mangeaient pas, ce qui est possible. En suivant le récit de Plan-Carpin, je n'ai pas prétendu décider cette

jours à l'air, qui était toujours à cheval, dont toute la vie était une ſuite de fatigues, pût ſe ſoutenir & conſerver une vigueur ſupérieure à la nôtre avec des ſubſtances qui nous paraiſſent ſi légeres.

Ils avaient la funeſte induſtrie de faire une liqueur enivrante avec du miel, du riz ou du millet; mais quoiqu'ils fuſſent ſouvent plongés dans l'ivreſſe, il était rare qu'ils priſſent querelle entre eux, plus rare encore qu'ils en vinſſent aux coups, & le meurtre, toujours puni de mort, était un crime preſque inoui. Leurs tentes étaient toujours ouvertes, les coffres où ils ſerraient ce qu'ils conſervaient de plus précieux n'avaient pas même de ſerrures; toutes leurs richeſſes auraient été ſous la main du voleur, mais le voleur n'exiſtait pas. Celui qui ſe voyait menacé de la diſette, & qui n'avait

grande queſtion, & je ne voudrais pas devenir ennemi des partiſans de Rubruquis. J'ai cru devoir faire ici cette proteſtation, parceque les haines naiſſent ſouvent dans la République des Lettres pour de moindres ſujets.

plus que de faibles reſtes de ſes proviſions, était toujours prêt à les partager avec le malheureux, & la prudence ſe taiſait en eux quand la bienfaiſance faiſait entendre ſa voix. Leurs femmes étaient chaſtes, modeſtes, ſoumiſes, laborieuſes; jamais elles ne prononçaient une parole dont elles euſſent à rougir.

Enfin, c'était un peuple doux, ſociable, amical; & c'était ce même peuple qui trempait avec joie ſes mains dans le ſang d'un ennemi, qui lui ouvrait les flancs pour lui arracher les entrailles palpitantes, qui repaiſſait tranquillement ſes regards des convulſions de la douleur & de la mort: tant l'opinion, l'habitude, l'exemple & les ordres des Chefs détruiſent aiſément les vertus qu'inſpire la nature, changent aiſément en vertus les plus exécrables des crimes!

L'étranger qu'ils ne regardaient pas comme un ennemi, était traité comme un être inférieur, & n'éprouvait de leur part que du mépris. Ils ne ſe croyaient point obligés avec lui à cette bonne foi

qu'ils obſervaient ſi religieuſement entre eux. Tel eſt l'homme abandonné à ſon orgueil naturel, à ſon ignorance primitive : il ne voit hors de ſon repaire, de ſa peuplade, de ſa horde, que des êtres mépriſables ou des ennemis. C'eſt à la morale perfectionnée qu'il appartient de lier tous les hommes par les nœuds d'un amour mutuel.

CHAPITRE IV.

Election des Khans. Diſcipline militaire. Formules des ſerments.

IL paraît que, long-temps avant Tchinguis-khan, la puiſſance ſouveraine était héréditaire chez les Mongols : mais par un ancien uſage, reſte d'une liberté qui n'était plus, la nation paraiſſait encore élire le Prince qui, ſi elle eût tenté de le méconnaître, aurait bien su la forcer à ſe ſoumettre. La même coutume exiſtait encore chez les Ruſſes à la fin du ſeizième ſiecle.

Le jour de l'élection, les Princes Mongols & les Grands disaient au Prince qu'ils semblaient avoir choisi : « Nous te prions, « nous t'ordonnons de régner sur nous ». Le Prince répondait : « Promettez-moi « donc de faire ce que je vous comman- « derai, d'aller où je vous enverrai, de « venir quand il me plaira de vous ap- « peller, de mettre à mort ceux que j'au- « rai condamnés ». On lui en faisait le serment, & il ajoutait : « Ainsi ma pa- « role désormais me servira de glaive ».

Quoiqu'on lui accordât un pouvoir absolu, on l'avertissait qu'il n'en abuserait pas impunément. On le faisait asseoir sur une piece de feutre, & on lui adressait ces paroles qui ne sont pas moins remarquables pour avoir été déjà souvent répétées : « Regarde le ciel, lui disait-on, « éleve ta pensée jusqu'au trône de la Di- « vinité, & baisse tes regards sur ce feu- « tre sur lequel tu es assis. Si tu fais ré- « gner la justice avec toi, toute la terre « sera soumise à tes desirs & Dieu com- « blera tes souhaits : mais, si ton regne

« eſt injuſte, tu ne ſeras plus qu'un objet « de mépris, & il ne te reſtera pas mê- « me ce feutre ſur lequel tu es porté ».

Il eſt utile, ſans doute, de préſenter aux Souverains la vengeance divine s'ils abuſent de leur pouvoir : mais il ſerait bien dangereux que les ſujets cruſſent qu'ils peuvent être eux-mêmes les inſtruments de cette vengeance. Les rendre juges de ceux qui les gouvernent, c'eſt armer les mécontents, les ambitieux, les gens inquiets ; c'eſt allumer le feu dans tous les coins de l'Etat. La terre a été plus enſanglantée par la révolte des peuples, que par les cruautés des tyrans : & c'eſt encore bien plus l'utilité des citoyens que celle des Princes, qui a fait regarder les Rois comme ſacrés.

Les revenus des Chefs Mongols devaient être conſidérables, puiſqu'ils percevaient la dixme de tout ce que leurs ſujets poſſédaient & même des produits de leur commerce. Ils compoſaient leurs armées de tous les hommes de leur dépendance, à qui leur âge & leur conſti-

tution permettaient de porter les armes.

On ne connaiſſait pas un état militaire diſtingué des autres claſſes des citoyens ; tous étaient guerriers. Ils ne recevaient ni ſolde ni ſubſiſtance : eux-mêmes devaient, à leurs frais, s'armer, ſe vêtir, ſe fournir de chevaux, faire les proviſions néceſſaires pour la campagne. Le pillage leur était offert comme un aiguillon à leur valeur, & la guerre était un affreux brigandage. L'étendard autour duquel ils ſe raſſemblaient était une queue de cheval, attachée au haut d'une pique ; cela rappelle la botte de foin qui ſervait d'enſeigne aux anciens Romains.

Les fleuves ne pouvaient arrêter leur marche ; ils les paſſaient ſur des outres gonflées de vent & attachées à la queue des chevaux. Le fleuve traverſé, on vuidait l'outre ; elle n'embarraſſait ni par ſon volume ni par ſon poids, & chaque guerrier avait ſon ponton attaché à la ſelle de ſon cheval. Ils ſe ſervaient dans les ſiéges des villes de fleches à feu pour brûler les édifices, & de groſſes pierres

lancées par des machines pour faire breche aux murailles.

Les ordres des Commandants étaient toujours promptement ſuivis ; on ne ſe permettait pas de raiſonner quand le devoir était d'obéir. Les armées, ſuivant l'ordonnance de Tchinguis-khan étaient partagées en différents corps de dix mille hommes, ſous les ordres d'Officiers généraux qui avaient le titre de Tioumen-Agaſi. Chacun de ces corps était diſtribué en dix régiments commandés par des Mini-Agaſi ou Colonels. Les compagnies de cent hommes étaient conduites par un Gous-Agaſi ou Capitaine ; & un Sergent, ſous le titre d'Oun-Agaſi, avait inſpection ſur dix hommes.

Les Mongols joignaient toujours quelques ſignes ſenſibles, & ſouvent des cérémonies religieuſes, à leurs ſerments. Tchinguis, avant le temps de ſes grandes proſpérités, était près de combattre un ennemi redoutable ; je crois que c'était le Khan des Karaïtes. Il ſe trouvait avec ſon armée ſur les bords d'une riviere dont

l'eau était ſale, bourbeuſe, & de mauvais goût. Il fit le ſacrifice d'un cheval, prit de cette eau dans ſa main, en but, & fit le ſerment de partager le doux & l'amer avec les compagnons de ſes fatigues. Les officiers burent à leur tour, jurant au Khan de partager le doux & l'amer avec lui, & jamais aucun d'eux ne lui manqua de fidélité.

Un Officier d'une nation ennemie vint ſe donner à ſon ſervice. Il monta ſur une colline, y ſacrifia un cheval blanc & un bœuf noir, rompit une flêche & fit ſerment de lui être fidele. Le ſacrifice du bœuf & du cheval était, je crois, un acte purement religieux; mais l'Officier, en rompant la fleche, faiſait entendre qu'il conſentait à être détruit comme il briſait cette flèche, ſi jamais il devenait parjure.

Tout le monde ſait ce qu'on raconte du Scythe Scylurus. Il était au lit de la mort; il fit approcher ſes enfants, leur préſenta un faiſceau de flêches & leur ordonna de le rompre; aucun d'eux n'en

eut la force. Le vieillard reprit le faiſceau, le détacha, ſépara les flèches, &, de ſes mains mourantes, il les briſa facilement l'une après l'autre. « Mes fils, ajouta-t-il, « tant que vous ſerez unis enſemble, « comme l'était ce faiſceau, aucune force « ne pourra vous nuire. Si la diviſion ſe « met entre vous, le moindre ennemi « pourra vous détruire comme j'ai rompu « ces flèches ſéparées ». On rapporte la même choſe de pluſieurs Souverains de Scythie, on en dit autant de Tchinguis: on a regardé cela comme un fait particulier; ne doit-on pas ſoupçonner que c'était un uſage, une cérémonie conſacrée, qui accompagnait le ſerment qu'on faiſait prêter à des freres de vivre toujours dans la plus étroite union?

CHAPITRE V.

Religion, mariages, funérailles.

Les Chinois ne purent découvrir quelle était la religion de Thinguis-Khan ; suivant Pétis de la Croix, elle se réduisait à un pur théisme. Il paraît certain qu'il était né dans le sein du Chamanisme : mais peut-être avait-il secoué toutes les superstitions qui accompagnaient ce culte ; peut-être aussi cette croyance était-elle plus pure, moins hérissée d'erreurs chez les Mongols que chez les peuples à demi sauvages de la Sibérie : je vois cependant que les pratiques se trouvent à-peu-près les mêmes chez les uns & chez les autres.

Quoique les Mongols eussent des idoles, Plan-Carpin témoigne qu'ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur (1). Ils révéraient dans le soleil le

(1) « Nous croyons, disait le Khan des Mongols à Rubruquis, qu'il n'y a qu'un Dieu dans « lequel nous vivons & mourons ».

ſymbole de la divinité & ſe tournaient du côté du midi pour faire la priere. Comme tous les peuples dont nous avons déjà rapporté les pratiques religieuſes, ils offraient des animaux en ſacrifices; comme eux, ils en mangeaient les chairs & brûlaient ſeulement les os en l'honneur de la divinité. Ils lui offraient les prémices de tous leurs mets & de toutes leurs boiſſons. D'accord avec les autres nations attachées au Chamaniſme, ils n'avaient pas de temples, & nous avons vu que Tchinguis condamnait les Mahométans qui ſe renfermaient dans des lieux particuliers pour adorer celui qui remplit de ſa préſence toutes les œuvres de la création.

Ils conſacraient à Dieu de jeunes chevaux & n'oſaient plus enſuite les monter; ils avaient des ſorciers, des devins qui leur ſervaient de prêtres; ils faiſaient des offrandes aux malins eſprits pour les empêcher de nuire; & ce ſont autant de pratiques du Chamaniſme. Enfin, ce qui tient encore à cette religion, s'ils

s'ils croyaient avoir contracté quelque ſouillure, ils ſe purifiaient par le feu. On ne pouvait ſe préſenter devant le Khan ſans avoir paſſé entre deux feux, & ſans y avoir fait paſſer les préſents qu'on lui deſtinait.

Jamais ils ne forçaient les étrangers ni même les captifs à changer de religion. Adorateurs d'un dieu, ils approuvaient peut-être tous les cultes, parceque ce dogme eſt le fondement de tous.

N'eſt-ce pas par une ſuite du Chamaniſme, dont on trouve plus ou moins de veſtiges chez la plupart des nations de l'Aſie orientale, que les femmes y ſont regardées comme des êtres fort inférieurs à l'homme, comme une ſorte de marchandiſe qu'on vend, qu'on achete & dont on peut ſe défaire quand on en eſt dégoûté ? Cette coutume exiſtait chez les Mongols qui ne l'ont pas abandonnée depuis, en embraſſant la religion du Dalai-Lama.

Il ne leur était permis d'épouſer ni leurs ſœurs ni leurs tantes, mais ils pouvaient épouſer les deux ſœurs à la fois.

Les belles-meres paſſaient aux fils après la mort du pere & c'était une ſuite de l'idée qu'ils avaient ſur la poſſeſſion des femmes : puiſqu'elles étaient regardées comme des marchandiſes, comme des effets mobiliers, elles devaient appartenir à l'héritier avec le reſte de la ſucceſſion.

Aucune cérémonie religieuſe ne précédait, n'accompagnait le mariage ; c'était un acte purement civil, un contrat de vente & d'achat. Le conſentement des deux parties était ménagé par les peres, ou peut-être l'autorité paternelle ſuppléait-elle à l'aveu des parties intéreſſées. Quand les conditions du marché étaient bien arrêtées, le pere de la fille recevait du futur époux la ſomme dont on était convenu ; elle ſe payait plus ſouvent en beſtiaux qu'en argent. Il donnait un grand repas aux deux familles réunies ; mais le mari devait acheter encore par quelques fatigues la marchandiſe qu'il avait déjà payée. Pendant que tous les convives s'occupaient à le diſtraire par la joie du feſtin, la mariée guettait l'oc-

caſion de s'échapper, &, dès qu'elle pouvait la ſaiſir, elle allait ſe cacher avec quelques-unes de ſes parentes. Ses compagnes, ardentes à la ſeconder, avaient ménagé ſa fuite & choiſi ſa retraite. Elles triomphaient de joie quand l'époux avait peine à la découvrir. Il cherchait, courait, revenait ſur ſes pas, renverſait tout, retournait viſiter encore ce qu'il avait déjà bien viſité, tandis que la jeuneſſe folâtre riait aux éclats & le raillait de ſes fatigues. Quand il avait enfin trouvé ſon épouſe, il l'emmenait conduit par tous les gens de la noce.

Le lendemain on coupait les cheveux de la nouvelle mariée depuis le ſommet de la tête juſques ſur le front : on lui revêtait une longue tunique, qui, fendue par devant, s'attachait ſur le côté droit, & deſcendait juſques ſur les talons. On la coëffait d'un bonnet haut pour le moins de ſix à huit pouces qui ſe nouait ſous le menton avec un ruban. Les femmes qui mettaient le plus de recherche dans leur ajuſtement ne donnaient guere

moins d'une aune de hauteur à cette coëffure ; elle était quarrée par le haut, couverte d'une riche étoffe & chargée de plumes & de pierreries. Cette parure de tête les faisait remarquer de loin & leur donnait de la majesté quand elles montaient à cheval à la suite des camps.

Pendant huit jours les jeunes gens de la noce apportaient des présents aux nouveaux époux, qui, ce terme expiré, marquaient à leurs amis leur reconnaissance par un grand festin. On y mettait toute la pompe que pouvait permettre la maniere de vivre de ces peuples. La chair de cheval, les bouillies de millet, les boulettes de beurre & de farine cuites à l'eau étaient prodiguées, & l'hydromel, le koumisse, l'eau-de-vie de lait coulaient à longs flots.

Les femmes manquaient rarement à la foi qu'elles avaient donnée à leurs époux. La loi était sévere contre leur infidélité ; & l'épouse surprise en adultere, pouvait être tuée à l'instant avec le complice de son crime, sans qu'il fût fait aucune recherche contre l'époux meurtrier.

Du berceau à la tombe, des fêtes nuptiales aux cérémonies funéraires, le paſſage eſt bruſque dans la nature; il peut bien l'être auſſi dans mon livre. Quand un Mongol paraiſſait près de rendre le dernier ſoupir, il était généralement abandonné; car on était ſouillé pour avoir aſſiſté aux derniers moments d'un malheureux expirant. Tout ce qui lui avait appartenu devenait impur & ne pouvait plus être d'aucun uſage; ſa hutte était abattue, ſon chariot briſé, & perſonne ne pouvait porter, ni même prononcer ſon nom, juſqu'à la quatrieme génération.

Le mort était enterré avec ſes habits; il était aſſis dans ſa foſſe: on laiſſait devant lui un baſſin de viande & un vaſe de lait. On enterrait avec lui ſon cheval ſellé & bridé. C'était un devoir de tenir ſecret le lieu de la ſépulture des Khans & des principaux perſonnages de la nation.

SECONDE SECTION.

Des Kalmouks.

CHAPITRE I.

Des différentes tribus des Kalmouks.

Le ſiecle qui ſuivit la conquête de Tchinguis, vit ſe diſſoudre l'Empire fondé par ce Conquérant. Les membres qui compoſaient ce coloſſe s'affaiblirent par leurs diſſentions; les Mongols, après avoir détruit, envahi, fait trembler tant de Puiſſances par leur union, ſe diviſerent, tournerent contre eux-mêmes leurs forces diminuées par leur partage, & ne combattirent plus que pour leur propre ruine. La branche des Mongols proprement dits fut ſoumiſe à la domination de ces Chinois qu'elle-même avait aſſujettis à Tchinguis. La branche des Dourboun-Ouiriates, défendue par l'éloignement, conſerva ſa liberté.

Ces mots Dourboun-Ouiriates signifient les quatre alliés. Ces alliés étaient les Eletes ou Elutes, les Koites, les Toumoutes & les Barga-Bouriates.

Nous parlerons dans la ſuite des Bouriates avec plus d'étendue, parcequ'ils ſubſiſtent encore ſous la domination des Ruſſes.

Les Toumoutes ſont ignorés aujourd'hui des Kalmouks eux-mêmes : on croit cependant les retrouver dans une tribu mongole qui, ſous le même nom, occupe un grand diſtrict de la Mongolie orientale, entre le fleuve Naoun & la grande muraille.

Les Koites ont été détruits dans des guerres éloignées, ou s'il ſubſiſte encore quelques reſtes épars & inconnus de ce peuple, ils ont été confondus avec les Kalmouks-Zoungares, ou diſperſés dans la Mongolie, dans le Tibet & dans les villes des Boukhares.

Ainſi, des quatre peuples alliés, il ne reſte plus que les Bouriates & les Eletes. Ce ſont ces Eletes qu'on connaît plus

particulièrement dans l'Europe & dans l'Asie occidentale sous le nom de Kalmouks, & qu'on devrait plutôt appeller Kalmaks. D'anciennes traditions, seuls monuments que nous ayons ici pour nous conduire, nous apprennent que, longtemps avant Tchinguis, la partie la plus nombreuse des Eletes fit une expédition vers l'Occident, s'engagea dans les défilés du Caucase, & qu'on n'en entendit plus parler depuis. On blâma d'abord ceux de leurs compatriotes qui ne les avaient pas suivis; leur prudence, comme il est trop ordinaire, fut taxée de pusillanimité, & on les appella par dérision *Kalimaks*, c'est-à-dire, gens qui sont restés en arriere. C'est à ce reproche qu'ils doivent le nom sous lequel ils sont le plus généralement connus aujourd'hui.

Ils prétendent avoir autrefois occupé le pays qui s'étend entre le Kokonor & le Tibet, & sont partagés, au moins depuis la dissolution de la Monarchie Mongole, en quatre principales tribus, celles

des Khochotes, des Derbetes, des Torgoutes & des Zoungares.

La tribu des Khochotes, moins nombreuſe que les autres, s'eſtime cependant davantage, fiere de ſon ancienneté & de ſa premiere gloire. Ces Kalmouks quitterent le nom d'Eletes pour celui de Khochotes, qui ſignifie vaillants guerriers, titre qui leur fut donné ou qu'ils s'arrogerent après une victoire complete remportée par eux ſur les Mongols. Ils ſe ſont maintenus dans les environs du Tibet & ſur les bords du Kokonor ou Lac bleu. Leurs Chefs ſe regardent comme des deſcendants de Tchinguis: la dinaſtie de ces Princes porte le nom de Galgas, & ce ſont eux que les Chinois déſignent par le nom de Kalkas.

Si les Khochotes attribuent l'origine de leurs Princes à un Conquérant, les Derbetes, plus orgueilleux encore, font deſcendre les leurs du ciel même. Un enfant divin fut trouvé autrefois ſur les bords d'un lac: devenu grand, il régna ſur eux avec ſageſſe, combattit vaillam-

ment à leur tête & les rendit toujours victorieux : il fut le pere de la race qui les gouverne encore. Cette tribu abandonna, dans des temps de troubles, les gras pâturages du Kokonor, & ſe retira ſur les bords de l'Irtich. Une partie eut le malheur de ſe réunir aux Zoungares dont elle partagea quelque temps la proſpérité, pour être enſuite enveloppée dans une commune ruine : l'autre s'avança toujours plus à l'Occident, s'approcha de l'Iaïk, gagna le Volga, & s'étendit enfin juſqu'aux bords du Don, où elle ſubſiſte encore au nombre de cinq mille familles ſous le commandement de ſes Princes héréditaires.

Les Torgoutes paſſent pour être ſortis du Tibet. Ils ſe vantent d'avoir porté les armes ſous Tchinguis-khan, & ajoutent que ce Prince voulant reconnaître, par une marque d'une entiere confiance, leur valeur & leur fidélité, remit entre leurs mains l'un de ſes fils, qui fut le pere de leurs Chefs. Unis long-temps aux Zoungares, ils errerent

dans les mêmes ſtepes, & ſemblaient ne faire qu'une même nation. Enfin la diſſention ſe mit entre les Chefs, & ils ſe ſéparerent en 1620. Les Torgoutes, conduits par leurs Taiches, vinrent s'établir dans les ſtepes voiſines de l'Iaïk. Mais ayant appris que le Volga nourrit une plus grande abondance de poiſſons, & que les ſtepes qu'il arroſe fourniſſent de plus gras pâturages, ils s'avancerent juſqu'aux bords de ce fleuve, & ſe ſoumirent à la Ruſſie ſous le regne d'Alexis, pere de Pierre I. Dans le ſein d'une profonde paix qu'ils n'avaient encore jamais goûtée, ils ſe multiplierent juſqu'au nombre de ſoixante mille hommes. Mais leur inquiétude & quelques ſujets de plainte que leur donna la Ruſſie, les dégoûterent du repos dont ils jouiſſaient. Il n'en eſt reſté que ſix à ſept mille aux environs du Volga. Les autres, en reprenant le chemin de leur ancienne patrie, perdirent un grand nombre des leurs par la fatigue, la miſere & les armes des Kirguis.

Les Zoungares, par leur éclat paſſager & leurs malheurs, méritent de nous occuper quelques inſtants.

CHAPITRE II.

Des Kalmouks Zoungares.

LES Zoungares ou Zoungores compoſaient la plus nombreuſe des nations Kalmoukes. Errants, comme toutes les tribus de la même race, ils parcouraient les déſerts qui ſéparent la Chine de la Ruſſie, & qui forment une épaiſſe barriere entre ces deux puiſſantes dominations, l'une la plus grande du monde & l'autre la plus peuplée. Les Princes des Zoungares avaient leur réſidence ſur les beaux plateaux qui environnent la partie ſupérieure de l'Ili, fleuve qui tombe dans le Balkhak-nor vers le 36e degré de latitude.

Cette nation, long-temps faible, parceque, diviſée ſous pluſieurs Chefs, elle était la victime de leurs diſſentions, ac-

quit des forces dans le ſilence, &, dès le moment qu'elle ſe fit connaître, elle porta la terreur chez ſes voiſins.

Ce fut un Prince habile, vaillant, ambitieux, qui tira ſes ſujets de l'obſcurité. Il s'appellait Tſagan-Araptan. Ses prédéceſſeurs n'avaient été décorés que du titre de Taiches (1); il prit celui de Contaiche, qui, chez ces peuples, indique une plus grande puiſſance, & répond à la dignité impériale. En affectant ce titre, il contractait l'engagement de le ſoutenir. Il prit pluſieurs villes de la Boukharie, il força les Kirguis à ſe reconnaître tributaires, traverſa le déſert de Sable, ſurprit les Tangoutes, défit une horde de Kalmouks dépendante de ce peuple, ravagea la capitale du Dalai-Lama, &, ſans reſpect pour ce Pontife-Roi, il mit à contribution toute la belle contrée qui compoſe ſes Etats. Chargé des richeſſes que tant de nations diffé-

(1) Le véritable nom de cette dignité eſt Taidchi. Celle de Khon-Taidchi ou de Contaiche eſt ordinairement conférée par le Dalai-Lama.

sentes avaient portées en offrande à ce Prêtre couronné, il courut à de nouvelles entrepriſes, & mourut en faiſant la guerre aux Chinois.

Haldan-Tchéren, ſon fils, eut la même vaillance avec autant d'ambition. Il acheva de ſoumettre toute la Boukharie, conquit la ſouveraineté de Tachkent & le Tourkeſtan, ſubjugua la grande horde des Kirguis, menaçait de réduire les deux autres ſous ſa puiſſance, & força la Chine d'acheter de lui la paix. Peut-être eût-il bientôt employé l'or qu'il en avait reçu à lui faire de nouveau la guerre; mais il mourut en 1746.

Ses ſujets commençaient à prendre quelque connaiſſance des arts utiles à un peuple guerrier. A l'aide de quelques ouvriers fugitifs de la Ruſſie, ils exploitaient des mines; ils ſavaient fabriquer de la poudre (1) & faire des armes à feu. Un

(1) Ils faiſaient bouillir de la fleur de ſalpêtre dans une forte leſſive de cendres de peuplier ou de bouleau & la laiſſaient enſuite ſe cryſtaliſer. Ils pilaient ce ſalpêtre avec deux parties de ſoufre.

Suédois qu'ils avaient fait priſonnier, leur avait même appris à fondre du canon : mais ces foudres, portés ſur le dos des chameaux, n'étaient guere que de vains épouvantails, & faiſaient plus de bruit que d'effet.

Haldan avait laiſſé pour ſucceſſeur ſon fils Tſébek-Dorjou ; ce jeune Prince, qui n'avait guere que ſeize ans, déplut à la nation. Les Nobles s'aſſemblerent pour faire le procès à leur Souverain : ils lui reprochaient une conduite tyrannique, & l'accuſerent même d'avoir formé le projet de les faire mourir. Le Prince fut dépoſé ; on lui creva les yeux, on l'envoya en exil dans la petite Boukharie, où depuis il fut poignardé. On ne peut ſavoir s'il méritoit ſon ſort ; on voit ſeulement qu'il exiſtait dans la nation un pouvoir intermédiaire capable d'en impoſer aux injuſtes Souverains : mais ce pouvoir, terrible

& autant de charbon de broſſaille. Ils mouillaient ce mélange & le remuaient dans une chaudiere, ſur un feu de charbon, juſqu'à ce que la poudre commençât à ſe grener.

contre le faible Tſébek, eût fléchi devant ſon pere & ſon aïeul.

Les Grands mirent à la place de Tſébek un de ſes freres âgé de trente ans. Il ſe nommait Lama-Darja ; mais ſon parti le décora des noms d'Erdeni-Lama-Batour-Khon-Taidji. On dit que cela ſignifie pere ſacré, vaillant & bon Prince.

Mais le vaillant & bon Prince, qui n'avait encore donné aucune preuve de vaillance ni de bonté, avait eu pour mere une concubine obſcure. La tache de ſon origine maternelle aurait dû l'éloigner de la ſouveraineté, qui appartenait de droit au Noïon Débatchi, iſſu des anciens ſouverains. Débatchi ſentit que ſes droits étaient un crime aux yeux de l'uſurpateur : il alla chercher un aſyle chez les Kirguis, & fut accompagné dans ſa fuite par un autre Noïon, nommé Amourzanan.

Débatchi fuyait, mais pour porter des coups plus sûrs au fils de la concubine. Du fond de ſa retraite, il ſe ménagea des intelligences chez les Zoungares,

en fit rougir quelques uns d'obéir à ſon rival & ſouffla de loin le feu de la haine qui l'animait. Quand il crut ſon parti aſſez fort, il ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſa vengeance & ſon ambition. Quelques Kalmouks l'avaient ſuivi, d'autres venaient chaque jour lui offrir leurs ſervices, un plus grand nombre ne reſtait auprès de Lama-Darja que pour travailler de plus près à ſa perte. Débatchi quitte la horde des Kirguis; ſuivi de quelques troupes de cette nation & de ſes Kalmouks, il ſurprend les Zoungares pendant la nuit, les bat, tue ſon rival & ſe fait déclarer ſouverain, bien plus par le droit des armes que par celui de ſa naiſſance.

Pendant que Débatchi était avec Amourzanan chez les Kirguis, il lui avait fait les plus magnifiques promeſſes; mais, comme il arrive ordinairement, une fois revêtu du pouvoir, il les eut bientôt oubliées. Sans doute il ne ſentait pas aſſez le danger & l'incertitude de ſa ſituation, ni tout le mal que pouvait lui

faire un nouvel ennemi. Il n'avait pu détruire tous les reſtes du parti qui avait élevé Lama-Darja ; devenu maître des Zoungares par la force des armes, ſes ennemis oubliaient ſes droits & ne voyaient en lui qu'un uſurpateur ; quelques Noïons refuſaient de le reconnaître, la nation ſe diviſait en des partis différents & le plus grand nombre de ces partis lui était contraire.

Amourzanan avait bientôt reconnu qu'il ne lui reſtait d'autre moyen de ſatisfaire ſon ambition que celui de la révolte ; il vit avec joie s'allumer dans ſa patrie le feu de la diſcorde, ſe plut à l'attiſer & prépara lui-même la ruine de ſa nation. Imprudent ! qui ne prévoyait pas que lui-même y ſerait entraîné. Il attaqua Débatchi, fut défait & chercha une retraite à la Chine.

On y avait appris à redouter les Zoungares, on cherchoit à profiter des troubles naiſſants parmi eux. Amourzanan fut regardé comme un inſtrument utile, mais dangereux, qu'on ſe promettait bien

de briſer quand il ne ſerait plus néceſſaire. On lui fit à la Cour de Pékin le plus favorable accueil ; il reçut de l'Empereur Kien-Long le titre de Prince du premier rang. Il demanda des forces pour porter la guerre dans la Zoungarie ; c'eſt ce qu'on deſirait ; & on s'empreſſa de le ſeconder. On flattait ſon ambition, on lui fit enviſager la puiſſance ſouveraine comme le prix de la victoire ; & il partit avec une puiſſante armée & les plus hautes eſpérances.

Elles ne furent pas trahies par le ſort des armes : Débatchi oſa riſquer la bataille contre l'armée Chinoiſe, fut battu, & chercha un aſyle dans Kachgar, la premiere ville de la petite Boukharie.

Mais Amourzanan ſe confiait en vain ſur les promeſſes des Chinois. Cette nation politique ſentait trop bien qu'en le mettant à la tête des Zoungares, elle ſe donnait un nouvel ennemi, plus inquiet, plus entreprenant, plus dangereux que celui dont il venait de la délivrer. Elle avait tout promis pour exciter ſon coura-

ge, dès lors bien résolue de ne rien tenir. Débatchi, que les habitants de Cachgat eurent la lâcheté de livrer aux Chinois, n'attendait que la mort; il fut reçu de Kien-Long comme un ami : ce Prince ne pensait plus, après l'avoir affaibli, qu'à l'opposer à son rival. Amourzanan, quelque temps trompé, reconnut enfin qu'il était le jouet d'une Cour artificieuse. Il venait de la servir, il résolut de la combattre. Les Zoungares qui étaient unis à l'armée chinoise se laissèrent gagner; il tomba sur un corps de Chinois qui le regardaient encore comme un ami : ce ne fut pas un combat; comme ils étaient loin de craindre cette attaque, ils ne purent se défendre, & l'on n'eut que la peine de les égorger.

Le perfide, après cette victoire, ou plutôt après cet attentat, se retira sur les bords de l'Ili. On envoya contre lui une armée; mais il avait eu le temps de rassembler les Zoungares dispersés : il fut vainqueur, & prit le titre de Contaiche des Zoungares, qu'il ne garda pas long-temps.

Pluſieurs Chefs refuſerent de le reconnaître parcequ'il n'était pas de la race des Souverains ; des nobles Zoungares, qui avaient été retenus à Pékin, y reçurent des careſſes, des préſents & la liberté ; & ne rentrerent dans leur patrie que pour s'oppoſer aux prétentions d'Amourzanan, pour ſéduire ſes amis, pour débaucher ſes troupes. Son parti diminuait chaque jour, & il n'était plus en état de réſiſter aux forces de la Chine. Une armée plus nombreuſe que la premiere vint l'attaquer ; il fut défait & ſe retira chez les Kirguis.

Les Zoungares, affaiblis & toujours harcelés par les Chinois, ſe diſperſerent ; les Kirguis, autrefois ſubjugués par eux, profiterent de l'occaſion de ſe venger & les attaquerent ſouvent avec ſuccès. Quelques nobles Zoungares, voiſins de la Ruſſie, ſe donnerent à cette Puiſſance avec leurs vaſſaux, pour éviter une entiere défaite & la captivité. Des troupes conſidérables, conduites par leurs Noïons, ſuivirent cet exemple. Ceux qui voulu-

rent conſerver leur religion, furent réunis aux Torgoutes qui vivent près du Volga, dans le Gouvernement d'Aſtrakhan : un plus petit nombre, qui conſentit à recevoir le baptême, fut envoyé à Stavropole, ville fondée en 1738 dans le Gouvernement d'Orenbourg pour ſervir d'aſyle aux Kalmouks devenus chrétiens.

Amourzanan ne ſe croyait pas en ſûreté chez les Kirguis à qui la Cour de Pékin ne ceſſait de le demander : il s'éloigna de ſes protecteurs trop naturellement portés à la perfidie & que l'intérêt & la crainte engageaient à le trahir. Errant quelque temps de ſolitudes en ſolitudes, de montagnes en montagnes, preſque ſeul, manquant de tout, également tourmenté par la terreur & par le beſoin, & toujours ſuivi de près par des partis de Chinois & de Mongols qui ne ceſſaient de le chercher, il ne vit plus de recours que dans la protection des Ruſſes, entra dans la Sibérie, fut attaqué bientôt après de la petite-vérole & mourut dans l'humiliation.

Sa femme, fille de Haldan-Tcheren, était venue le joindre dans ſon dernier aſyle. Elle avait été mariée en premieres noces au frere aîné d'Amourzanan & en avait eu un fils qui la ſuivit dans ſa retraite. Tous deux furent envoyés près du Volga dans la horde des Kalmouks non baptiſés. La Princeſſe mourut en 1761 à Saint-Pétersbourg, où elle était venue témoigner ſa reconnaiſſance à l'Impératrice Eliſabeth.

La Cour de Pékin avait déjà demandé Amourzanan aux Ruſſes, avant même qu'il eût choiſi chez eux une retraite. Elle le redemanda de nouveau avec les plus fortes inſtances, lorſqu'elle ſut qu'ils lui avaient accordé un aſyle. Il y était encore redouté même dans ſa détreſſe, & la nouvelle de ſa mort y répandit la joie ſans y éteindre le deſir de la vengeance. Les Chinois voulaient qu'on leur livrât le corps de cet ennemi pour faire ſubir publiquement à ſon cadavre inſenſible tous les ſupplices qu'ils lui auraient infligés s'il était tombé vif entre leurs mains. Mais le Gouverneur

CHAPITRE III.

Extérieur des Kalmouks.

En peignant les traits des Mongols, nous avons fait connaître ceux des Kalmouks; ces deux nations, ne formant qu'une même race, ont la même conformation, ou, si l'on veut, la même difformité. Leur ſtature eſt petite & grêle. Les Kalmouks, en particulier, ne s'élèvent jamais au-deſſus de la taille moyenne. Leurs femmes, comme celles des Mongols, ont quelquefois les traits aſſez fins & ne ſont pas toutes indignes de plaire : mais elles ont rarement l'agréable embonpoint, d'où réſultent ces formes coulantes & ces contours arrondis qui font le charme d'un beau corps. La maigreur, chez cette nation, eſt commune aux deux ſexes ; les plus riches même, qui coulent dans l'abondance & dans une ſorte de molleſſe une vie entièrement oiſive, n'ont qu'un embonpoint fort médiocre. On ne peut

attribuer cette conſtitution à la nourriture & aux fréquents exercices des Kalmouks, puiſque ſouvent les Kirguis & les autres Tatars vagabonds, qui menent un genre de vie à-peu-près ſemblable, ſont privés, par une graiſſe exceſſive, de la faculté d'agir.

Quoique les Kalmouks ſoient les plus barbus des Mongols, ils ont encore beaucoup moins de barbe que n'en ont communément les Européens. Ils la raſent ou l'extirpent en l'arrachant, & ne réſervent ordinairement qu'une mouſtache fort mince, & ſouvent même qu'un petit bouquet au-deſſous de la levre inférieure. Leurs Lamas & leurs Moines laiſſent croître ſeuls les poils clair-ſemés qui leur naiſſent au menton & ſur les joues. Les meres ont ſoin d'arracher le petit nombre de poils qui naiſſent ſur le corps de leurs enfants.

Ces enfants ont, au moins juſqu'à la dixieme année, un air cacochyme & la figure encore plus difforme que celle de leurs peres : ce n'eſt qu'en grandiſſant que leurs traits s'adouciſſent & ſe rappro-

chent un peu de ce que nous appellons de la régularité.

Ils ont en naiſſant la peau aſſez blanche: mais comme on les laiſſe courir, ſe repoſer, dormir tout nus au ſoleil, au vent & dans l'atmoſphere enfumée des huttes; comme les hommes même conſervent à tout âge l'habitude de dormir au ſoleil ou dans la fumée, couverts d'un ſimple caleçon, ils contractent une teinte d'un brun jaunâtre qui altere la couleur naturelle de leur peau. Les femmes, qui ſe tiennent preſque conſtamment à l'abri de l'air & des rayons du ſoleil, conſervent leur blancheur que releve encore l'oppoſition de leurs cheveux d'un noir éclatant, & le filet noir de leurs ſourcils. M. Pallas les compare, avec beaucoup de juſteſſe, aux peintures chinoiſes, auxquelles elles reſſemblent auſſi par les traits.

Les races les plus difformes à nos yeux peuvent aiſément s'embellir en ſe croiſant, & l'on a remarqué qu'il naît communément de très beaux hommes de l'u-

nion du ſang ruſſe ou tatar avec le ſang mongol. Il n'eſt peut-être pas auſſi vrai que les races les plus parfaites s'abâtardiſſent & dégénerent par le défaut de mélange, puiſqu'on a trouvé la beauté dans des îles fort reſſerrées de la mer du Sud.

CHAPITRE IV.

Habillement des Kalmouks.

L'HABILLEMENT des hommes qui jouiſſent de quelque aiſance conſiſte en une chemiſe qui ne deſcend guere au-deſſous des reins, & qui eſt ouverte comme un peignoir, & en deux ou trois tuniques d'étoffe de coton ou de ſoie, qui ne tombent pas tout-à-fait juſqu'aux genoux. Ces tuniques ont des manches étroites, elles s'arrêtent ſur l'eſtomac avec de petits boutons, & ſe ſerrent ſur les reins avec une ceinture.

Par-deſſus tous ces vêtements, on met une robe fort ample qui deſcend juſqu'au

jarret, & dont les longues manches, larges par le haut, ſe rétréciſſent & viennent ſerrer le poignet. Quelquefois on laiſſe flotter cette robe, quelquefois on l'arrête avec la ceinture.

Les longues & larges culottes des Kalmouks ſont faites de toile ou d'une étoffe de coton & de ſoie. Elles recouvrent en partie les bottines qui leur ſervent de chauſſure. Les pauvres n'ont que des culottes de peau, & leur habit de toutes les ſaiſons eſt une peau de mouton groſſiere dont, en hiver, ils tournent le poil en dedans, & en dehors pendant l'été. Ils n'ont d'ailleurs ni chemiſes ni tuniques.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas de luxe dans ces habillements ſi ſimples pour la forme. Puiſque les Kalmouks connaiſſent les richeſſes, il faut bien qu'ils connaiſſent le luxe. Leurs pellices ſont doublées de ces peaux d'agneaux mort-nés, d'un noir éclatant & ſi recherchées en Europe, ou du moins d'agneaux morts en hiver, & dont le poil eſt encore liſſe

& luſtré. Souvent ils les doublent de pelleteries encore plus précieuſes. Ils eſtiment auſſi les peaux des jeunes poulains ; &, quand elles ſont d'un beau noir & d'un luſtre brillant, elles coûtent chez eux près de cent écus. Les pellices ſont garnies, ſur les coutures des épaules & des manches, d'un paſſement de crin.

Les hommes ont la tête raſée : ils ne conſervent ſur le ſommet qu'une houpe de cheveux dont ils font une treſſe. Les perſonnes de diſtinction, & ſur-tout les jeunes gens, partagent cette houpe en pluſieurs nattes. Ce genre de coëffure eſt auſſi celui des Toungouſes & des Manjours, & les Chinois ont été forcés de l'adopter depuis qu'ils ont été ſubjugués par ce dernier peuple : car la politique des ſouverains Manjours a été de ſupprimer toutes les marques de diſtinction qui ſéparaient la nation vaincue de la nation victorieuſe, & qui entretenaient la haine entre elles. On voit des Kalmouks qui ménagent autour de leur treſſe une couronne de cheveux, ſembla-

ble à celle que portent quelques uns de nos moines.

On raſe la tête des garçons dès leur premiere enfance ; mais on a grand ſoin de conſerver les cheveux des filles. Quand elles ont atteint l'âge nubile, on leur treſſe en une ſeule natte tous les cheveux du derriere de la tête, & ceux de devant ſont diſtribués en un grand nombre de petites nattes. On raſſemble quelquefois toutes ces nattes ſur la tête ; mais il eſt plus ordinaire de les laiſſer flotter librement ſur le dos & ſur les épaules.

Les garçons reſtent nus dans toute leur enfance ; ils ſe contentent même dans leur jeuneſſe de porter des caleçons pour tout vêtement : mais les jeunes filles ſont toujours couvertes au moins d'une tunique.

Les bonnets ſont ordinairement de drap jaune & ſe terminent par une houpe de ſoie rouge, ou du moins par une piece d'étoffe de la même couleur ; car c'eſt le jaune & le rouge qui font reconnaître les ſectateurs du Lamiſme. Ces bonnets ne

couvrent pas les oreilles; ils les rabattent & contribuent à les agrandir & à les écarter encore plus de la tête. C'eſt peut-être même cet uſage, continué pendant un nombre de générations inappréciable, qui a inſenſiblement déformé, détaché, alongé les oreilles des nations Mongoles. Comme les bonnets ſont toujours marqués des deux couleurs conſacrées à la religion, ce ſerait une profanation de les poſer à terre, de les jetter négligemment, de les expoſer à quelque ſouillure. Un Mongol ne peut toucher à ſon bonnet qu'avec une ſorte de vénération; un moment de diſtraction, de négligence peut le rendre ſacrilége; tant la ſuperſtition ſe plaît à multiplier les crimes!

Ces bonnets ſont communs aux deux ſexes; mais les hommes, prêtres ou laïcs, portent en été des eſpeces de chapeaux, dont les bords rabattus ſont contenus par des fils de fer. Ils ſont faits de pluſieurs étoffes doubles, ou d'un feutre recouvert d'une ſimple étoffe.

L'habit des femmes differe peu de

celui des hommes. Les culottes ſont les mêmes ; la chemiſe ſe ferme autour du cou & ſe boutonne ſur la poitrine ; la robe de deſſus eſt plus longue, les manches en ſont plus étroites, l'étoffe en eſt plus fine & plus légere, le travail plus recherché. Elles la recouvrent d'un long manteau ſans collet & ſans manches : il eſt d'une étoffe de ſoie, ſouvent enrichie d'or & d'argent, & preſque toujours relevée d'une broderie de différentes couleurs. Jamais ce manteau n'eſt arrêté par la ceinture ; il ſe boutonne par devant & ſe releve à grands plis par derriere. Elles ont encore en hiver une pellice longue & légere qui ſert bien plus à la parure qu'à garantir du froid, & qu'elles rejettent & laiſſent flotter par-deſſus les épaules.

Elles portent des bottines comme les hommes. Les plus riches en ont de maroquin rouge ; mais jamais elles n'en portent de jaunes, parceque ce ſerait une profanation de fouler la terre avec la couleur ſacrée ou de riſquer que cette

couleur reſpectable fût ſouillée par la boue. Les femmes & les filles épuiſent leur adreſſe à parer leurs bonnets de broderies. Elles portent des pendants d'oreille & ſe teignent les joues du rouge que leur apportent les marchands étrangers. D'ailleurs les filles ſont vêtues comme les hommes & ne ſe diſtinguent que par la longueur de leurs cheveux, l'élégance de leurs bonnets & la légèreté de leurs étoffes.

CHAPITRE V.

Habitations des Kalmouks.

Il faut à un peuple paſteur des habitations mobiles. Les Kalmouks ont des tentes ou huttes de feutre dont le toît ſe termine en forme d'entonnoir renverſé. Elles ſe démontent aiſément & peuvent ſe replier en un petit volume. Comme ils n'ont pas de chariots, il faut que leur bagage cauſe peu d'embarras : on donne à la carcaſſe de ces huttes, & au feutre

dont elle eſt couverte toute la légèreté poſſible ; mais on ne peut empêcher qu'une habitation ne faſſe la charge de deux bœufs ou d'un chameau. Ces tentes doivent être aſſez vaſtes pour contenir une famille entiere, aſſez épaiſſes pour ne pas laiſſer pénétrer le froid, aſſez ſolides pour réſiſter à la pluie & aux vents.

La carcaſſe conſiſte en un treillage d'oſier qui ſe diviſe en pluſieurs pieces dont chacune a ſix pieds de large ſur cinq de hauteur ; mais les baguettes qui forment chacune de ces pieces peuvent ſe rapprocher & ne font alors qu'un faiſceau. Lorſqu'on veut dreſſer la tente, on écarte les barreaux, on range en cercle les différentes pieces & on les fixe avec des cordons de laine ou de crin. Ce treillage qui compoſe les murs eſt couronné de deux cerceaux deſtinés à recevoir & à contenir les branches qui formeront la carcaſſe du toit. On tapiſſe de feutre cette carcaſſe ; & le feutre du toit recouvre de la longueur d'une aune celui des murailles. Les plus riches garniſſent en hiver leur tente

d'un double feutre : les autres en doublent la couverture avec des nattes. Les portes ont deux battants & ſont recouvertes d'une portiere piquée. L'ouverture ſupérieure pratiquée au milieu du toit, & qui donne l'iſſue à la fumée, eſt ſurmontée de deux arcs d'oſier qui ſe croiſent & ſupportent une piece de feutre qu'on oppoſe au vent : on peut, quand le feu eſt éteint, la rabattre de l'intérieur même de la tente au moyen d'une perche, & on eſt alors parfaitement renfermé.

Les habitations des princes ſont les mêmes que celles des derniers des Kalmouks, ou du moins elles n'en different que par la couleur, qui eſt blanche, & par les ornements intérieurs. Quoique dans la plupart des ſtepes on manque abſolument de bois & qu'on n'y puiſſe faire qu'un feu de fumier de vache, on n'eſt jamais incommodé du froid ſous les tentes. Ces habitations légeres offrent en été un aſpect fort agréable. On enleve alors les feutres qui tapiſſent les murailles, & il ne reſte plus qu'un treillage couronné

d'un pavillon qui garantit des rayons du soleil. Quand on approche d'un camp de Kalmouks, on croit voir un peuple nombreux qui se repose sous des berceaux.

Le foyer est au milieu de la tente. Le lit du maître, soutenu par un châlit fort bas, est placé en face de la porte. Les riches entourent leurs lits de rideaux & ils étendent sur la terre des feutres qui servent de tapis. A la tête & au pied du lit sont rangés les principaux meubles, c'est-à-dire des coffres & des porte-manteaux de cuir empilés les uns sur les autres. On les couvre de tapis ou du moins de feutre orné de desseins de différentes couleurs. Un coffre tient lieu de chapelle; c'est là qu'on renferme les idoles : il est toujours placé au chevet du lit. On dresse devant ce coffre une espece d'autel qui supporte des coupes de cuivre jaune, toujours pleines d'eau ou de lait. Près de cet autel, est un tronc d'arbre enfoncé en terre, sur lequel on place un bassin de fonte destiné à recevoir les libations. On y jette, en l'honneur des dieux, quelques gouttes de

tout ce qu'on boit. Les jours de fête, on tire l'idole de son coffre, on la pare, on allume devant elle des lampes, on brûle de petits cierges odoriférants, faits d'une poudre de bois de cedre.

Les riches seuls ont une tente particuliere pour la cuisine. Chez les autres, on voit au milieu de la hutte un grand trépied : c'est là qu'on fait cuire les aliments dans des chaudieres de fonte qu'on achete des Russes. Les grandes outres faites de cuir de cheval & remplies de lait, & tous les autres ustensiles du ménage, se placent derriere la porte.

Telles sont les habitations, tel est l'ameublement d'un peuple que son genre de vie force à la simplicité : mais on voit déjà chez lui le commencement de ce luxe qui fait le malheur des nations riches & sédentaires. Le Kalmouk ne peut occuper que des huttes mobiles : mais, si sa fortune le lui permet, il les couvre en dehors d'un feutre d'une blancheur éclatante ; il les tapisse intérieurement de riches étoffes. Obligé de transporter sou-

vent d'un lieu dans un autre ſa demeure & toute ſa fortune, il n'a pour meubles que des coffres; mais il en déguiſe l'aſpect peu agréable en les couvrant de tapis. Par-tout ou vous conſidérez l'homme, vous le voyez toujours curieux d'en impoſer aux autres par un éclat emprunté; & s'il vous arrive de le trouver nu, vous lirez encore les preuves de ſa vanité ſur les deſſins dont il charge ſe peau.

CHAPITRE VI.

Richeſſes des Kalmouks.

LES richeſſes des Kalmouks conſiſtent dans leurs troupeaux. Les riches ont depuis cent juſqu'à mille pieces de bétail & au-delà: mais on peut vivre de ſon revenu dans une honnête médiocrité, quand on poſſede dix vaches avec un taureau, & huit juments avec un étalon. On joint quelques moutons à ces troupeaux de gros bétail.

Les Grands & les Prêtres poſſedent

ſeuls des chameaux. Ils ſont de l'eſpece des chameaux à deux boſſes, les ſeuls qui paraiſſent être originaires de l'Aſie : ceux qui n'ont qu'une ſeule boſſe ſont naturels à l'Arabie & à l'Afrique. Les chameaux aſiatiques ſont de très mauvaiſes montures & doivent être réſervés pour porter des fardeaux. Leur pas vacillant & la dureté de leur trot font éprouver à celui qui les monte de ſi rudes ſecouſſes, qu'il ſemble qu'on lui arrache les entrailles.

Ces animaux multiplient peu dans les déſerts que parcourent les Kalmouks. Ils y ſont difficiles à élever & leur délicateſſe exige de grands ſoins. On les tient pendant l'hiver ſous la garde des pâtres ; car la nature, en leur accordant la hauteur de taille la plus impoſante, leur a refuſé des armes, & ils ſont incapables de ſe défendre contre les loups. Dans les grands froids, on les couvre de feutre ou de nattes, on leur conſtruit même des abris couverts de toits pour les garantir du vent : mais toutes ces précautions ne peuvent encore prévenir les nombreuſes

maladies auxquels ils ſont ſujets, & ſouvent le propriétaire les voit périr en grand nombre après avoir langui ſix mois entiers.

L'humidité de la ſaiſon, & celle des pâturages leur cauſent des diarrhées mortelles; la moindre bleſſure, les coups les plus légers font naître dans leurs chairs des ulceres incurables. Les inſectes les tourmentent au dehors; ceux qu'ils avalent avec les feuilles du chêne ou du bouleau pullulent dans leurs entrailles, les rongent, les détruiſent. Vers la fin de Mars, après le temps du rut, ils ſe dépouillent de tout leur poil, & alors leur peau nue reſte ſans défenſe contre la piquure du ſcorpion-araignée qui les fait périr en moins de huit jours. Ils ſont maigres & débiles dans cette ſaiſon, & leurs boſſes deviennent flaſques & pendantes comme des lambeaux de chair velue: elles ne reprennent leur fermeté & leur rondeur, que lorſque la nourriture plus abondante en été a fait recouvrer à l'animal ſon premier embonpoint.

Les Kalmouks aiment beaucoup le lait des chameaux : il eſt gras, épais, & empreint du ſel dont ſe couvrent les pâturages dans la plupart des ſtepes. La ſueur même des chameaux dépoſe ſur leur peau un ſel que les moutons ſont avides de lécher.

Les chevaux des Kalmouks ſont petits, & trop faibles, trop indomptables pour le trait ; mais on n'en connaît pas de plus vifs & ils ſe fatiguent difficilement ſous le cavalier. Ils peuvent galoper pendant une longue courſe & paſſer deux jours entiers ſans boire. Leur ſabot eſt ſi dur qu'il n'eſt pas beſoin de les ferrer. Dans ces pays où les chevaux ſauvages vivent & ſe propagent en grand nombre, ſans le ſecours de l'homme, les chevaux domeſtiques ſont abandonnés eux-mêmes à la nature. On leur fend les naſeaux afin qu'ils reſpirent avec plus de liberté & ne s'eſſouflent pas aiſément dans les grandes courſes qu'on leur fait entreprendre. On ne réſerve qu'un petit nombre de chevaux entiers qu'on ne ſépare jamais des ju-

ments : ils ſont les gardiens du troupeau & le défendent avec intrépidité contre les loups. De riches Kalmouks des ſtepes du Volga poſſedent des troupeaux de trois à quatre mille chevaux.

On commence à dompter un jeune cheval avant qu'il ait accompli ſa ſeconde année. On ne lui met pas d'abord de ſelle ; on ſe contente de le ceindre au milieu du corps d'un forte ſangle à laquelle ſe tient le cavalier. S'il réſiſte, on lui jette des lacets entre les jambes, on le renverſe, l'écuyer ſe place, on délie les pieds de l'animal & on le fait relever. L'écuyer ne penſe qu'à ſe tenir ferme, il abandonne le cheval à toute ſa fougue & le laiſſe s'emporter dans la ſtepe juſqu'à ce que la fatigue l'oblige à ralentir ſa courſe. Alors, au lieu de lui donner du repos, il le pouſſe, lui fait ſentir le fouet, & ne lui donne aucun relâche qu'il ne le voie preſque excédé. Il lui permet enfin de s'arrêter, le ſelle, le bride, le force à marcher encore quelque temps d'un pas modéré, & il eſt dompté pour toujours.

Le gros bétail eſt grand & vigoureux & ne le cede pas à celui de la Podolie & de l'Ukraine. Les taureaux ſervent de bêtes de ſomme. Les vaches, ainſi que les juments ne fourniſſent de lait que pendant qu'elles allaitent leurs petits. On a ſoin de tenir le veau ou le poulain éloigné de la mere pendant le jour, & c'eſt alors qu'on la fait traire. Il faut ordinairement lui préſenter ſon petit pour l'empêcher de retenir ſon lait; on eſt même quelquefois obligé de le laiſſer tetter quelques inſtants: mais on ne le lui abandonne tout à-fait que pendant la nuit. Les Kalmouks ont obſervé que cette diete auſtere rend les veaux & les poulains plus capables de ſoutenir le jeûne auquel ils ſeront expoſés pendant l'hiver.

Les moutons des Kalmouks ſont de l'eſpece qu'on trouve dans toute la Grande Tatarie, eſpece qui s'éleve à une taille bien ſupérieure à celle de nos moutons ordinaires; elle ſe diſtingue par de groſſes queues arrondies en forme de couſſin, & pleines d'un ſuif auſſi mou que

du beurre. Ce caractere particulier aux moutons kalmouks, & qu'on peut regarder comme l'excédent de la ſubſtance nourriciere qu'ils prennent dans les riches pâturages de leurs ſtepes, ſe perd quand ils ſont tranſportés dans d'autres pays. La tête de ces moutons eſt fort arquée, & leurs oreilles pendantes rendent témoignage à l'antiquité de leur ſervitude. Leur laine groſſiere & mêlée de poils n'eſt propre qu'à faire du feutre. Il eſt rare que les femelles aient des cornes. On ne conſerve qu'un belier pour cent brebis.

La chair de ces moutons, leur peau, leur ſuif produiſent un bénéfice aſſez conſidérable : mais ces animaux périſſent en grand nombre pendant l'hiver. Les agneaux précoces, & les petits arrachés du ventre de leurs meres qu'on fait avorter, fourniſſent ces belles fourrures dont le poil n'eſt gueres plus long que celui du velours, & dont le luſtre égale celui du ſatin.

Les Kalmouks élevent peu de chevres,

Enlevées depuis long-temps aux montagnes d'où elles ſont originaires, & dégradées par une longue domeſticité, elles ont les oreilles pendantes comme les moutons. Leur poil eſt moucheté.

Les troupeaux fourniſſent à la ſubſiſtance & à tous les beſoins des Kalmouks. Ils en tirent pour leur boiſſon du lait & une ſorte d'eau-de-vie; &, pour leur nourriture, du fromage, du beurre, de la viande. Les cuirs & les fourrures ſervent à leur chauſſure, à leur habillement, à la fabrication de pluſieurs uſtenſiles. De la laine & des poils, ils font des feutres, des matelas, des cordes & des ſangles. Les nerfs leur fourniſſent du fil pour coudre les pelleteries & des cordes pour les arcs. Au défaut de bois, ils font du feu avec le fumier. Enfin ces animaux ſont pour eux ce que ſont pour nous les métaux monnoiés: ils les livrent aux étrangers, & ſe procurent en échange des étoffes, de la clinquaillerie, du tabac, de la vaiſſelle, du thé, & tous les objets qu'ils ne ſavent pas fabriquer, ou que leurs ſte-

pes leur refuſent. Ils trouvent à la fois dans leurs beſtiaux tous leurs beſoins réels, la repréſentation de tous les objets de leurs deſirs & le moyen de les ſatisfaire. Auſſi verrons-nous qu'ils en ſont avares, comme un riche l'eſt chez nous de ſon argent, parceque leurs beſtiaux & notre argent ſont la même choſe ſous une forme différente, & parceque cette choſe eſt tout ce qu'on veut qu'elle devienne.

CHAPITRE VII.

Vie errante des Kalmouks.

MAIS nos richeſſes pécuniaires attachent l'avare auprès de ſon coffre-fort; les richeſſes des Kalmouks les obligent à parcourir, pour les conſerver, la vaſte étendue des déſerts. Il faut qu'ils changent ſouvent de place pour conduire leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Aux approches de l'hiver, ils ſe tranſportent dans les contrées les plus tempérées de leurs ſteppes où les herbes ſont plus

plus tard desséchées par le froid, où la terre sera moins long-temps couverte de neige, où le printemps moins tardif amenera plutôt une nouvelle verdure. Mais au retour de la belle saison, ils reconduisent leurs troupeaux dans les pâturages du Nord, soigneux de ménager pour l'hiver suivant ceux du Midi. Quelquefois dans ces voyages à travers des solitudes arides, le bétail manque d'eau pendant des jours entiers.

Il est rare qu'on passe en été cinq ou six jours dans le même endroit. Des Officiers sont chargés d'aller reconnaître & retenir les meilleures places pour les Princes, leur Cour, le Lama, & pour la tente dans laquelle sont déposées les idoles. Le peuple choisit lui-même, dans les endroits qui lui sont abandonnés, les places qui lui conviennent le mieux. Des chameaux & des taureaux portent tout le bagage.

Ces jours de marche ressemblent à des fêtes. Les femmes & les filles se parent de ce qu'elles ont de plus precieux, & re-

levent leur teint de l'éclat d'un rouge emprunté. Comme elles doivent paraître en public, elles prennent de leur parure les mêmes soins que se donnent nos femmes pour briller dans les assemblées, ou pour se montrer avec avantage dans ces promenades où l'on se dispute de goût, de luxe, & de beauté; car, dans les steppes sauvages, on n'est pas moins animé que dans nos villes du desir de plaire.

Les femmes sont chargées, avec les jeunes garçons, de veiller sur les troupeaux & sur les bêtes de somme. Elles font retentir le désert de leur chant. Toutes sont à cheval. Les meres tiennent leurs enfants à la mamelle attachés sur leur sein; ceux qui ne tettent plus sont posés dans de grandes corbeilles attachées à la croupe des taureaux, & ceux à qui l'âge permet de monter à cheval caracollent autour de la famille. Les enfants de distinction ont des selles garnies de quatre montants qui soutiennent sur leur tête un petit baldaquin.

Les hommes prennent les devants, &

charment l'ennui du voyage par le plaisir de la chasse. Mais, quand le temps est pluvieux, ils ne s'écartent pas de leurs familles, veillent sur leurs femmes & leurs enfants, & se tiennent prêts à débarrasser les bêtes de somme qui pourraient s'engager dans les bourbiers, ou à relever celles qui tomberaient dans des chemins glissants.

L'hiver est la saison où l'on s'arrête plus long-temps à la même place, & les valets s'écartent seuls pour mener au loin paître les troupeaux. Les bas-fonds & les lieux où il croît des joncs & des roseaux sont préférés pour y tenir les chameaux & le menu bétail à l'abri des vents les plus froids. Mais, dans les hivers les moins rigoureux, on perd au moins le tiers des moutons. Les chevaux écartent eux-mêmes avec leurs sabots la neige dont l'herbe est couverte; les brebis paissent après eux: mais si, dans l'arriere-saison, il survient une forte gelée après de grandes pluies ou des fontes de neiges, les animaux ne peuvent plus arracher l'herbe

couverte d'une croûte de glace aussi dure que le marbre, & la perte devient générale.

On éprouve quelquefois un accident non moins funeste. Des ouragans impétueux s'élevent & combattent dans la steppe. La neige qu'ils y soulevent tourbillonne dans l'air, cache le ciel & répand sur la terre l'obscurité de la nuit. Les plantes desséchées, enlevées par les vents, se choquent, se réunissent, se séparent, se baisent, se rassemblent encore & roulent dans la plaine. Ce bruit étrange, les ténèbres, les flocons de neige qui les frappent, épouvantent les animaux. Ils se dispersent, fuient, toujours s'élancant plus avant dans le désert & toujours poursuivis par les objets de leur terreur. Personne n'a l'audace de se hasarder à leur poursuite; &, quand la tempête est calmée, quand le jour est rendu à la terre, la neige, retombée sur la plaine, a brouillé toutes les traces de leur fuite; on se fatigue en vain pour les retrouver. C'est ainsi que les déserts fréquentés par les

peuples nomades ſe ſont peuplés de chevaux ſauvages : c'eſt ainſi que le vent diſſipe par-tout les fortunes ſur leſquelles tant de projets & tant d'orgueil étaient fondés.

CHAPITRE VIII.

Nourriture des Kalmouks.

Ce n'eſt pas chez les nations nomades qu'il faut chercher la délicateſſe des mets & la propreté de la table. Le ſervice eſt dégoûtant chez les plus riches même des Kalmouks. On dit qu'une loi de Tchinguis-Khan défend de nétoyer la vaiſſelle avec de l'eau. Peut-être ce ſauvage conquérant, accoutumé à conduire ſes guerriers à travers des ſtepes arides, voulait-il les forcer à ménager l'eau dont ils devaient avoir beſoin pour leurs montures & pour eux mêmes; peut-être auſſi voyait-il dans la propreté la plus ſimple un commencement de molleſſe qu'il ne pouvait trop ſe hâter de réprimer : il eſt certain

du moins que sa loi est encore religieusement suivie. Les descendans des conquérans de l'Asie se contentent d'essuyer leur vaisselle avec des poignées d'herbe seche ou avec quelques morceaux de feutre.

On sert la viande dans des plats de bois qu'on doit plutôt appeller des auges, & l'on voit une sale écume nager sur le bouillon. Les convives se placent en rond autour d'un feutre & s'asseyent les jambes croisées. L'un d'eux tire l'auge devant lui, prend les viandes, les dépèce avec les mains & les distribue. Chez les personnes de distinction on se sert d'un couteau, mais, comme on n'a ni cuillers ni fourchettes, c'est toujours avec des mains qu'on remplit les écuelles & qu'on prend les viandes pour manger. On se sert avec du bois de la racine de bois qui est le plus convenable à la rondeur.

Blâmerons-nous les Kalmouks parce que le choix de leurs alimens n'est pas le nôtre? ils mangent de presque tous

les bêtes ſauvages qu'ils peuvent attraper ; des marmottes, des blaireaux malgré leur mauvaiſe odeur, des caſtors malgré leur goût marécageux, des loutres qui ont le même défaut, des loups-cerviers dont la chair eſt coriace ; & même ces eſpeces de rats des déſerts que les Ruſſes appellent Souſliki. Ce dernier mets fait les délices de leurs meilleures tables, ſur-tout lorſqu'il eſt cuit avec du lait aigre. Mais ils ont horreur de la belette & du chien ; & ne mangent du loup & du renard que dans une extrême néceſſité.

Les ſtepes fourniſſent auſſi leurs tables d'une grande quantité de racines bulbeuſes & de tiges délicates & nourricieres : telles ſont les racines d'un ſcorſonnaire qui reſſemble à des navets, les racines du cerfeuil bulbeux dont le goût eſt fort agréable, les tiges laiteuſes du ſalſifi barbu, les tubercules à queue arrondie de la ſagette commune qui parvient dans ces ſtepes à une groſſeur inconnue dans nos contrées, les racines d'un roſeau que les ſangliers déterrent dans les marais ;

son ordinaire ; mais ils ne prennent jamais de lait crud, ni de lait frais.

Ils préferent celui de jument : le lait de vache en s'aigrissant reçoit de ses parties caséeuses un goût rance & désagréable. Il est vrai que celui de cavale a, dans sa fraîcheur, un arriere-goût d'ail, mais il le perd en fermentant. Plus fluide que le lait de vache, il ne donne ni crême ni caillé, & prend en fermentant une agréable saveur d'acide vineux. Il est alors sain, rafraîchissant ; mais il enivre si l'on en prend avec excès. C'est en cet état que nous continuerons de l'appeller Koumisse : c'était en été la principale nourriture des compagnons de Tchinguis-Khan ; c'est encore aujourd'hui celle des Mongols & des Kalmouks.

Nous allons suivre avec M. Pallas les procédés qu'ils emploient pour faire subir au lait la premiere fermentation & pour en tirer ensuite une liqueur spiritueuse. Nous avons jusqu'à présent marché sur les traces de ce philosophe voyageur pour apprendre à connaître les Kalmouks

& pour les faire connaître à nos lecteurs : en continuant de le prendre pour guide, nous ne risquerons pas de nous égarer.

CHAPITRE IX.

Manière dont les Kalmouks tirent du lait une liqueur vineuse & une espece d'eau-de-vie.

Les Kalmouks font cuire le lait dès qu'il est tiré. Ils le laissent ensuite refroidir en le versant dans une grande outre où il reste toujours de vieux lait aigre en assez grande quantité pour aigrir le nouveau. On a soin de le remuer avec une spatule. Comme l'outre n'est jamais nétoyée, jamais rincée, il se forme contre ses parois intérieurs un dépôt en forme de croûte ; & c'est cette saleté même qui est nécessaire pour amener le lait à la fermentation vineuse. On n'a pu parvenir en Europe à ce résultat, parcequ'employant toujours, pour ces expériences, des vaisseaux bien propres, on trouvoit

dans les inſtruments eux-mêmes, un obſtacle invincible au ſuccès de l'opération.

Il ſuffit que le lait ſéjourne vingt-quatre heures en été, & deux jours en hiver, dans ces outres corrompues, pour recevoir le degré de fermentation néceſſaire. On ne peut pas l'abandonner, il faut être attentif à le remuer ſouvent avec la ſpatule. On enleve le beurre qui ſe forme de lui-même au-deſſus du lait aigri & on le réſerve pour d'autres uſages.

Le lait ainſi fermenté pourrait ſe nommer vin de lait; il reſte à le conduire à l'état d'eau-de-vie.

On place ſur le trépied une grande chaudiere de fer, ſous laquelle on n'entretient d'abord qu'un petit feu : elle contient environ quarante pintes, meſure de Paris. Après l'avoir bien lavée, on la remplit de lait fermenté juſqu'à deux doigts du rebord. On la ferme d'un couvercle de bois un peu bombé, & qui a deux ouvertures quarrées. On lute les bords & les joints de ce couvercle avec

de la bouſe de vache récente, ou avec de l'argile.

Un autre chaudron plus petit ſert de récipient; il eſt garni de ſon couvercle qui n'a qu'une grande ouverture & une petite ventouſe, & dont le bord doit être exactement luté. On le place à côté du trépied dans le réfrigérant, qui eſt une auge pleine d'eau froide ou de neige.

Le tuyau qui conduit l'eau-de-vie de la grande chaudiere dans le récipient eſt ordinairement fait d'une branche d'arbre recourbée en demi-cercle, & fendue dans ſa longueur en deux parties égales : ces deux parties, après avoir été creuſées en goutiere, ſe rejoignent exactement au moyen d'une peau écrue ou d'un boyau. Une des extrémités de ce tuyau s'adapte à la grande ouverture du récipient, & l'autre à l'une des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudiere : on lute bien exactement les deux bouts.

Lorſque tous ces préparatifs ſont achevés, on rend le feu plus vif, & l'on obſerve bien attentivement celle des deux

ouvertures du couvercle de la grande chaudiere qui n'a pas été bouchée. Une vapeur odorante qui s'exhale de cette ouverture fait aiſément connaître quand le lait commence à bouillir : alors on bouche ſoigneuſement ce trou avec un bondon d'argile ou de bouſe de vache mêlée de ſable & de cendre, & l'on diminue le feu. La petite ouverture du récipient reſte toujours ouverte & laiſſe un paſſage à des vapeurs ſpiritueuſes qui s'échappent en pure perte : mais les Kalmouks, apparemment par préjugé, aſſurent que la diſtillation ne pourrait réuſſir ſans cette ventouſe. En moins d'une heure & demie la vapeur commence à diminuer, & la totalité de l'eau-de-vie ſe trouve diſtillée.

Le lait de vache ne fournit qu'une trentieme partie d'eau-de-vie, mais celui de jument en donne une quinzieme. Cette eau-de-vie eſt beaucoup plus faible que celle de ſeigle & à plus forte raiſon que celle de vin. Elle eſt limpide, mais aqueuſe & ne s'enflamme pas. Les riches

en augmentent la force & la rendent inflammable en la rectifiant par une ſeconde diſtillation. Le lait de brebis n'eſt pas aſſez ſpiritueux pour fournir de l'eau-de-vie.

Les Kalmouks voiſins des villes ruſſes tirent une liqueur ſpiritueuſe, plus forte que leur eau-de-vie ordinaire, du pain de ſeigle fermenté, mêlé avec du lait ou même ſans lait.

L'eau-de vie de lait, non rectifiée, n'enivre qu'à forte doſe; mais l'ivreſſe eſt longue : elle abat, elle ôte l'appétit ſans donner de maux de tête comme l'ivreſſe du vin.

Le réſidu de la diſtillation du lait eſt fort aigre & de mauvaiſe odeur. Mêlé avec du lait doux, bouilli ſur le feu, & réduit en une conſiſtance épaiſſe, il forme une eſpece de fromage que les femmes renferment dans des ſacs pour en faire écouler l'humidité, & qu'elles laiſſent enſuite ſécher au ſoleil. On le délaye dans de l'eau quand on veut s'en ſervir. C'eſt une proviſion pour l'hiver & pour les voyages.

Les femmes Kalmoukes font auſſi du fromage avec le lait de leurs chevres & de leurs brebis, auquel elles ajoutent une certaine quantité de lait aigre ou de réſidu d'eau-de-vie de lait. Elles le verſent dans une chaudiere, le mêlent & le laiſſent repoſer. Elles font enſuite un bon feu, & ne ceſſent de remuer le lait pendant tout le temps de l'ébullition : elles y ajoutent du beurre & le laiſſent ſur le feu juſqu'à ce que l'écume s'endurciſſe & prenne une couleur brune.

CHAPITRE X.

Induſtrie des Kalmouks.

Les peuples policés, accoutumés à jouir de toutes les productions de l'induſtrie ſans remonter à leur origine & à croire que tous les arts ſont nés dans leurs bourgs & dans leurs villes, penſent que les nations qu'ils appellent barbares ne ſont compoſées que d'êtres ſtupides qui ſe rapprochent tout au plus de l'homme par la figure. C'eſt cependant chez les barbares que ſont nés tous les arts d'utilité abſolue & pluſieurs de ceux de recherche & de commodité. Ils ſe ſont perfectionnés avec les nations qui les avaient inventés ou par les ſoins de celles qui les ont adoptés. Quelques uns même ſont reſtés long-temps entre les mains des barbares, qui voyaient l'orgueil de l'homme policé s'humilier devant eux pour obtenir les fruits de leur adreſſe & de leur génie.

Les peuples les plus induſtrieux pour-

raient envier aux Kalmouks la fabrication de leurs vaſes qui ont tous les avantages du verre & n'en ont pas la fragilité. Ce peuple fait donner aux cuirs de bœuf l'apparence d'une ſubſtance cornée. Ces cuirs deviennent tranſparents entre leurs mains; ils acquierent une fermeté qui les rend ſonores comme les métaux, ils conſervent encore aſſez d'élaſticité pour n'être pas fragiles, & les liqueurs qu'ils contiennent ne peuvent leur rendre leur premiere molleſſe. C'eſt de ces cuirs qu'ils font preſque tous leurs vaſes & les jarres dans leſquelles ils conſervent leur eau-de-vie.

Leurs femmes ſavent faire des eſpeces de manteaux chinés & demi-tranſparents avec des peaux de grandes carpes de lacs ou d'autres poiſſons, qu'elles ont l'art de préparer. Ces manteaux embarraſſent peu par leur poids, ſont impénétrables à la pluie, aſſez agréables à la vue, & ne cachent ni les formes de la taille, ni le deſſin des étoffes qu'ils couvrent.

Ce ſont les femmes en général qui

préparent & tanent les peaux & les cuirs. Elles cousent les pelleteries avec un fil qu'elles tirent des nerfs du bœuf, du cheval ou de l'élan, en les battant après les avoir fait sécher. Elles en tordent ensuite les brins entre leurs doigts à-peu-près comme nos fileuses, & en font un fil qui a de la fineſſe & en même temps beaucoup plus de force que celui de chanvre ou de lin.

Mais elles ont peu d'habileté dans l'art de tiſſer. Elles fabriquent lentement & avec mal-adreſſe les ſangles dont leurs maris font un ſi grand uſage. Quelques-unes ont appris des Tatars & des Ruſſes d'Aſtrakan à fabriquer des camelots groſſiers & fort étroits.

Comme il eſt bien plus aiſé de fouler un feutre, que de former le tiſſu d'une piece de toile ou de drap; comme le feutre a le double avantage de donner beaucoup de chaleur & d'être long-temps impénétrable à l'eau, je crois qu'il a été la premiere des étoffes chez les peuples du Nord. Je ſuis confirmé dans cette conjecture par le

grand uſage qu'ils en font encore à préſent. On en voit par-tout en Ruſſie ; les portes en ſont doublées, les planchers en ſont couverts. Les Kalmouks en garniſſent leurs tentes, en font des tapis, des matelas, des couvertures, des manteaux, des couſſins. Les plus beaux feutres, réſervés pour l'uſage des Princes ou des Prêtres, ſont d'une blancheur parfaite. Les autres ſont noirs, bruns ou gris ; mais on en égaie la triſteſſe par des deſſins de différentes couleurs.

La fabrication en eſt trop pénible pour être abandonnée aux femmes ; les hommes ſe la ſont réſervée. On commence par tirer la laine, la nétoyer, la battre avec des baguettes. On l'étend enſuite bien également à la hauteur d'un pied ſur une natte ou ſur un vieux feutre de la grandeur de celui qu'on ſe propoſe de fabriquer ; on place par-deſſus les ornements de laine qu'on y veut ajouter, & on l'arroſe d'eau bouillante. On roule toute cette laine avec beaucoup de précaution dans l'enveloppe qui la contient ; pluſieurs

hommes s'asseyent à terre sur deux files, & se jettent le rouleau de maniere qu'il tombe alternativement sur la terre & sur leurs genoux. Après une heure au moins de ce fatigant exercice, la laine est feutrée : on la déroule, on la laisse sécher, &, s'il reste quelques défauts, on les répare à la main.

Les Kalmouks montent bien à cheval, & sont bien plus adroits à cet exercice que les Tatars. Comme ils se servent d'étriers fort courts, ils ont tous les jambes arquées & les pieds en dedans. Les femmes montent aussi-bien que les hommes, & les jeune sfilles présentent des défis de course aux garçons.

La vie pastorale n'a rien fait perdre aux Kalmouks de la subtilité des sens nécessaire aux peuples chasseurs. Ils sentent de loin la fumée d'un feu ou l'odeur d'un camp. L'odorat leur indique où ils trouveront du butin à enlever. Ils mettent le nez à l'ouverture d'un terrier de renard, & reconnaissent si l'animal est absent. Les vapeurs qui, dans les temps les plus se-

reins, s'élevent de leurs flepes & excitent à la surface de la terre un mouvement d'ondulation, qui trouble & fatigue la vue, ne les empêchent pas d'appercevoir dans un grand éloignement la poussiere que font lever les cavaliers & les troupeaux. Ils se couchent à terre, appliquent l'oreille sur le gazon, & entendent à des distances extraordinaires le bruit d'un camp ennemi, celui d'un troupeau qu'ils cherchent, ou même d'une piece de bétail qui s'est égarée (1).

Quoique les Kalmouks fassent eux-mêmes leurs tentes, & que les femmes soient chargées de tout ce qui concerne l'habillement & la plupart des ustensiles du ménage, ils ont toujours parmi eux des ouvriers. Leurs forgerons, avec des forges portatives & un très petit nombre d'outils, fabriquent tous les ouvrages de fer nécessaires à leurs armes, à l'équipage de leurs chevaux, à leurs usages journa-

(1) Les Kozaques Russes ont la même subtilité de sens; on ne risque guere à leur suite de tomber dans une embuscade.

liers ; ils font même de très bons couteaux. Leurs orfévres, auſſi mal pourvus des inſtruments de leur profeſſion, font des coupes, des burettes pour le ſervice de la religion, des bagues, des boucles d'oreilles. Ils garniſſent, ils incruſtent de métaux des théieres de bois, & repréſentent, avec aſſez d'adreſſe, dans ces ornements, des fleurs, des feuillages, des hommes & des animaux. Ils font même des idoles dont le travail eſt moins mauvais qu'on pourrait le croire. On doit regarder avec indulgence les eſſais des nations encore novices dans les arts quand on a vu les premiers ouvrages de ces Egyptiens qui furent les maîtres des Grecs, dont nous faiſons gloire d'être les diſciples.

Les Kalmouks fabriquent eux-mêmes leurs armes, qui ſont la lance, l'arc, les fleches, des poignards & des ſabres recourbés. Les arcs des riches ſont faits de baleine, ou de cornes de chevres & de bouquetins : ceux des gens du commun ſont de bois d'érable, ou de pluſieurs baguettes d'orme ou de ſapin collées enſemble & recou-

vertes de peau ou d'écorce de bouleau.

Les riches ont ſeuls des fuſils ; ils en font ſur-tout uſage à la chaſſe, & les Kalmouks ne les ſavent pas fabriquer. C'eſt auſſi des étrangers qu'ils reçoivent des cottes de maille compoſées d'un tiſſu d'anneaux de fer ou d'acier. Un guerrier ne ſe croit pas bien équipé quand il n'a pas cette arme défenſive. On les tire ſur-tout de la Perſe. Les plus belles coûtent cinquante chevaux & les moindres ſix ou huit. Les Kalmouks portent auſſi des caſques d'acier dont le ſommet eſt doré, & d'où pend un réſeau d'anneaux qui deſcend pardevant juſques ſur les ſourcils, & qui, par derriere, couvre le col & les épaules.

On attribue ordinairement l'établiſſement des poſtes aux anciens Perſes : les Grecs, les Romains ne paraiſſent pas l'avoir adopté. On le trouve chez les Kalmouks dont les uſages ſont aujourd'hui les mêmes qu'ils étaient dans les ſiecles reculés : mais cet établiſſement, ſi utile en Europe, n'eſt chez eux que tyranni-

que.

que. Les poſtes y ſont réſervées pour le ſervice du Souverain, & le courier qu'il expédie a le droit de prendre par-tout où il paſſe les meilleurs chevaux, ſans donner aucun dédommagement aux ſujets à qui ils appartiennent.

CHAPITRE XI.

Caractere des Kalmouks.

Le caractere des Kalmouks ſemble les élever au-deſſus des Tatars, & les placer entre les nations qui, ſi elles ſont ſecondées par les circonſtances, peuvent honorer l'humanité. On ſe les repréſente ordinairement comme des hommes farouches, ſanguinaires, implacables. Ce n'eſt pas là leur caractere particulier; c'eſt celui de tout peuple ignorant au milieu des horreurs du combat. Nous devons les peindre, non tels qu'ils ſe montrent les armes à la main, mais tels qu'ils ſont dans la paix, tels que les ont vus les ſages qui les ont viſités. Les Pallas, les Lé-

pékin, d'autres hommes moins célebres, mais aussi doux, qui se sont montrés leurs amis, les ont trouvés doux & sensibles à l'amitié. Le sauvage même qui mange l'ennemi qu'il vient d'abattre à ses pieds, parceque, dans l'aveuglement de la vengeance, il cesse de voir son semblable en celui qui l'a forcé de risquer sa vie pour le combattre, est sensible & bon dans sa famille, dans sa peuplade, avec des hommes qu'il n'a pas sujet de hair. Le Capitaine Cook, parcequ'il était humain, a trouvé de l'humanité, de la bienveillance, même chez des anthropophages: mais le cruel Pizarre, soulevant par-tout contre lui l'humanité, il aurait trouvé par-tout que des hommes atroces comme lui.

Les Kalmouks ont une sagacité naturelle, une intelligence vive, du goût pour la société, une forte inclination à obliger, une fidélité éprouvée envers leurs souverains. Leur curiosité les porte à acquérir des connaissances nouvelles; mais leur vivacité, leur enjouement, les

rendent peut-être incapables d'une conſtante application. Ils ſont peu ſoigneux, & légers. L'amour les énerve, l'ivrognerie les abrutit. Trop peu inſtruits pour n'être pas crédules, ils ont aſſez d'exemples de la tromperie pour être défiants. Leur eſprit naturel dégénere trop ſouvent en fineſſe, & ils ne ſont que trop portés à en abuſer. Leur vivacité, leur envie d'obliger, corrigent en eux la pareſſe naturelle aux Aſiatiques. On en voit même qui, conſtamment aſſidus au travail, paraiſſent infatigables : tels ſont ceux qui exercent des métiers, ou que la miſere force de ſe louer au ſervice des Ruſſes.

Ils n'ont pas cette apathie des Sauvages & des barbares, qui les livre au ſommeil dès qu'ils ne ſont plus occupés. Ils dorment peu, ſe couchent tard & ſe levent avec le ſoleil. C'eſt une honte pour eux de dormir pendant le jour ; cet abandon de ſoi-même ne ſe pardonne que dans l'ivreſſe. On ne connaît pas de femmes plus laborieuſes que les leurs.

Malgré leur activité, ils ſont mal-pro-

pres par habitude ; ils le ſont, parceque l'état paſtoral n'inſpire pas le goût de la propreté.

Ils joignent une mémoire heureuſe à l'intelligence, à la facilité ; ils parviennent aiſément à comprendre & à bien prononcer les langues étrangeres. Il ſerait aiſé de les policer, s'ils ne conſervaient pas une ſorte d'horreur pour la civiliſation. Ils mépriſent toutes ces contraintes que s'impoſent les nations polies, & traitent les Chinois de valets.

Impétueux & portés à la colere, ils vivent entre eux d'une maniere paiſible : ennemis de toute contrainte, ils ne ſont pas féroces, & jamais ils n'en viennent aux coups que dans l'égarement de l'ivreſſe. Dans leur colere, ils ſemblent prêts à tout détruire ; cependant il eſt bien rare que le meurtre ſouillé leurs mains. Leur religion, qui les fait croire à la tranſmigration des ames, en impoſe à leur fureur & arrête leurs bras prêts à frapper.

L'affabilité fait partie de leur caractere. Du plus loin qu'ils apperçoivent un voya-

geur, ils courent à lui, le saluent, s'informent de l'objet de son voyage. La curiosité a peut-être encore plus de part que la bienveillance à cet empressement: mais, quel que soit leur motif, les effets en sont du moins favorables aux étrangers. Si l'on prend la fuite devant eux, on leur inspire de la défiance, & l'on risque d'être traité comme ennemi.

Ils font volontiers des présents; mais ils aiment à en recevoir. Il est facile d'acquérir leur bienveillance par l'offre de quelque bagatelle, & l'on ne trouve pas en eux des ingrats. Ils auraient honte d'eux-mêmes, s'ils ne cherchaient pas à se rendre utiles à leurs bienfaiteurs.

Leur courage est au-dessus de l'adversité: ils ne se laissent pas abattre par les revers, & ne savent pas les réparer par la bassesse. Trop fiers pour mendier leur subsistance, c'est du travail qu'ils attendent du secours dans leur misere. Ils peuvent louer leur force ou leur adresse à des étrangers; mais ils ne peuvent pas s'avilir. Dans l'infortune, la gaieté leur reste: ils

souffrent, sans paraître sentir le malheur.

Les riches jouissent des commodités que leur procure la fortune, sans se croire en droit de mépriser les pauvres. Ils ne voyent pas, dans leurs prospérités, un titre pour insulter au malheur, & entourés d'une cour d'hommes oisifs & nécessiteux, ils semblent être au milieu de leurs freres.

Accoutumés à errer de déserts en déserts, ils ont appris de leurs propres besoins à compatir aux besoins des autres, & toujours on les voit prêts à donner l'hospitalité, qu'eux-mêmes ont été souvent heureux de recevoir. Un Kalmouk part; un cheval, des habits, des armes, composent tout son bagage: il apperçoit dans un désert éloigné la tente d'un inconnu; il est content: c'est la maison d'un ami, d'un frere, qui va partager avec lui tout ce qu'il possede.

Et ce n'est pas seulement le Kalmouk qui est bien reçu du Kalmouk. Un étranger, un ennemi peut entrer dans la premiere tente qu'il rencontre: sa perso-

ne, ſes effets y deviennent ſacrés. Le vol exercé envers un hôte eſt le plus honteux de tous les crimes. Ce ſerait même un opprobre de recevoir quelque argent d'un étranger qu'on devait généreuſement accueillir.

Jamais un Kalmouk ne profite ſeul de l'abondance dont il jouit : il fait part de ſes proviſions à ſes voiſins. S'il reçoit un préſent de fruits, de gibier, il le partage même avec ſes inférieurs. La famille à qui ſes vaches ou ſes cavales ont procuré aſſez de lait pour diſtiller de l'eau-de-vie, en régale tout le voiſinage. La jalouſie n'a pas encore troublé leur bonheur : perſuadés que tous les plaiſirs doivent ſe partager, il n'en eſt pas qu'ils veuillent goûter ſeuls ; ils regardent leurs femmes comme faiſant partie de leurs biens, ils en font part à leurs amis, à leurs hôtes, & l'on n'a jamais entendu dire que l'amour ait fait chez eux répandre du ſang.

Prodigues de ce qui doit ſe conſommer, économes de ce qui fait le fond de

leur fortune ; les Kalmouks conſervent précieuſement leurs beſtiaux, parcequ'ils ne croient pas que la vrale générosité doive entraîner la diſſipation de leurs richeſſes. Mais adminiſtrateurs ſoigneux de leurs biens, ils ne ſont pas durs, & le malheureux qui a perdu ſon troupeau par la guerre ou par la mortalité, voit ſes compatriotes ſe diſputer l'honneur de réparer ſa ruine.

Cependant le Kalmouk eſt voleur comme le ſont tous les peuples nomades. Il vole l'étranger, le voyageur, le marchand, l'ennemi. Il les vole en plaine campagne ; mais il les reſpecterait dans ſa tente, dans ſon oulouſſe (1). Fideles entre eux, ils ne dreſſent jamais d'embûches aux peuplades de leur nation, à moins qu'ils n'aient à venger ſur elles des offenſes. Il eſt rare qu'ils em-

(1) Un oulouſſe eſt une ſouveraineté. Chez les peuples ſédentaires, c'eſt la terre même qui forme la ſouveraineté ; & ce ſont les hommes, chez les peuples nomades : l'Etat ſe trouve par-tout où ils ſe tranſportent.

ploient la force ouverte ; la ruſe eſt la premiere de leurs armes.

Mais il faut abſoudre en général la nation Kalmouke du brigandage. Il n'eſt familier qu'aux Princes & à ceux qui compoſent leurs cours, c'eſt-à-dire leurs camps. Les Princes eux-mêmes y ſont le plus ſouvent excités par l'avidité des Prêtres. Le peuple, content de ſon ſort, riche de ſa ſimplicité, & trouvant aſſez de reſſources dans la vie paſtorale, ne penſe point à en chercher de nouvelles ; il errerait toujours paiſible, s'il n'était quelquefois arraché par ſes Chefs à ſa tranquillité.

On retrouve dans les Kalmouks la plus belle vertu des Spartiates ; le reſpect pour la vieilleſſe. Si de jeunes gens voyagent avec des hommes avancés en âge, ils s'empreſſent à leur épargner toutes les fatigues, prennent ſoin de conduire leurs troupeaux & de préparer leurs repas. Les enfants ne laiſſent point à leurs peres les travaux dont eux-mêmes peuvent s'acquitter.

CHAPITRE XII.

Divertiſſemens des Kalmouks.

Le loiſir de la vie paſtorale, la gaieté de leur humeur & leur activité, inſpirent aux Kalmouks le goût des plaiſirs. La chaſſe eſt un de leurs principaux amuſements, & ils lui doivent en même temps une partie de leur ſubſiſtance.

Ils en connaiſſent toutes les eſpèces. En été celle à l'oiſeau eſt le plaiſir des Grands & des Princes. L'autour ordinaire, un autre autour qui eſt preſque entierement blanc, le lânier, le jean-le-blanc, le faucon, & pluſieurs petites eſpèces d'oiſeaux de proie compoſent leur fauconerie. Ils dreſſent des aigles à chaſſer le loup & la gazelle.

Mais il eſt plus ordinaire de forcer le loup. Pluſieurs chaſſeurs bien montés le courent, &, lorſqu'il eſt rendu, ils le tuent à coup de fouet. Ils ont des chévaux entiers qui pourſuivent le loup avec

fureur & qui l'écraſent de leurs pieds de devant: on en a même vu s'élancer contre les ours, les terraſſer & les vaincre.

La lutte, l'exercice de l'arc, la courſe à cheval ſont du nombre de leurs récréations. Il n'eſt permis à la lutte ni de bleſſer ſon adverſaire, ni de le prendre à la gorge, ni de le tirer par les cheveux. Celui qui contrevient à ces loix eſt puni d'une peine flétriſſante.

Tantôt, à l'exercice de l'arc, les joueurs veulent faire preuve de leur adreſſe, & alors ils tirent au but: tantôt ils veulent montrer leur force, & alors le vainqueur eſt celui dont la fleche eſt lancée le plus loin.

Quelquefois on ſe raſſemble pour ſe livrer au plaiſir de la boiſſon. Chacun apporte ſa part de lait fermenté ou d'eau-de-vie de lait. On s'aſſied en cercle, & les flacons ſont le centre. Les jeunes filles, placées hors du cercle, célebrent par leurs chanſons l'amour & le plaiſir. Un jeune homme fait l'office d'échanſon & verſe à boire à la ronde. Si l'un des buveurs

trouble la joie commune par des cris indécents ou par les emportements de l'ivresse, il est honteusement exclu d'une coterie dont il a violé les loix.

Dans toutes les fêtes, dans toutes les parties de plaisir, ce sont ordinairement les filles qui font l'office de musiciennes; & à qui cet art agréable peut-il mieux convenir qu'au sexe qui a l'agrément & les graces en partage? Presque toutes savent jouer d'une espece de luth. Les Kalmouks aiment, dans le chant, les sons filés & traînants & les intonations languoureuses, & ils se plaisent à l'entremêler de dissonances. Ils ont des romances dont la mélodie est fort simple & qu'ils chantent à mi-voix. Elles célebrent les exploits héroïques de leurs guerriers & conservent la tradition des faits. Chez tous les peuples, les premieres histoires ont été des chansons.

Les Kalmouks ont plusieurs sortes d'instruments à corde. Outre le luth dont nous venons de parler, ils ont le psalterion, une basse à deux cordes, un violon

à quatre cordes dont le manche eſt fort long & qui a pour ame une ſorte de tambour couvert d'une veſſie ſeche & tendue (1). Leur inſtrument à vent n'a ni bec ni anche. C'eſt une eſpece de flûte qui s'appuie contre les dents ſupérieures & eſt renfermée entre la levre ſupérieure & la langue. Il faut un grand exercice pour la bien emboucher, & elle a, par le ſon, quelque reſſemblance imparfaite avec la flûte traverſiere.

Ils ſont, dans leurs danſes, bien plus de mouvements des bras & des mains que des jambes.

Ils aiment le jeu, comme tous les hommes oiſifs. Ils ont, ſans doute, apporté les échecs de l'Orient. Ils jouent aux dames, mais d'une maniere différente de la nôtre. Le trictrac ne leur eſt pas inconnu. Mais on leur a, pour leur malheur, apporté d'Europe les jeux de car-

(1) Le violon à deux ou à trois cordes, & dans un état encore très imparfait, ſe trouve également chez les nations de race fennique & chez celles de races mongole & tatare. Cet inſtrument, qui

ses avec tous les maux qu'ils nous causent. Ils ont pris un goût si vif pour ces jeux qu'ils y passent les nuits entieres, & perdent quelquefois en une séance tout ce qu'ils possedent. On en voit qui, après avoir perdu toutes les pieces de leur troupeau, leurs armes, leurs provisions, leur tente, leurs esclaves, les ustensiles de leur ménage, mettent sur une carte les habits qui les couvrent, & restent dépouillés.

---

paraît avoir été inconnu aux anciens & qu'on ne trouve que sur des médailles au moins suspectes, a été apporté en Europe par les barbares orientaux qui ont détruit l'Empire romain.

CHAPITRE XIII.

Gouvernement des Kalmouks.

MALGRÉ la liberté qu'inſpire la vie paſtorale, les Kalmouks ſont ſoumis à des Princes abſolus. L'oppreſſion même ne peut les exciter à la révolte, à moins qu'un des fils du Souverain qui les opprime ne ſe mette à la tête d'un parti. Mais s'ils obéiſſent aveuglément au Prince légitime qui leur commande par droit de ſucceſſion, ils ſe ſoulevent aiſément contre un uſurpateur.

Quand un ſujet paraît devant ſon Souverain, il l'approche en s'inclinant profondément ſans ſe découvrir la tête, joint les mains, & touche la hanche gauche du Prince, ou du moins le bord de ſon habit. Le Prince répond à cette marque de reſpect, en donnant à ſon ſujet un petit coup ſur l'épaule. Souvent il ſe contente de le frapper légérement du manche de ſon fouet. Le Clergé eſt diſ-

penſé de cette marque de ſoumiſſion: ou plutôt c'eſt le Prince lui-même qui lui rend des hommages. S'il rencontre le Chef des Lamas, il ſe proſterne devant lui pour recevoir ſa bénédiction.

On doit, ſans doute, être ſurpris qu'un peuple nomade, que ſa vie errante ſemble devoir aſſurer de la liberté, ait été de temps immémorial aſſujetti au pouvoir abſolu de ſes Souverains. Il faut trouver comment il a exiſté pour les Kalmouks un moment où ils ont dû ceſſer d'être libres. Ce moment paſſé, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient reſtés dans la ſervitude; car les peuples tiennent fortement à la maniere d'être qui leur a été une fois impoſée, & le temps ne fait que rendre plus peſantes les chaînes qui les captivent.

L'extrême aſcendant que le Clergé a pris ſur les Kalmouks doit faire attribuer leur aſſerviſſement à d'anciennes idées théocratiques, & l'autorité de leurs Princes eſt d'autant mieux affermie, qu'elle eſt regardée comme divine. At-

tachés à leurs Souverains par les nœuds de la religion, ils leur conservent cette obéissance que l'homme doit à la Divinité.

Ces Princes auraient acquis une puissance formidable & peut-être invincible, s'ils n'avaient pas eu la funeste politique de partager leurs sujets entre leurs enfants. Ceux-ci ayant à leur tour suivi l'exemple de leurs peres, la nation s'est trouvée enfin subdivisée en une multitude de peuplades différentes qu'on appelle Oulousses.

Le Souverain d'un Oulousse se nomme Taiche. Tous les Princes de sa maison ont le titre de Noïons. Le Dala'-Lama, qui jouit parmi les Sectateurs du Lamisme de cet empire suprême que les Papes exerçaient dans les siecles d'ignorance sur les Souverains de l'Europe, confere quelquefois à des Princes le titre de Contaiches qui les éleve au-dessus de tous les autres Souverains.

La puissance des Princes Mongols & Kalmouks est héréditaire. Le Chef d'un Oulousse le peut partager à ses fils com-

me il lui plaît, mais il le transfere ordinairement à l'aîné, & laisse aux autres la propriété de quelques familles avec le titre de Noïons. Mais ces Noïons ne sont pas indépendants du Taiche ; ils sont tenus envers lui aux devoirs de la vassalité, ils doivent le suivre dans ses guerres, ils doivent vivre en paix avec tous ses amis: enfin c'est dans les steppes de l'Asie que se trouve le premier modele du Gouvernement féodal, apporté en Europe par les hordes de ses vainqueurs.

Un Noïon emmene souvent au loin les familles qui lui appartiennent ; il y ajoute dans sa course tous les transfuges qui se donnent à lui ; de petites guerres, des incursions sur des Princes faibles ou mal précautionnés augmentent le nombre de ses sujets : il devient indépendant, brave le Seigneur dont il était le vassal, & lui enleve quelquefois la souveraineté.

Un Taiche, un Noïon même a le droit de donner ses sujets, de les léguer, de leur faire couper le nez ou les oreilles,

de les priver de quelque membre, de les punir par le fouet : mais il n'a pas celui de leur ôter la vie. La religion, la loi fondamentale lui défendent de le faire mourir. S'il veut ſe défaire de quelques ſujets redoutables ou ſuſpects, il ne peut y parvenir qu'en lui dreſſant des embûches : ce n'eſt plus un Juge qui condamne ; un Souverain qui punit ; c'eſt un ennemi privé qui aſſaſſine.

Mais s'il doit reſpecter les jours de ſes ſujets, il peut les accabler de tributs. Le Clergé eſt exempt de tout impôt, & certaines familles qui ont été conſacrées à dieu par les anciens Souverains jouiſſent des mêmes immunités que les Prêtres & les Princes de la Famille régnante.

Les grands Souverains ſe choiſiſſent un Conſeil de Judicature, & les principaux Lamas ont le droit de ſiéger à ce Tribunal. L'aſſemblée ſe tient dans une grande tente où le code des loix eſt dépoſé. Les déciſions du Conſeil ne peuvent être exécutées qu'après avoir été ratifiées par le Souverain.

Il ſemble qu'il doive être difficile au Prince d'exercer ſa puiſſance ſur des ſujets que la vie paſtorale oblige à ſe tenir toujours diſperſés, à changer ſans ceſſe d'habitation : mais l'amour de la domination, non moins éclairé, non moins actif que celui de la liberté, a ſu remédier à cet inconvénient en ſubdiviſant les Oulouſſes. Un Officier, ſous le titre de Zaiſſan, exerce ſon commandement ſur cent cinquante tentes & quelquefois ſur trois cents : c'eſt ce qu'on appelle un Aimak. Il a ſous lui pluſieurs Akchas : chacun a inſpection ſur quarante tentes qui forment un arrondiſſement, une ſorte de village, & qui ne peuvent jamais être fort éloignées les unes des autres. Le Zaiſſan eſt défrayé, par l'Aimak ou le Diſtrict qu'il commande, de viandes, de lait, & d'autres denrées. S'il eſt pauvre, l'Aimak lui fournit des armes & tout ſon équipage de guerre. C'eſt lui qui recueille les tributs. L'impôt forme le dixieme de tout ce que poſſedent les ſujets ; mais quelquefois on ſoumet les

peuples à des contributions extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Loix des Kalmouks.

Les Kalmouks ont des loix écrites. Ils ont ſuivi long-temps celles qui avaient été données par Tchinguis à toutes les nations mongoles ; mais le temps, & peut-être des mœurs plus douces les ont fait tomber en déſuétude. Je crois qu'on doit attribuer à ce Prince une loi rapportée par Lépékhin qui pouvait devenir bien cruelle par les interprétations dont elle était ſuſceptible. Si quelqu'un oſait offenſer de vive voix, de la main, ou par des projets criminels quelque perſonne de la famille du Souverain ou des Chefs, il devait être puni de mort & toute ſa race détruite ; ce qu'il poſſédait était confiſqué au profit du Prince. Cette loi, par laquelle une parole, ſouvent mal entendue ou malignement

interprêtée devenait un crime digne de mort, pouvait être auſſi funeſte que le fut celle de majeſté ſous les plus cruels Empereurs Romains.

Le code que ſuivent aujourd'hui les Kalmouks a été compoſé il y a environ cent cinquante ans par l'accord unanime de quarante quatre tribus mongoles & ouriates.

Dans les guerres faites par pluſieurs Princes alliés, ſi l'un de ces Princes prend la fuite, il paiera une amende de cinquante cottes d'armes, cent chameaux cinquante familles de ſes ſujets & mille chevaux.

Un Prince vaſſal ne donnera que dix cottes d'armes, dix chameaux, autant de familles & cent chevaux.

Les Zaiſſans ſeront punis de leur lâcheté par une amende de trois eſclaves, de trois tentes & de trente chevaux : ils ſeront en même temps dégradés de leur rang.

Un Officier qui commande un corps de troupes, & qui fait mal ſon devoir eſt ſoumis à la même honte que le Zaiſ-

ſan, dépouillé de ſa cotte d'armes & promené dans le camp en habit de femme: une eſpece d'Huiſſier ou de Crieur publie à haute voix ſa lâcheté.

L'inſulte faite à un Prêtre ne peut être reparée que par quatre-vingt une pieces de bétail, & même par la moitié de la fortune de l'offenſeur, ſi le Prêtre eſt conſtitué en dignité.

Celui qui commet un meurtre de ſang froid, perd ſa femme, ſes armes & tout ce qu'il poſſede. Si ſa fortune ne ſuffit pas à la ſatisfaction des parents du mort, ils ſe réſervent un droit ſur tout ce que le meurtrier acquierra dans la ſuite, & conſervent même un recours contre ſes héritiers.

Un fils meurtrier de ſon pere eſt dépouillé de tout ce qu'il poſſede.

Une femme meurtriere, même de ſon mari, eſt condamnée, dans les circonſtances les plus aggravantes, à perdre le nez, les yeux, les oreilles & à être vendue comme eſclave.

Les peines contre le meurtre, rappor-

tées par M. Lépékhin, ſont plus graves, parcequ'il a ſuivi, je crois, les loix de Tchinguis-Khan. Si un homme, dit-il, en tue un autre, même ſans deſſein, il eſt fouetté en public : on lui coupe la main droite & le pied gauche, & on le condamne à une amende de cinq cents brebis, d'un chameau & d'un cheval. Les brebis ſont adjugées à l'héritier du mort, le chameau au Khan & le cheval au bourreau. Quand le mort n'a pas d'héritiers, les brebis appartiennent au Khan. Si le meurtrier n'eſt pas en état de payer l'amende, il eſt livré aux parents du mort avec ſa femme & ſes enfants.

Quand, dans la licence des feſtins, ajoute le même voyageur, il s'éleve des querelles & que quelqu'un eſt bleſſé, l'offenſé eſt en droit de porter ſa plainte au tribunal & l'offenſeur eſt condamné à lui payer des dédommagements conſidérables. Pour un œil crevé, on paye d'amende un chameau, un cheval & cent brebis; pour une dent caſſée, un chameau, un cheval & cinquante brebis;

pour

pour un bras ou une jambe, je ne trouve pas à quelle amende eſt condamné le coupable ; mais il eſt fouetté publiquement, obligé de garder la rente & le troupeau de l'offenſé tant que dure ſa maladie, & de le faire guérir à ſes frais.

Suivant les nouvelles loix, un homme menacé de mort par ſon ennemi peut le tuer ſans craindre les pourſuites de la juſtice.

Celui qui vole un chameau paie cent cinq pieces de bétail. Celui qui vole un cheval étalon eſt condamné à quatre-vingt-dix pieces ; pour une jument, il paie ſoixante & douze pieces ; pour un poulain ou un mouton, quarante-cinq. Celui qui a été volé retire le double de ſa perte, & le reſte de l'amende appartient au Prince. Si le voleur n'a pas le moyen de payer l'amende, il reſte eſclave de l'offenſé.

Le filou, qui enleve de ces petites choſes qu'on néglige de fermer ſous la clef, eſt condamné à perdre les doigts d'une main ; mais il garde ſes doigts, quand il a le moyen de les racheter.

Si après qu'une fille a été demandée en mariage & accordée, la convention vient à se rompre, & que ce soit la fille qui refuse d'épouser celui à qui elle était engagée, sa famille est condamnée à rendre le double du Kalym ou de la somme qu'elle a reçue : si la rupture vient de la part du futur époux, il en est quitte pour perdre le Kalym qu'il a donné.

Un Kalmouk qui a vécu dans une horde étrangere & qui veut la quitter, doit y laisser la moitié de la fortune qu'il y avait acquise.

On prête serment en s'appliquant un sabre nu sur la nuque du col, ou en portant sur sa langue ou sur son front la pointe d'une flèche, ou en se léchant l'ongle du pouce, & en prononçant en même temps des imprécations contre soi-même si l'on ose se parjurer.

Mais, en justice réglée, on n'accorde pas le serment à l'accusé, parceque l'accusation même le rend suspect. Il faut qu'il produise un homme connu, & qui soit censé le bien connaître. On laisse

à cet homme quelques jours pour prendre les informations néceſſaires. Si, le terme expiré, il ne ſe préſente pas, ou s'il refuſe de faire le ſerment, l'accuſé eſt déclaré coupable : mais ſi ſon répondant conſent à jurer, on dreſſe une tente en plain champ, on y place ſur une table une idole & une lampe allumée. Celui dont on reçoit le ſerment affirme à haute voix que l'accuſation eſt fauſſe, ſe proſterne trois fois contre terre pour adorer l'idole, ſouffle la lampe & ſe poſe le pied de l'idole ſur le front.

L'épreuve par le feu, ſi reſpectée de nos ancêtres ſous le nom de jugement de Dieu, leur avait, ſans doute, été apportée de l'Orient par les barbares deſtructeurs de l'Empire Romain. On la retrouve dans l'Inde ; elle eſt en uſage chez les Kalmouks.

Lorſqu'un homme, déshonoré par ſa conduite & déjà convaincu pluſieurs fois de vol ou de faux témoignage, eſt de nouveau appellé en juſtice, il eſt ſoumis à cette épreuve : on fait rougir un fer de

hache & on le poſe ſur la partie plate de deux étriers fixés en terre. Il faut que l'accuſé le leve avec la main & le jette dans une foſſe creuſée à la diſtance de deux pieds. S'il laiſſe tomber le fer, il doit le ramaſſer : s'il lui échappe encore, il faut qu'il le reprenne une troiſieme fois. Enſuite on lui coud la manche de ſa tunique autour de la main, afin qu'on n'y puiſſe appliquer aucun remede. Le cinquieme jour, on examine la brûlure : ſi elle montre une belle apparence & qu'elle tende à la guériſon, l'accuſé eſt abſous ; ſi la plaie eſt en ſuppuration, il eſt condamné. C'eſt à-peu-près de la même maniere que les Indiens ſe conduiſent dans l'épreuve du feu. On aſſure que nos ancêtres voulaient que l'accuſé maniât un fer rouge ſans avoir même la peau offenſée. Ou l'on nous trompe, ou nos ancêtres étaient plus barbares & plus abſurdes que les Kalmouks. Cela pourrait bien être ; car les Kalmouks ne ſont qu'ignorants, & nos aïeux avaient de fauſſes ſciences.

CHAPITRE XV.

De la guerre.

QUAND le Prince veut faire la guerre, il mande tous ceux de ſes ſujets qui ſont en état de porter les armes : les vaſſaux amenent leurs hommes. Perſonne ne reçoit ni paye ni ſubſiſtance. Chacun doit ſe pourvoir de vivres pour tout le temps que peut durer l'expédition. Comme les Kalmouks n'ont pas de chariots, ils menent avec eux du bétail vivant, des juments, des vaches qui leur fourniſſent du lait ; ils portent une proviſion de farine & de fromage.

Dès que les troupes ſont arrivées au rendez-vous, on les paſſe en revûe ; on renvoie les vieillards, les infirmes, ceux qui ſont trop mal équipés, & l'on fait la répartition du reſte.

Ceux qui ſont armés de fuſils compoſent le premier corps ; le ſecond eſt formé des troupes armées d'arcs & de flê-

ches ; on rejette aux derniers rangs les malheureux qui n'ont que des lances ou des ſabres. Ces différents corps ſont ſubdiviſés en eſcadrons & en compagnies. On eſt toujours sûr d'être à la tête de ſa diviſion, quand on eſt aſſez riche pour ſe procurer une cotte d'armes.

L'étendard ſacré eſt toujours porté auprès du prince. Le dieu de la guerre y eſt repréſenté avec tous ſes attributs : des lions & des tigres, ſymboles de la force ; des chiens, ſymboles de la vigilance ; des ſinges & des ſerpents, ſymboles de la ruſe. Cet étendard eſt envoyé en préſent du Tibet par le Dalai-Lama.

Si l'expédition eſt regardée comme dangereuſe, on éleve dans la ſtepe une figure humaine d'une grandeur coloſſale faite d'herbe & de foin ; on l'habille de feutre noir, on l'équipe de toutes ſortes d'armes : c'eſt la repréſentation du mauvais génie de la guerre. Le clergé s'avance à la tête de l'armée ; le ſon des cymbales & de tous les inſtruments guerriers accompagne ſa marche : la figure de l'ange

de la guerre, peinte sur une banniere & attachée au haut d'une lance, est portée au milieu du chœur des prêtres. Quand enfin l'armée est près du terrible simulacre, elle pousse un cri général: On attaque avec fureur le ridicule colosse que des préjugés religieux rendent redoutable; on le crible de coups de fusils, on le perce de la lance sacrée; il est abattu, déchiré en morceaux, jetté au feu; & on plante sur la place qu'il occupait l'étendard de l'ange des combats.

On pense bien que l'art de la guerre n'est pas chez les Kalmouks ce qu'il est devenu dans notre Europe. Les troupes armées de fusils laissent leurs chevaux derriere la derniere ligne & s'avancent à pied contre l'ennemi. Elles ne gardent pas de rang. Arrivées à la portée du fusil, elles mettent ventre à terre & elles tirent. Si leur premier feu ne met pas l'ennemi en fuite, si elles le voient s'avancer, elles se retirent à la hâte par les intervalles de la seconde ligne & les archers prennent leur place. Ceux-ci caracollent par petites

troupes, s'avancent, reculent en lançant des fleches. S'ils ne peuvent pas réſiſter, ils ſont remplacés par la derniere ligne compoſée de cavaliers armés de lances & de ſabres.

C'eſt à cette ligne que ſe trouve le Prince : c'eſt quand elle eſt attaquée, qu'on voit les lanciers & les cavaliers armés de cottes de mailles fondre impétueuſement ſur l'ennemi. Les archers, qu'on croyait mis en déroute, combattent encore en fuyant, d'autant plus redoutables que ſouvent leur fuite ſe convertit tout-à-coup en une attaque imprévue, & met en déſordre l'ennemi qui ſe croyait victorieux.

Si le ſort des armes paraît menacer d'une défaite, le Prince fait retirer de bonne heure le bagage & les cavaliers les plus mal montés, pendant que l'élite de la cavalerie tient en alarmes l'ennemi qui voudrait s'élancer à la pourſuite des fuyards.

Les Kalmouks ſont pleins d'ardeur à la premiere attaque : mais, à la moindre

réſiſtance, ils s'étonnent, ils ſe troublent, ils cedent, & ſemblent ne ſe plus diſputer entre eux que la gloire de fuir le plus vîte. C'eſt le caractere de tous les peuples non diſciplinés; le courage que donne la nature n'eſt fondé que ſur la confiance en ſa propre force, & fait place à la crainte quand cette confiance eſt trompée.

Les Kalmouks victorieux enlevent la graiſſe de leurs ennemis; car, par un préjugé qui n'eſt pas encore entiérement diſſipé en Europe, ils regardent la graiſſe humaine comme un remede ſouverain contre les bleſſures. Ils emportent auſſi, comme un gage de leur victoire, les oreilles des chevaux ennemis qui ſont reſtés ſur le champ de bataille.

Comme leurs tentes ne ſont pas propres à ſervir de priſon, ils lient les pieds & les mains de leurs priſonniers & les gardent pendant le jour: mais, la nuit, ils les font coucher ſous de grands feutres & ſe couchent eux-mêmes ſur les bords, enſorte que les captifs ne pouvant faire

aucun mouvement ſans réveiller leurs gardes, n'ont aucune eſpérance de ſe procurer la liberté.

Les camps des Kalmouks ſont toujours embarraſſés par de nombreux troupeaux, par la ſuite des princeſſes qui accompagnent leurs époux, par une innombrable valetaille, par les tentes des idoles, & par des troupes compoſées de tous les ordres du clergé. On ne trouve pas chez eux les richeſſes de Darius, mais on y voit une image de ſes armées.

CHAPITRE XVI.

Mariage. Enfantement. Premiere éducation des enfants.

Les peres ont ſur leurs enfants un pouvoir abſolu : ils peuvent les donner, ils peuvent les vendre, ils ont le droit de les marier à leur gré.

Mais, avant d'arrêter les conventions du mariage, il faut qu'ils aillent trouver le prêtre. Celui-ci demande le nom des futurs époux, l'année, le jour de leur naiſſance, & il conſulte le livre des ſorts que les Kalmouks appellent ſoudar : il reſſemble à-peu-près à ces livres d'oracles qui amuſent parmi nous la ſuperſtition du peuple; on y voit les ſignes céleſtes & des tables qui renvoient à ces ſignes. Si le prêtre croit y trouver que le ciel ſoit contraire au mariage projetté, ou ſi quelque paſſion, quelque intérêt l'engage lui-même à s'y oppoſer, l'affaire eſt rompue. Il reſte cependant un moyen de fléchir le

ſort; c'eſt de faire au prêtre de riches préſents, & de l'engager à rendre, par ſes prieres, le ciel plus favorable à l'union projettée.

Quand on a enfin obtenu ſon conſentement, on convient du kalym, c'eſt-à-dire de la ſomme pour laquelle les parents de la fille conſentent à la vendre. Elle apporte elle-même une dot, qui conſiſte ordinairement en une tente neuve, en quelques beſtiaux & quelques eſclaves des deux ſexes.

Le prêtre célebre le mariage dans la nouvelle lune. Il reçoit devant les idoles le ſerment des deux époux; il les conduit hors de la tente, leur fait regarder le ſoleil, leur ordonne de ſe proſterner contre terre & lit ſur eux quelques prieres: il finit par leur impoſer les mains, & leur union eſt conſacrée.

Quoique la polygamie ſoit fort rare chez les Kalmouks; quoiqu'il périſſe bien des hommes par des chûtes de cheval, & par les guerres que les petits princes ſe font entre eux; quoique les prêtres enfin

gardent le célibat, on ne voit pas cependant qu'il reſte chez eux de filles qui ne trouvent point d'époux : cette obſervation peut ſuppléer à quelques égards au défaut des regîtres de naiſſances & prouve qu'il naît dans leurs hordes moins de filles que de garçons.

Ils emploient des moyens bien ſinguliers pour faciliter l'accouchement. Lorſque le terme de la groſſeſſe approche, on choiſit un homme vigoureux qu'on a ſoin de bien nourrir. Aux premieres douleurs que la femme reſſent, il s'aſſied à terre, la prend ſur ſes genoux & la ſerre fortement entre ſes bras, en commençant par la poitrine & deſcendant juſqu'au ventre. Il ne ceſſe pas de la preſſer juſqu'à ce qu'une femme, aſſiſe ſur ſes talons devant la patiente, apperçoive l'enfant : elle en donne avis par un ſignal, & auſſitôt on fait des décharges de piſtolets pour effrayer la mere ; car on eſt perſuadé que cette terreur ſubite hâte l'opération.

Ceux qui n'ont pas le moyen de payer un homme, preſſent fortement la mere

dans des courroies, en commençant par l'estomac.

Quelquefois on prépare une planche : la mere s'y couche sur le ventre & la serre autant que ses forces peuvent le lui permettre. Les accouchées se ressentent longtemps de la douleur de ces supplices ; mais elles ont un si bon tempérament, qu'il en meurt bien peu des suites de leurs couches (1).

Les femmes sont regardées comme souillées dans le temps de leurs maladies périodiques & pendant les trois semaines qui suivent l'enfantement. Les hommes n'oseraient les toucher. Elles-mêmes ne peuvent apprêter aucun mets, & personne ne mangerait dans l'écuelle dont elles se servent. Ce temps expiré, elles

(1) Les Kalmouks-Zoungares, qui avaient fait dans les arts plus de progrès que les autres, & qui possédaient quelques connaissances médicinales & quelques pratiques de la chirurgie, avaient des accoucheurs qui savaient opérer dans les accouchements contre nature & faire usage des ferrements.

ſe purifient en ſe lavant tout le corps avec de l'eau chaude.

Il eſt d'uſage que les femmes riches gardent le lit pendant ſept jours. Les femmes du peuple ſe levent dès qu'elles ſont délivrées, travaillent, fument gaiement leur pipe; &, ſi la horde ſe met en marche, elles montent à cheval avec le nouveau né dans leurs bras. Pendant les trois premiers jours, on ne donne pour toute nourriture aux nouvelles accouchées que du bouillon & de très petites portions de viande de mouton qu'on augmente par degrés.

Auſſi-tôt qu'un enfant eſt venu au monde, le Prêtre vient faire ſur lui une priere. Il conſulte le livre des ſorts que nous avons déjà fait connaître; il obſerve le jour & l'heure de la naiſſance de l'enfant: il cherche dans ſon livre ſous quelle conſtellation il eſt né, &, d'après les indications de ce livre, il lui donne un nom, il annonce quel ſera ſon bon & ſon mauvais Ange; car, ſuivant leur croyance, tout homme a toujours auprès

de lui deux Génies contraires, dont l'un l'excite au bien, tandis que l'autre cherche à l'entraîner dans le mal. Un festin suit cette cérémonie religieuse.

Le troisieme jour, on plonge l'enfant par trois fois dans de l'eau salée; impuissante image de notre baptême, à laquelle cependant ces peuples aveugles attachent la vertu de purifier les ames.

Jusqu'à ce que l'enfant puisse marcher, il est enveloppé de linges & de peaux dans un berceau qui a la forme d'une caisse alongée. Il est placé sur une espece de grande cuiller dans laquelle il rend ses déjections & que l'on change aussi souvent qu'il est nécessaire.

Les femmes du premier rang donnent des nourrices à leurs enfants; les autres les allaitent elles-mêmes, & quelquefois jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, quoiqu'elles les accoutument de bonne heure à des aliments plus solides. La dentition fait éprouver aux enfants peu de maladies: ils ne périssent guere que par la mauvaise nourriture ou par le mal im-

pur qu'ils apportent trop ſouvent en naiſſant.

CHAPITRE XVII.

Maladies des Kalmouks, mort, funérailles.

Les Kalmouks ont horreur de la réſidence des villes. S'ils rendent des viſites aux Ruſſes, ils ne peuvent ſupporter long-temps l'air renfermé des appartements. La rigueur du froid les fait moins ſouffrir que le fluide lourd & ſtagnant des chambres échauffées par les poëles. Leur vie, ſi différente de la nôtre, eſt ſans doute plus amie de la nature. Ils parviennent ſouvent à une vieilleſſe avancée, conſervant encore la vigueur du premier âge. Ils ſont rarement malades, & ne connaiſſent que peu de maladies dangereuſes : on voit chez eux des centénaires qui ſe tiennent encore bien à cheval. Leur ſanté ferme, & la durée de leur vie ne doivent pas étonner ; ils reſpirent

ſans ceſſe un air libre, ils s'exercent ſans éprouver une fatigue exceſſive, ils connaiſſent peu les jeûnes occaſionnés par la diſette, & ils ne ſont point agités par des paſſions dévorantes.

Le mal qui punit le libertinage ou l'imprudence du choix en amour, eſt bien plus répandu dans les camps où réſide le Prince, que parmi le peuple : on le traite avec la racine de la ſalſe-pareille. Les Kalmouks ſont ſujets à la gale : ils la guériſſent avec un onguent compoſé de beurre & de ſouffre. La fumée des tentes, les reflets du ſoleil ſur la neige ou ſur le ſable jaunâtre des plaines, les ondulations des vapeurs à la ſurface des ſtepes, cauſent de fréquentes ophtalmies & amenent même la cécité : mais on prévient ces maux en portant devant les yeux un bandeau de crin qui permet de diſtinguer les objets ſans être ébloui de la lumiere.

La peau des Kalmouks ſe couvre quelquefois de taches rouges & plates : elle ſe gerce & s'éleve en écailles. Le malade

eſt long-temps attaqué de cette ſorte de lepre ſans en éprouver d'ailleurs aucune incommodité : mais il finit par tomber dans un marasme mortel.

Il n'eſt pas rare qu'ils ſoient attaqués de la pleuréſie. Le médecin ſaiſit les chairs du côté malade & les froiſſe fortement entre ſes doigts. Cette méthode ſauvage a ſouvent du ſuccès.

En été, lorſqu'il regne un vent du ſud, ils ſont ſujets à des ulceres à la peau. On redoute ſur-tout un bubon épidémique qui fait périr les hommes & les beſtiaux. Comme on n'éprouve cette maladie ni dans les villes ni dans les forteresſes ; comme les femmes qui vivent retirées dans les tentes en ſont rarement atteintes ; comme on en eſt ſur-tout attaqué dans les lieux bas, dans les pâturages humides ; on croit qu'elle eſt occaſionnée par des nuages d'inſectes que leur petiteſſe dérobe preſque à la vue. On mange ſans danger les chairs des animaux qui ont été attaqués de cette maladie, on ſe contente d'extirper le bubon.

Les héritiers partagent les biens du défunt ; mais sa tente & ses meubles appartiennent au clergé.

La religion prescrit aux Kalmouks de brûler les corps des princes souverains. La tête est réservée : on la renferme avec les cendres dans une urne, on l'envoie au Dalaï-Lama & on l'engage, par de riches présents, à prier pour l'ame du mort. Il apprend aux députés dans quel paradis le défunt reçoit la récompense de ses vertus, ou dans quel enfer il subit la peine de ses fautes ; mais il leur apprend aussi les moyens de soulager, ou même de délivrer entièrement l'ame souffrante. Il sait tout ce qui se passe dans l'autre monde, & ses prieres, qu'il fait payer chèrement, ont l'efficacité de procurer au coupable les récompenses destinées à la vertu.

CHAPITRE XVIII.

Du Lamiſme.

LA religion des Kalmouks eſt le Lamiſme, ainſi nommé parceque les principaux membres du Clergé s'appellent Lamas. Le mot dalai, qui ſignifie la mer, & qu'on emploie auſſi pour marquer une grande étendue, étant joint à celui de lama, forme le titre du premier pontife de cette religion & ſignifie prêtre ou pontife univerſel.

Le Dalai-Lama, réſide dans le Tibet, ſur le mont Poutola près de Tonker. Sur la cîme & au pied de cette montagne ſont répandus différents monaſteres peuplés de plus de vingt mille moines qui vivent ſous la regle la plus auſtere. On compte dans le principal temple plus de ſept cents idoles ou attributs de la divinité. Là ſe rendent en foule les pélerins & les dévots, apportant de l'Inde, de la Chine, de la Mongolie, de la Kal-

moukie, des offrandes au Pontife. L'approche de cet aſyle ſaint eſt ſévèrement interdite aux femmes.

Le Lamiſme eſt ſuivi par tous les Mongols & les Kalmouks, ſi l'on excepte ceux de ces derniers qui ſe ſont convertis à la religion chrétienne; il forme la religion dominante dans le Tangout & le Tibet, il eſt répandu dans une partie de l'Inde & de la Chine. On a dit que ſes ſectateurs croyaient leur Pontife immortel; d'autres ſe ſont contentés de ſoutenir que, par la métempſycoſe ou la tranſmigration, ſon ame paſſait dans le corps de ſon ſucceſſeur. Mais un jeune ſucceſſeur du vieux Dalai-Lama n'a-t-il pas ſon ame particuliere pendant la vie du Pontife, ou cette ame l'abandonne-t-elle pour faire place à celle du Dalai-Lama, lorſque ce vieillard décrépit rend ſa dépouille aux éléments? N'accuſons pas gratuitement d'une telle abſurdité des peuples qui ne ſont pas entièrement privés de lumieres, Diſons plutôt qu'ils ſont perſuadés qu'en matiere de religion le

nouveau

nouveau Pontife a les mêmes idées, les mêmes principes, les mêmes modifications de l'ame que ſon prédéceſſeur & ſuccede à ſon infaillibilité.

On a écrit que pour entretenir l'erreur du peuple & le maintenir dans la croyance de l'immortalité du Pontife, on le remplaçait après ſa mort par un homme qui lui reſſemblait. Cela n'eſt ni vrai, ni même poſſible. Il arrive ſouvent qu'un jeune Dalai-Lama ſuccede à un vieillard caſſé par l'âge.

On a auſſi avancé que ce Grand-Prêtre ne ſe montrait jamais en public & ne donnait ſes audiences que dans un enfoncement obſcur. Il les donne au contraire aſſis ſur un lit ou trône fort riche, ou, ſi l'on veut, ſur une eſpece d'autel. L'appartement, où brillent les pierreries & les plus riches métaux, eſt éclairé d'un grand nombre de lampes. On lui rend les mêmes honneurs qu'à la divinité qui l'anime. Les plus fiers Souverains viennent de loin lui rendre leurs hommages, ſe proſterner devant lui & dépoſer à ſes

pieds les plus riches préſents. Il ne les ſalue pas, & l'impoſition de ſes mains eſt une aſſez grande récompenſe de leurs fatigues. Je n'oſerais aſſurer ni nier que ſes excréments, bien proprement & même précieuſement enchaſſés, fuſſent regardés par ſes ſectateurs comme les plus ſaintes des reliques, & que la vente de ſes déjections fît le plus conſidérable de ſes revenus.

Nous avons déjà vu que les Lamiſtes ont une ſorte de baptême. Le mariage eſt chez eux une cérémonie religieuſe. On a écrit, mais je ne pourrais aſſurer, qu'ils font un ſacrifice de pain & de vin. Ils adminiſtrent des ſecours ſpirituels aux mourants : ces ſecours ne conſiſtent pas en des onctions, mais en des prieres, en des découpures qu'ils tirent d'une piece de drap peinte, & qu'ils appliquent ſur la poitrine du malade, ou en des pillules qu'ils lui font avaler, & qui ont été ſanctifiées par quelques cérémonies particulieres. On ajoute qu'on trouve chez eux quelqu'idée groſſiere d'une trinité : ils

croient, ſuivant Gmelin, que le fils de Dieu a un pere & un aïeul, le plus grand des Dieux, & qu'il n'eſt pas d'autres Dieux. Ce dogme ne doit pas étonner quand on ſe rappelle que la vénération pour le divin & myſtérieux ternaire a toujours fait partie de la croyance dans l'Orient; on la retrouve dans la Grece, chez les diſciples de Pythagore & de Platon, ſoit que les philoſophes grecs l'aient reçue immédiatement des Gymnoſophiſtes, ſoit qu'elle leur ait été tranſmiſe par les Egyptiens.

Le même ſavant avait appris d'un homme de la derniere claſſe du clergé mongol, que le fils de Dieu eſt deſcendu ſur la terre pour inſtruire les hommes, qu'il eſt remonté au ciel & que ſa mere veille ſur les pieux voyageurs & accorde des ſecours aux infortunés qui l'implorent. Ce ſerait une profanation de comparer cette fable à nos ſaints myſteres: elle peut ſeulement nous rappeller les incarnations de Vitſnou, & de pluſieurs autres divinités orientales.

Les Lamiſtes reconnaiſſent un purgatoire où les peines des ames ſouffrantes peuvent être adoucies ou terminées par les œuvres des vivants. Ils font des proceſſions, ils ont des monaſteres d'hommes & de femmes; leurs moines gardent le célibat, & ſe macerent par des mortifications & des jeûnes; ils ont le chant du chœur, & béniſſent l'eau en y trempant des idoles; ils ont des chapelets qu'ils tournent ſans ceſſe dans leurs doigts en faiſant leurs prieres; ils envoient des miſſionnaires prêcher leur foi juſqu'à la Chine.

On a pouſſé plus loin la comparaiſon du Lamiſme avec l'extérieur de la religion chrétienne. On a trouvé des rapports entre l'idée que nous avons du Pape & celles que les Lamiſtes ont du Dalai-Lama. On a remarqué que celui-ci eſt à la fois pontife & prince ſouverain : mais ce n'eſt que depuis le dernier ſiecle qu'il poſſede le Tibet & le Tangout; content d'exercer la puiſſance ſpirituelle, il ſe repoſe de l'adminiſtration temporelle de

ſes états ſur un vice-roi qu'on appelle Déva & qui le dépouillera tôt ou tard.

On a trouvé auſſi beaucoup de reſſemblance entre l'hiérarchie des Lamiſtes & celle de notre égliſe. Le Dalai-Lama a des vicaires qu'on appelle Koutoukta : on pourrait les comparer aux Patriarches Grecs, ſi ceux-ci ne s'étaient pas ſéparés de Rome ; ou plutôt la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que pluſieurs Koutoukta ſe ſont détachés de même du Pontife Tibétain : ils ont été favoriſés dans leur ſchiſme par des Princes, comme les Patriarches de la Grece le furent par les Empereurs de Conſtantinople, & comme des Princes d'Allemagne favoriſerent Luther quand il s'éleva contre la puiſſance papale.

Au-deſſous du Dalai-Lama & de ſes vicaires ſont les chefs du clergé, les Lamas, qu'on peut comparer à nos Evêques. Ils portent une longue robe jaune à grandes manches & la ſerrent ſur les reins avec une large ceinture de la même couleur ; leur tête raſée eſt couverte d'une mitre,

ou plutôt d'une tiare ornée de pierres précieuſes à la maniere des prélats de l'Egliſe grecque. Leur puiſſance eſt illimitée dans leurs diſtricts ou dioceſes. Les Princes n'oſent rien entreprendre ſans avoir reçu leur conſentement; ils les admettent à tous leurs conſeils.

Les Prêtres ou Guéliouns ſont ordonnés par les Lamas : ils ſe diſtinguent par une robe fort large ornée d'une bordure d'une autre couleur, & par un bonnet blanc ſurmonté d'une houpe. Les Guéguils qui répondent à nos diacres, les Mangis qu'on peut comparer à nos ſoudiacres, n'ont pas de vêtement particulier & ne ſe diſtinguent des Laïcs que par leur tête raſe. C'eſt à ce caractere extérieur qu'on peut auſſi reconnaître les enfants deſtinés au ſervice des autels. Il eſt défendu aux Prêtres de ſe marier & de manger du cheval ou du chameau : réduits à ſe contenter de bœuf & de mouton, ils abandonnent aux mondains la cuiſſe & le filet de cheval qui ornent les tables des Grands. Il ne leur eſt pas

moins ſévérement interdit de boire aucune liqueur forte ; mais ils ſe diſpenſent ſouvent de cette loi.

On range auſſi dans la claſſe du clergé les Guebkons qui ſont des eſpeces de bedeaux & les Bakchis qui tiennent les écoles deſtinées à l'inſtruction de la jeuneſſe. Ils enſeignent à lire dans la langue du Tangout & montrent à jouer de divers inſtruments. Les miniſtres inférieurs de la religion ſont ſoumis aux Prêtres, les ſervent dans les cérémonies & ſont obligés d'étudier la loi ſacrée pour ſe rendre dignes avec le temps d'être élevés au ſacerdoce.

Les Souziouktes ſont des moines. La regle de leur ordre les condamne à ne vivre que de lait & de gruau. Ils portent ſur l'épaule une eſpece d'aumuſſe à-peu-près ſemblable à celle de nos chanoines. Un cylindre qu'ils tiennent toujours à la main eſt entouré d'une piece d'étoffe, ſur laquelle ſont peints divers paſſages de leur loi : le Dalai-Lama le leur vend fort cher. Ils l'approchent dévotement

de leur front quand ils vont faire la prière, déroulent la piece d'étoffe & croient, dit-on, que Dieu prend plaiſir à lire les paſſages qui y ſont tracés.

Les Lamiſtes ont auſſi des couvents de religieuſes, aſſujetties aux mêmes auſtérités que les moines, vêtues du même habit, & diſtinguées ſeulement par la coëffure : elles portent, au lieu de chapeaux, des bonnets de pelleteries.

Les reſſemblances que nous venons d'obſerver entre quelques pratiques du Lamiſme & notre culte extérieur, ont fait croire à des ſavants que la religion du Tibet n'était qu'un neſtorianiſme corrompu. Ce ſont ces mêmes conformités qui ont fait dire à Rubruquis que les Quigours étaient chrétiens ; ce ſont elles enfin qui ont fait donner au Dalai-Lama le nom de Prêtre-Jean.

Au lieu de regarder le Lamiſme comme un chriſtianiſme dégénéré, je crois qu'il faut plutôt chercher l'origine de cette religion dans l'Inde où naquit la croyance de la tranſmigration des ames. S'il ſe

trouve quelque reſſemblance entre le vêtement des Lamas & nos ornements ſacerdotaux, il faut ſe rappeller que, dans les premiers temps du chriſtianiſme, nos prêtres ne ſe diſtinguaient pas par leur habit du reſte des fideles. Quand enfin l'égliſe jouit de la paix ſous des Princes devenus chrétiens, le clergé emprunta quelque choſe des ornements employés par les Grecs qui les avaient eux-mêmes reçus des Egyptiens ; on ſait quelle conformité ſe trouvait entre l'Inde & l'Egypte pour la croyance, & elle n'était peut-être pas moins grande pour les vêtements ſacerdotaux & pour le culte extérieur.

Pour prouver que le Lamiſme n'était qu'un chriſtianiſme corrompu, on s'eſt aviſé de dire que l'habit des Prêtres Tibétains reſſemble beaucoup à celui dont nos peintres revêtent les Apôtres : mais nos peintres qui n'ont jamais vu les Apôtres, qui ne ſavent pas comment ils étaient habillés, ont cherché ſeulement à les couvrir d'une draperie large, ſimple &

naturelle ; & il eſt poſſible que les moines lamiſtes, en adoptant un vêtement large & fort ſimple, ſe ſoient rencontrés avec l'idée de nos peintres.

Pendant que quelques ſavants s'obſtinent à regarder les Lamiſtes comme des chrétiens, d'autres veulent ne voir en eux que des idolâtres & des polythéiſtes. Mais peut-on refuſer de les croire quand ils aſſurent qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu ? Il eſt vrai que leurs temples & leurs tentes ſont remplis de figures : mais ces idoles, en prenant ce mot dans le ſens des Grecs, ne ſont que les repréſentations des attributs de la divinité ou celles de ſes miniſtres & des hommes ſanctifiés. Par nos mauvais raiſonnements, nous donnons le droit aux Kalmouks de nous traiter d'idolâtres quand ils entreront dans nos temples.

Les Princes Mongols ne chargent ordinairement que des Lamas de leurs ambaſſades, parceque ces prêtres ſont plus lettrés que les Laïcs. On ſuppoſe que, par leurs études, ils ſe ſont procuré

quelques connaiſſances des uſages & des loix des étrangers.

Les Kalmouks, menant une vie errante, n'ont ordinairement que des temples mobiles comme leurs habitations. Les idoles ſont placées ſur une table qui ſert d'autel : des rideaux de riches étoffes ſont noués à l'entour en forme de colonnes.

Les Kalmouks ont chaque année trois grandes fêtes & chacune dure quatre jours. La premiere, dit Lépékhin, ſe célebre au mois de mai qui eſt pour eux le premier mois de l'année ; la ſeconde au mois de novembre ; & la troiſieme dans le mois de février, en l'honneur d'une vierge ſainte & puiſſante qui, au commencement du monde, a victorieuſement combattu les eſprits malfaiſants. Le peuple ſe raſſemble en foule de tous les oulouſſes & ſe rend à la réſidence du Lama dont il dépend. Le ſon majeſtueux des trompettes, accompagné des tymbales, porte dans les ames une ſainte terreur, & retentit autour de

la tente sacrée. Des milliers de lampions en éclairent les dehors : il n'est permis d'y brûler que des mèches de coton & de la graisse de génisses. Les riches apportent devant l'idole des flambeaux odoriférants : l'odeur suave qu'ils exhalent & qui, dans d'autres circonstances, exciterait les sens à la volupté, porte une ferveur nouvelle dans des cœurs déjà dilatés par la dévotion. Des coupes couvertes de chairs & d'un peu de riz sont placées sur l'autel : de toutes parts s'élevent dans les airs les fumées des victimes. On voit sur tous les visages la tendre componction, la douce joie, la flatteuse espérance née de la confiance en la bonté divine. Toutes les victimes sont admises, aucun hommage n'est rejetté ; car le pauvre qui n'apporte qu'un oiseau qu'il vient de percer de ses flèches, est égal devant l'Eternel au riche superbe qui lui fait l'offrande d'un chameau de prix. Pendant que le Lama & les prêtres adressent au ciel les vœux des croyants, le peuple fait trois fois le tour

de la tente, s'arrête enſuite devant la porte, & ſe proſterne en élevant vers l'idole des regards timides & mettant les mains ſur ſa tête.

Ce qui a été préſenté en offrande eſt jetté dans une eau courante & perſonne n'oſeroit y goûter. Les prêtres ſe nourriſſent des portions des victimes qui n'ont pas été préſentées devant l'autel; ils en réſervent des morceaux dont ils font hommage à Dieu, & les diſtribuent enſuite au peuple, qui les mange avec beaucoup de dévotion.

Jamais un Kalmouk ne paſſe devant un Tsarſa (c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs temples) ſans s'arrêter & ſans faire quelqu'offrande aux idoles. S'il n'a rien de plus précieux, il laiſſe du moins une de ſes flêches ou même quelques crins de ſon cheval. Les tentes conſacrées à la dévotion commune ne ſont pas les ſeuls lieux révérés des Kalmouks: chaque prêtre a dans ſa tente une chapelle particulière; il y tient les idoles enfermées dans un coffre & les en tire quand il veut

faire ſa priere, après avoir fait devant le coffre trois génu-flexions. Les Kalmouks, en paſſant devant ces tentes, s'inclinent trois fois à la porte & une fois devant le prêtre, & reçoivent humblement de lui l'impoſition des mains.

Leur coſmogonie, leur théologie & leur métaphyſique ſont conſignées dans autant de traités différents dont on a formé un recueil. M. Lépékhin a publié un extrait de cette curieuſe collection d'après la traduction que lui a communiquée le Protopope ou Curé de Stavropole. C'eſt d'après ce ſavant que nous allons faire connaître au lecteur les opinions des Kalmouks ſur l'origine du monde, ſur ſes révolutions, ſur les récompenſes des bons & les peines des méchants.

CHAPITRE XIX.

Cosmogonie, Théologie, & Métaphysique des Kalmouks.

DIEU existait ; un abyme, ou, si l'on veut, une étendue increée, existait par elle-même avec lui : elle avait en largeur, longueur & profondeur, six millions cent seize bérés, & le béré est de deux lieues. De cet abyme s'élevèrent des nuages brillants comme l'or ; ils se rassemblerent & se fondirent en une forte pluie : de là fut formé l'océan, qui lui-même donna naissance aux dieux. L'écume blanchâtre & légere, causée par la chûte impétueuse des eaux produisit le firmament. Autour de cette écume sont sept cieux & huit océans.

Le firmament fut un jour ébranlé par les tempêtes élevées du sein de l'abyme ; le produit de cette commotion fut une colonne quarrée, nommée Soumer-Aoula : sa base porte sur le fond de la mer

& ſon couronnement ſe cache dans les cieux. Chacune de ſes quatre faces occupe pluſieurs milliers de bérés. La premiere eſt d'argent, la ſeconde de rubis, la troiſieme d'or & la quatrieme eſt rembrunie. C'eſt de cette immenſe colonne que réſultent les révolutions périodiques du jour. Au lever de l'aurore le ſoleil frappe le côté d'argent, avant midi le côté de rubis, à midi le côté d'or & pendant la nuit la face brune & ſans couleur. Le ſoleil eſt de verre & de feu, & ſa circonférence eſt de huit cents bérés : la lune, compoſée de verre & d'eau, eſt beaucoup plus petite que le ſoleil. Le ciel eſt éclairé de plus de dix millions d'étoiles.

Au milieu du firmament & autour de la grande colonne, ſont placées quatre grandes terres, environnées elles-mêmes de huit autres terres plus petites.

Notre terre eſt à droite & ſe nomme Zamboutip, parcequ'il y croît beaucoup d'arbres.

La ſeconde eſt nommée Oulioumji-

Rouſſi, parcequ'elle eſt habitée par des géants.

Comme on ne trouve ſur la troiſieme d'autres animaux que des vaches, on l'appelle Oukir.

La quatrieme, nommée Mououdou, eſt peuplée d'hommes qui vivent mille ans & ſept jours. Ils entendent, peu de temps avant leur mort, une voix céleſte qui les appelle par leur nom, & les avertit de ſe préparer à leurs derniers moments.

Tous les mondes ſont voiſins : mais il n'eſt point accordé aux mortels, chargés encore de leur chair vile & périſſable, de paſſer d'un monde dans un autre : cet avantage eſt réſervé aux Bourkhans.

Bourkhan eſt le nom de Dieu. On ne ſait pas bien ce que c'eſt que les Bourkhans ou demi-dieux : ils ſont en grand nombre. Les prêtres donnent le même nom à leurs idoles, & jamais ils n'en ont moins de dix. Tout ce qu'ils en diſent ordinairement, c'eſt qu'ils les ont reçues de la terre ſainte où regne le Dalai-Lama. On

peut cependant inférer de leurs réponſes obſcures & confuſes, que les Bourkhans furent des hommes qui ſe diſtinguerent par leurs vertus. Si on leur demande ce qu'ils entendent par un Bourkhan: « Nous « appellons ainſi, répondent-ils, celui « qui a foulé les paſſions à ſes pieds, qui « a pu accomplir les trois principales ver- « tus, qui a connu les ſix natures ſpiri- « tuelles, qui, d'après les ſaintes inſtruc- « tions du Sangardi (1), a prêché la mê- « me loi à ſoixante & une nations: mais « chacune d'elles a compris différemment « cette loi, l'a différemment expliquée, « &, de cette variété dans leur doctrine, « eſt née la différence des religions & « des langues ».

Au-delà de tous les mondes, & fort au-deſſus des plus hauts nuages, eſt l'habitation des Tengri.

(1) M. Lépékin n'a pas épargné les informations pour apprendre ce que c'eſt que le Sangardi: mais il n'a reçu que des réponſes ſi obſcures qu'il n'a pu rien y comprendre. On peut conjecturer que c'eſt un ancien livre ſacré devenu inintelligible

Ces Tengri ſont des êtres incorporels, des puiſſances qui tiennent le milieu entre les anges & les hommes. Ils ſont partagés en douze hiérarchies : les Makhares forment la hiérarchie la plus voiſine de notre monde ; ils ont vingt-cinq toiſes de haut ; les hiérarchies ſupérieures ſont d'une plus grande taille, & la premiere de toutes s'éleve juſqu'à la hauteur de cent ſeize mille bérés, ou de deux cents trente-deux mille lieues.

La durée de leur vie eſt proportionnée à la hauteur de leur taille. Les plus petits, qui ſont nos voiſins, ſont ſi faibles qu'ils ne vivent pas plus de cinquante âges d'homme : mais les Tengri ſupérieurs vivent deux cents millions deux cents ſix mille années. Malgré la longueur de leur carriere, ils ſont mortels enfin ; & leur race périrait un jour, ſi elle n'était pas réparée : ils ſe perpétuent par

avec le temps, ou quelque vieille tradition conſervée avec reſpect par les Lamiſtes. Je ne ſais ce que c'eſt que les trois vertus & les ſix natures ſpirituelles.

l'union des deux ſexes, union toujours pure, qu'accompagne le plaiſir ſans être ſuivi de la honte. Les Tengri inférieurs ſe reproduiſent par un ſeul baiſer, les Tengri ſupérieurs par un tendre regard, & les autres par un ſourire.

Au milieu de notre monde eſt le trône de Sakji-Mouni, le génie de l'âge actuel: car la durée du monde eſt partagée en pluſieurs âges différents, en pluſieurs révolutions diverſes, & chaque âge eſt préſidé par un génie ou par un dieu particulier. Autour de ce trône ſont ſix villes. La terre eſt arroſée par quatre fleuves principaux; le Ganga, le Chidda, le Baitchou & l'Antara. Entre ces fleuves paît un éléphant d'une énorme grandeur: ſa hauteur eſt de plus d'un béré; il eſt blanc comme la neige: il a trente-trois têtes rouges: chaque tête a ſix trompes: de chacune de ces trompes jailliſſent ſix fontaines, chacune de ces fontaines eſt ſurmontée de ſix étoiles, & ſur chaque étoile eſt aſſiſe une vierge d'une jeuneſſe éternelle & d'une beauté

inaltérable. Cet animal myſtérieux eſt le gardien & le conſervateur du monde.

Dans l'origine du Zamboutip ou de notre monde, les hommes, décorés de ſuperbes ailes, reſplendiſſant de lumiere, éclairés ſeulement de l'éclat radieux qui s'élançait de toute leur ſubſtance, jouiſſaient de la vie la plus longue & la plus fortunée. Sans maladies, ſans douleurs, ſans privations comme ſans deſirs, heureux par le ſentiment de leur force, ſans avoir jamais beſoin de l'exercer, ils ne ſe nourriſſaient que de leur propre félicité, & ſe reproduiſaient par la ſimple communication des ames.

Cet âge du bonheur fut de trop courte durée : le temps du malheur arriva. La terre produiſit une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur : ſa beauté perfide enchantait les regards. Un homme la vit, il y goûta, il rendit compte à ſes compagnons de l'agréable ſenſation qu'il venait d'éprouver. Aucun ne ſut réſiſter aux dangereuſes douceurs de la ſéduction : tous mangerent de la plante

funeſte ; tous éprouverent la même infortune, comme ils avaient partagé la même erreur. Leurs jours furent abrégés, leurs forces s'affaiblirent, la joie intérieure fit place à l'inquiétude, aux remords, l'affreux beſoin ſollicita, tourmenta tous leurs ſens, leur ſplendeur ſe diſſipa, & tout-à-coup ils tomberent dans l'horreur inconnue des ténebres Pour la premiere fois ils éprouverent le tourment de la crainte ; pour la premiere fois leurs yeux s'ouvrirent ſans voir la conſolante lumiere. Enfin le ſoleil & tous les flambeaux céleſtes leur prêterent une clarté dont ils jouiſſaient auparavant par eux-mêmes.

Le chimé, cette plante fatale qui les avait perdus, fut abandonné avec horreur. Ils ſe nourrirent d'une ſorte de beurre que produiſait la terre ; il était rouge & d'une ſaveur exquiſe : mais, devenu le ſeul aliment de tant de conſommateurs, il fut bientôt épuiſé. Ils trouverent une reſſource moins agréable, mais ſuffiſante enfin, dans une ſorte de roſeau,

Un homme trop prévoyant, ou trop imprudent en effet, puiſqu'il ſe défiait de la Providence, s'aviſa d'en faire une proviſion pour le lendemain. Les fautes trouvent toujours des imitateurs : ce fut à qui s'empreſſerait le plus de ſuivre ce dangereux exemple : perſonne ne crut devoir épargner la peine pour faire le plus grand amas qu'il pourrait de roſeaux ; car la cupidité ne croit jamais avoir aſſez tant qu'il lui reſte à deſirer encore. Tous les roſeaux furent arrachés, & la famine fut la punition de cette imprudence.

Les hommes n'étaient encore que malheureux : ils devinrent bientôt criminels. La lâche envie s'empara de leurs cœurs ; l'envie qui ronge celui qu'elle poſſede avant de tourmenter la victime qu'elle pourſuit. On ne vit plus que des infortunés mutuellement attentifs à ſe dépouiller, à ſe frapper, à ſe détruire La terre fut livrée au pillage, aux combats, aux maſſacres ; tous les vices & tous les maux l'infeſterent à la fois.

Cependant les beſoins toujours plus

preſſants, toujours plus impérieux, firent naître l'idée de cultiver la terre. Un homme, plus induſtrieux que les autres, devint le bienfaiteur des compagnons de ſon infortune. Il leur partagea le terrein en portions égales, il leur apprit à forger les inſtruments du labourage, il leur enſeigna l'économie champêtre. Les hommes reconnaiſſants le déclarerent leur chef: il fut le premier pere de tous les Khans des Kalmouks.

Par les conſeils & l'induſtrie de ce ſage, la race humaine venait de ſe ſouſtraire aux horreurs de la diſette: mais, condamnée au travail, elle perdait chaque jour de la vigueur qu'il exige. Elle s'affaiblit au point que dix années furent la durée de la plus longue vie. La taille des hommes dégénérait en même temps que leurs forces. Ils n'eurent bientôt plus qu'une coudée de haut, & les chevaux furent réduits à la grandeur de nos lievres. A peine un enfant atteignait-il l'âge de cinq mois qu'on lui cherchait une épouſe. Des maladies meurtrieres attaquaient ces créatures

tures ſi frêles ; la langueur, la douleur & la mort couvrirent la face de la terre, & l'on croyait que la race humaine allait être effacée.

Une voix ſe fit entendre d'en-haut : c'était celle des Tengri qui ne ceſſent de veiller ſur les deſtins des hommes. Elle annonçait que bientôt il tomberait une pluie abondante, mêlée d'armes & de fers tranchants. Les hommes épouvantés, comme ſi leur malheur eût pu s'accroître encore, raſſemblerent de la nourriture pour pluſieurs jours ; car un petit nombre de jours équivalaient alors à nos années. Ils ſe renfermerent avec leurs proviſions dans le creux des rochers. La tempête éclata, comme elle avait été prédite. Toute la terre fut couverte de ſang, de cadavres déchirés, d'oſſements dépouillés : mais les eaux, tombant ſans ceſſe du ciel, entraînerent toutes les immondices dans l'Océan, & purifierent la demeure des humains : ainſi finit le premier âge.

Une pluie douce & vivifiante ſuccéda

aux torrents deſtructeurs que le ciel avait vomis dans ſa colere : le ſol fécondé ſatisfit à tous les beſoins des hommes & leur offrit même le vêtement. Ils ne furent pas inſenſibles aux bienfaits des dieux, la concorde les unit : ils aimerent le travail, ils aimerent la juſtice, la mere de toutes les vertus & de la vraie félicité.

Un eſprit céleſte fut envoyé ſur la terre avec une loi nouvelle. Il ſe nommait Mauzouchir. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, ſon front ſerein, ſon regard doux, ſa beauté divine. Les hommes étonnés lui demanderent comment il était devenu ſi beau. « C'eſt, dit-« il, que jai foulé aux pieds la cupidité, « la luxure & toutes les paſſions. Mortels, « ſuivez mon exemple ; vous deviendrez « tous ſemblables à moi ». Les hommes, à ſa voix, furent pénétrés de l'horreur du crime, n'eurent plus de paſſions que pour les charmes de la vertu. Ils l'embraſſerent, elle fit leur bonheur & fut leur premiere récompenſe. La durée de

leur vie ſurpaſſa celle de leurs aïeux & fut prolongée juſqu'à quatre-vingt mille ans. Par leur ſanté, par leur vigueur, par leur félicité, ils devinrent ſemblables aux eſprits céleſtes. Mais le vice, qui nous flatte pour nous détruire, s'ouvrit inſenſiblement le chemin de leurs cœurs; il faſcina leurs yeux; &, par ſes attraits fardés & trompeurs, il les rendit chaque jour moins ſenſibles à la beauté inaltérable de la vertu. Punis par leurs fautes mêmes, ils paſſerent par tous les périodes de dégradation qu'avait ſubis l'âge précédent. Un autre âge ſuccéda; c'eſt le nôtre, qui a déjà beaucoup perdu de ſa premiere gloire.

C'eſt ainſi que chaque âge eſt marqué par deux époques, celle de la grandeur & de la force humaine, celle de ſa petiteſſe & de ſon affaibliſſement. Chaque âge eſt terminé par l'eau, par le feu ou par quelqu'autre fléau non moins deſtructeur.

Mais cette dégénération inſenſible, peu capable d'effrayer les premiers coupables,

ces peines qui ſuivent lentement le crime; cette vengeance qui ne doit être déployée dans toute ſa rigueur que ſur la derniere poſtérité, ne ſont pas les ſeuls maux qui menacent la tête des impies. Il eſt une vie future où les crimes ſeront punis, les vertus récompenſées. Le doute répandu ſur la religion, le blaſphême contre les dieux, le mépris de leurs Miniſtres, ſont les plus grands des attentats : il en eſt un encore qui ſera vengé par les mêmes ſupplices ; c'eſt le déni du tribut que l'on doit aux Bourkhans, ou plutôt aux prêtres qui les déſervent ?

Le meurtre, même celui d'un animal, même celui d'un vil inſecte, forme la ſeconde claſſe des crimes.

La vie des hommes ſera examinée, leur arrêt ſera porté par un juge ſévere & inexorable. Son nom eſt Irlik-Khan. Il régna autrefois ſur la terre, il pratiqua la vertu, il gouverna les hommes avec équité, & mérita d'être nommé le juge des ames. Son trône redoutable eſt placé entre le ciel & la terre : une foule de Ten-

gri noirs l'environne : ils l'enveloppent du nuage épais de leurs ailes. C'eſt devant ce trône, dont l'aſpect inſpire ſeul le tremblement & la terreur, que les ames doivent comparaître : chacune eſt accompagnée de ſon Tengri blanc & de ſon Tengri noir ; c'eſt-à-dire de ſon génie tutélaire & de ſon eſprit tentateur.

Cependant les plus juſtes, les plus vertueux des hommes ne relevent point, après leur mort, du tribunal d'Irlik-Khan : dès qu'ils ont rendu le dernier ſoupir, leurs ames s'élevent vers le Ciel ſous la forme d'une colonne de feu.

L'inflexible Irlik-Khan tient un journal dans lequel ſont inſcrites toutes les actions des hommes. Il peſe dans la balance les actions douteuſes & met dans un baſſin les vices & dans l'autre les vertus. Une faibleſſe paſſagere & depuis long-temps oubliée ne l'emportera pas ſur les bienfaits d'une longue vie : mais il faut ſe bien reſſouvenir de ce qu'on a fait de bien & l'expoſer hardiment au grand juge ; car les nombreuſes occupations

dont il eſt embarraſſé ne lui permettent pas toujours de parcourir tous les articles de ſon journal. On peut, par oubli, par timidité, ſe laiſſer punir de ſes fautes, tandis qu'on aurait été récompenſé de ſes vertus ſi l'on avait eu la hardieſſe & la préſence d'eſprit de les faire valoir.

C'eſt ce qu'éprouva un malheureux ivrogne. Les déſordres de ſa vie l'avaient fait condamner par le juge terrible. D'affreux ſatellites le conduiſirent par ſix chemins ſemés de cloux aigus & le plongerent dans un lieu de ſupplice. Pendant qu'il gémiſſait dans cet aſyle des douleurs, le Beurkhan Khonjo-Bodi-Sano obtint par ſes prieres la délivrance de huit mille ames qui auraient lu le Dorjo-Zodba. L'ivrogne ſe reſſouvint que, dans ſa vie, il avait tranſcrit ce livre ſacré. Il le dit à ſes gardes, qui le rapporterent à leurs Chefs, & ceux-ci en rendirent compte à Irlik-Khan. Le juge conſulte ſon journal & voit que l'ivrogne a dit la vérité. Il le fait venir, lui demande pardon des peines qu'il lui a fait

ſouffrir, le fait aſſeoir à ſes côtés ſur un trône d'or, & lui promet de le renvoyer ſur la terre pour y prêcher le Dorjo-Zodba.

Tourmenté du ſouvenir de ſes fautes, & croyant ne les avoir pas encore aſſez expiées, l'ivrogne ſe refuſait à tant d'honneurs. Il avait tué dans ſa vie des poiſſons, des brebis, des chevaux; ſa conſcience lui reprochait de n'avoir pas épargné la vermine. Il craignait d'éprouver dans notre monde la vengeance de tant d'ames dont il avait détruit les corps. Irlik-Khan les fit venir: il eſpérait trouver quelque moyen de conciliation entre ces ames irritées & l'homme qu'il protégeait; mais toutes ſe montrerent également inflexibles. Que faire? Le grand juge ſe trouvait embaraſſé pour la premiere fois. Il s'aviſa de prendre enfin ſes balances: les ames chicaneuſes furent miſes dans un baſſin, le Dorjo-Zodba dans l'autre, & dans l'inſtant le livre ſacré l'emporta par ſon poids. Les ames, convaincues de leur injuſtice, s'humilierent, demande-

rent grace, & l'ivrogne revint ſur la terre prêcher la ſainte doctrine.

C'eſt lui qui apprit aux hommes les ſecrets de l'autre monde. Dès que les ames ſont ſéparées de leurs corps, elles apperçoivent trois chemins différents qui tous partent d'une montagne d'ardoiſe. Le premier eſt d'argent, le ſecond de cuivre & le dernier de fer. Celui-ci eſt le moins élevé & conduit à la ville blanche où réſide le juge des morts. Il devient toujours plus étroit & finit par n'avoir que la largeur d'un cheveu. C'eſt ce qui procure quelque repos à Irlik-Khan; car les ames qui n'ont à ſe reſſouvenir d'aucune bonne action ne peuvent franchir ce ſentier étroit : elles tombent dans le lieu des ſupplices & cette chûte eſt pour elles l'arrêt de leur condamnation.

Le chemin de cuivre eſt plus élevé & conduit à la réſidence de trente trois Tengri. C'eſt là que ſont reçues les ames qui n'ont mérité ni les peines dues aux méchants, ni les plus grandes récompenſes qui couronnent la vertu.

Le chemin d'argent s'éleve juſqu'au ciel, où eſt le trône du dieu maître de tous les dieux.

L'enfer eſt au-deſſous de la terre : c'eſt là que d'affreux tourments attendent les coupables. Les uns ſeront jettés dans un lieu hériſſé de toutes ſortes d'armes tranchantes. Là leurs corps ſeront déchirés, hachés, réduits en pieces, détruits ſans ceſſe, & renaiſſants toujours pour de nouveaux ſupplices. Leurs peines dureront deux millions d'années, après leſquelles ils ſeront renvoyés ſur la terre.

D'autres, renfermés dans l'obſcurité des cachots les plus infects, ſeront étouffés entre deux planches de fer pendant quatre millions d'années, ſouffrant toujours des douleurs mortelles ſans être conſolés par l'eſpérance de mourir.

D'autres encore, tourmentés par un feu qui ne pourra les détruire, ſeront embrochés devant des foyers ardents ou plongés dans des chaudieres bouillantes.

Quelques uns ſeront exilés ſur une terre blanche qui ne produit aucun fruit.

Ils la travailleront ſans ceſſe, ſans ceſſe ils l'arroſeront de leurs ſueurs, ſans pouvoir la forcer jamais à ſoulager leur faim. Epuiſés de fatigues, ils ne tomberont dans la derniere langueur que pour reprendre leurs premieres forces, & les perdre encore dans les mêmes travaux.

Les oppreſſeurs, les tyrans, nageront pendant des millions d'années dans des fleuves de ſang, toujours briſant avec effort la fureur des flots, toujours luttant contre la lame bouillonnante, à chaque inſtant près d'être engloutis & ſurnageant toujours pour leur ſupplice. Les meurtriers, ceux même qui n'auront pas reſpecté la vie des animaux, ſeront ſuſpendus à des crochets par le côté, vivant toujours pour éprouver ſans ceſſe des douleurs nouvelles. Les riches voluptueux & durs, qui n'ont jamais ſoulagé la miſere du pauvre, éprouveront à leur tour ce que la miſere a de plus affreux. Leur tête & leur ventre auront la groſſeur d'une montagne; leur col & leurs jambes, la fineſſe d'un cheveu: maſſes

informes & avides, dévorées de desirs toujours renaissants qu'elles ne pourront jamais satisfaire. Leurs bouches se rempliront d'aliments que leurs gosiers étroits refuseront de recevoir : elles voudront s'avancer pour cueillir des fruits delicieux, & leurs pieds débiles refuseront de les porter.

Ainsi des supplices divers attendent tous les crimes. Les vivants ont cependant des moyens de soulager les ames souffrantes & même de les délivrer. Des offrandes faites aux prêtres pour obtenir leur intercession seraient les plus efficaces de tous ces moyens, s'ils ne le cédaient à la puissance ineffable du Dorjo-Zodba. Les morts qui sont revenus sur la terre ont confirmé par de nombreux exemples la vertu de ce livre. Les mortels peuvent le lire, mais il ne leur est pas donné de le comprendre; le sens mystérieux n'en est dévoilé qu'au grand Bourkhan & ce serait même un crime de chercher à l'interpréter.

Les sages de la Chine, à qui fut re-

fuſée la lumiere de la révélation, ont donné des leçons de morale juſtement admirées de l'Europe ſavante : mais, en voyant le vice triomphant, l'innocence opprimée, il n'ont pas ſoupçonné que la juſtice divine réſervait dans une autre vie des récompenſes pour les bons, des peines pour les méchants; ils n'ont pas même appellé l'imagination au ſecours de leur aveuglement involontaire. Les Lamiſtes, comme les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, ont mieux ſervi l'humanité en préſentant un encouragement de plus à la vertu, un frein de plus au crime. Auſſi les Chinois malgré leurs lumieres, malgré les exemples & les préceptes de leurs ſages, ſont peut-être de tous les peuples le plus vicieux; & les Kalmouks, l'un des plus innocents, malgré leur profonde ignorance. Les hommes ſont trop vivement agités par leurs paſſions pour aimer la vertu pour elle-même, & trop mauvais raiſonneurs pour ſentir que leurs plus grand intérêt eſt d'être juſtes. Les Romains touchaient de près à la plus

affreuſe corruption dont l'hiſtoire nous ait conſervé l'exemple, quand les poëtes oſerent leur dire en plein théâtre :

Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.

TROISIEME SECTION.

Des Bouriates ou Bratski.

CHAPITRE I.

Uſages & induſtrie des Bouriates.

LES Bouriates, qu'on trouve quelquefois déſignés ſous le nom de Buretes & que les Ruſſes appellent Bratski, vinrent au temps de Tchinguis-Khan chercher un aſyle dans les pays montueux qui ſe trouvent au nord du Baikal; ils n'ont jamais depuis abandonné ces retraites. Leur langue doit les faire rapporter à la race des Mongols, & ils ſe rappellent eux-mêmes par tradition qu'ils formaient une des tribus Kalmoukes. Ils errent ſur les côtes du Baikal, ſur les bords de l'Angara & de la Léna & ils s'étendent du levant au couchant depuis l'Oſtrog d'Oudinsk juſqu'à la ville de Nertchinsk.

Ce ſont d'aſſez riches paſteurs. Plu-

ſieurs d'entre eux ont juſqu'à ſix mille moutons, de la même race que ceux des Kalmouks, & un nombre proportionné de bêtes à cornes & de chevaux. Leurs bœufs ne le cedent pas en beauté à ceux de Circaſſie : ils en font ſouvent leur monture & les conduiſent à l'aide d'une bride paſſée dans les narines.

Leurs huttes hexagones ſont conſtruites de perches entrelacées dont ils bouchent les interſtices avec de la terre : quatre piliers intérieurs ſoutiennent toute la charpente. Ces demeures ſont fixes ; mais ils ont auſſi des huttes mobiles, ou des tentes ſemblables à celles des Kalmouks : ils les tranſportent avec eux quand ils conduiſent leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Les agneaux au-deſſous d'un mois, les veaux, les chiens habitent la même tente avec toute la famille. Quand les agneaux ont atteint l'âge d'un mois, on les fait parquer.

Les hommes portent le même habit que les payſans ruſſes & ont les cheveux coupés ſur le ſommet de la tête.

Les femmes ſont de leurs cheveux deux treſſes qu'elles nouent par-devant & laiſſent flotter ſur leur ſein : elles y mêlent ſouvent du crin pour en augmenter la longueur & l'épaiſſeur. Leur tête eſt ordinairement ceinte d'un bandeau : elles y attachent une chaînette de fer qu'elles paſſent ſous le menton ; une autre chaînette ſemblable eſt liée plus étroitement autour du cou. Par-deſſus une robe fourrée, elles portent une autre robe ſans manches faite de cuir peint ou de toile de coton.

Les filles ſe reconnaiſſent par les nattes multipliées de leurs cheveux. Celles qui ont le plus de goût pour la parure ſe couvrent les épaules d'un cuir en forme de chaperon, & y attachent des rubans d'où pendent de petites clochettes. Leur large ceinture eſt ornée d'anneaux de laiton, de plaques de fer & de petites coquilles de la claſſe des porcelaines. C'eſt la ceinture virginale ; elles la quittent en ſe mariant. Leurs époux les achetent en argent ou en beſtiaux.

Ce qui peut étonner dans les Bouria-

tes, peuple vagabond & preſque ſauvage ; ce qui doit faire croire que ce n'eſt point un peuple neuf, mais une nation dégénérée qui ſe reſſouvient encore de l'induſtrie qu'elle exerçait dans les temps de ſa premiere proſpérité ; c'eſt qu'on trouve chez eux des ouvriers habiles dans l'art d'incruſter & de damaſquiner le fer en argent & en étain. Ils ornent de ces travaux des harnois, des ceinturons, des poignards & juſqu'à leurs cuillers.

Lorſque le fer a déjà reçu la forme qu'il doit conſerver, ils le font rougir, le laiſſent réfroidir & y tracent des tailles à l'aide d'un ciſeau tranchant. Ils renouvellent juſqu'à trois fois cette opération, ayant ſoin de conduire à chaque fois les tailles dans un ſens différent. S'ils veulent couvrir d'argent toute la ſurface du fer, ils coupent de l'argent battu dans la forme de la piece qu'ils doivent argenter, & l'incruſtent avec un marteau dont les deux bouts ſont plats, mais dont l'un eſt entaillé & l'autre uni.

Ils ſe ſervent du bout entaillé pour fixer l'argent ſur le fer, & du côté uni pour le polir. Mais quand ils ſe propoſent d'incruſter un deſſein ſur le fer, ils commencent par en tracer le contour, ils le bornent par un fil d'argent & rempliſſent d'argent battu l'eſpace qui ſe trouve renfermé dans les deux traits.

Ils n'ont pas l'uſage expéditif de laminer l'argent ou l'étain en le faiſant paſſer entre deux cylindres : ils le battent, le planent, l'étendent avec le marteau. Ils ſavent le paſſer à la filiere, induſtrie que nous avons trouvée même chez les Lapons. Leurs creuſets ſont de fer ; ils ne connaiſſent pas ceux de terre.

Quand les Ruſſes pénétrerent pour la premiere fois chez les Bouriates, ils virent chez eux un peu d'argent & crurent que ces peuples poſſédaient des mines précieuſes. Ils firent une expédition pour les découvrir ; car ils en cherchaient depuis long-temps & ne connaiſſaient pas encore celles que renferme leur domination. Mais on apprit dans la ſuite

que les Bouriates tiraient cet argent de leur commerce avec les Mongols, qui s'en procuraient eux-mêmes en négociant avec les Chinois.

CHAPITRE II.

Religion des Bouriates.

COMME les Bouriates ſe ſont ſéparés des Mongols & des Kalmouks avant que ceux ci euſſent embraſſé la religion du Dalai-Lama, ils ont continué de vivre dans le Chamaniſme. L'entrée de leurs huttes regarde toujours l'Orient. A chaque côté de la porte eſt planté un bouleau en l'honneur des Génies bien ou malfaiſants. Une corde qui traverſe d'un arbre à l'autre ſert à attacher de petites offrandes, des rubans, des peaux d'hermines ou de belettes. Les Bouriates s'inclinent devant ces arbres en ſe mettant deux doigts ſur le front.

Leurs ſorciers, ou Chamans ſe nomment Bés. Leur habit eſt effrayant, ou

plutôt ridicule : c'eſt une robe de cuir toute couverte de ferrailles, de ſerres d'aigles, de griffes de hiboux. Leurs bonnets, chargés des mêmes épouvantails, s'élevent en pointe. La baguette dont ils frappent leur tambour magique eſt faite comme une vergette à laquelle, au lieu de crin, on aurait collé une peau de belette.

Des morceaux de drap, de feutre ou de velours groſſièrement découpés, leur ſervent d'idoles. Un rond fait la tête, le reſte de l'étoffe ſe taille en diminuant de largeur & ſe diviſe vers le bas en deux lanieres qui repréſentent les jambes.

Les Bouriates, au lieu de temples, ont des Kérémets, comme les peuples de race fennique. Ils donnent à ces lieux ſacrés le nom de Tailga.

Ils font chaque année un ſacrifice ſolemnel pour obtenir les bienfaits des dieux. Trois vieillards préſident à la cérémonie. Le premier à genoux, tenant une branche de bouleau élevée vers le

ſoleil, appelle les dieux à haute voix : les deux autres debout tiennent chacun une taſſe pleine de lait & d'eau-de-vie. Ils jettent leurs taſſes en l'air, en prononçant quelques mots, tandis que le premier continue ſes prieres. Ils répetent trois fois cette cérémonie, perſuadés que le plus puiſſant des dieux vient les viſiter ſur le ruiſſeau voiſin. C'eſt pour le ſaluer qu'ils jettent devant lui leurs taſſes pleines de lait.

Ils immolent un mouton, & commencent par faire ſur la tête de la victime des libations d'eau-de-vie & de lait. Les chairs ſont plutôt dévorées que mangées par les aſſiſtants ; les os, le ſang, ſont brulés dans une foſſe en l'honneur des dieux, & la peau reſte ſuſpendue devant le Tailga. Alors les cérémonies ſacrées ſont finies, on ne s'occupe plus que de plaiſirs, & les deux ſexes les partagent. Les pots d'eau-de-vie & de lait fermenté paſſent de mains en mains : les hommes ſe diſputent la victoire au ſaut & à la courſe, pendant que les femmes danſent dans

la plaine & la font retentir de leurs chants.

Ils ont une autre fête, celle du Tailga, qui se célebre en l'honneur des divinités de la terre. Les victimes sont plus nombreuses, mieux choisies; on immole même un poulain, & c'est la plus précieuse des offrandes. Les os ne sont pas consumés dans une fosse; on les place sur un échafaud auquel on met le feu. La fête se termine, comme la premiere, par les joûtes & les courses des hommes, par le chant & les danses des femmes.

CINQUIEME PARTIE.

Nations de race Tatare.

PREMIERE SECTION.

Des Tatars en général.

CHAPITRE I.

Tatars mal-à-propos confondus avec des nations différentes. Leur gloire & leur décadence.

Les Européens ont changé le nom des Tatars en celui de Tartares (1), & ont donné ce nom à tous les peuples de l'Aſie

(1) Le nom des Tatars a été changé en Europe par l'addition d'une lettre, & les Chinois l'ont altéré par la ſuppreſſion d'un *r* qu'ils ne peuvent prononcer. Les Européens les ont toujours appellés Tartares, & les Chinois les nomment Tata.

qui ſont placés aux nord de la Perſe ; de l'inde & de la Chine, depuis la Mer Caſpienne juſqu'à l'Océan Oriental : mais, par une fatalité ſinguliere, pendant que ce nom a fait tant de fortune en Europe, les Perſans, les Arabes ne le connaiſſent même pas. Ils rapportent aux Mongols, ſujets naturels de Tchinguis-Khan, tout ce que nous attribuons aux Tatars qui furent les compagnons de ſes victoires.

Les Chinois appellent Tata, ou Tadze tous leurs voiſins ſeptentrionaux, & c'eſt d'après eux, peut-être, que nous avons déſigné par le nom de Tatars tous les peuples de l'Aſie ſeptentrionale ; nous l'avons même donné, comme eux, aux Mongols leurs vainqueurs.

Les nations qu'on peut regarder comme réellement tatares, n'aiment pas qu'on leur en donne le nom, ſoit qu'elles aient reconnu qu'il ſemble mépriſable aux étrangers, ſoit qu'elles dédaignent une dénomination qu'elles n'adoptent pas elles-mêmes. Chaque tribu tire le nom qu'elle

qu'elle ſe donne des lieux qu'elle occupe, ou qu'elle a jadis occupés, ou du nom de quelques uns de ſes chefs. Si l'on veut abſolument les raſſembler toutes ſous un nom générique, elles préferent celui de Turcs, de Troukhmenes, de Tourouks. Auſſi quelques ſavants ont douté s'il exiſte, s'il a même exiſté jamais, un peuple à qui le nom de Tatars ait appartenu, & leur doute paraîtrait bien fondé s'il n'était détruit par le témoignage des écrivains orientaux : il paraît certain du moins que les Tatars proprement dits n'étaient qu'une tribu peu nombreuſe de la race des Turcs. Auſſi la langue des peuples que nous appellons Tatars eſt celle des nations que nous déſignons par le nom de Turques, comme les peuples du Tourkeſtan, comme les Troukhmenes que nous nommons Turcomans, comme les ſujets de la puiſſance ottomane, qui ont altéré leur idiôme originel par un grand nombre de mots arabes, hongrois & autres.

Quelquefois ſoumis aux Mongols &

quelquefois leurs alliés, il n'eſt pas étonnant que les Turcs, que nous continuerons d'appeller Tatars, aient été confondus avec eux. Il eſt vrai que Tchinguis, fondateur de la domination tatare, était Mongol, & qu'il eut des Mongols pour compagnons de ſes premiers exploits : mais il renforça bientôt ſes armées par la jonction des Tatars bien plus nombreux que ſes ſujets & ce fut avec eux qu'il fit trembler l'Aſie & l'Orient de l'Europe.

Les Mongols & les Tatars étaient deux peuples différents qui ne ſe reſſemblaient ni par les traits ni par le langage. On ne peut cependant nier que certaines hordes tatares ne reſſemblent beaucoup aux Mongols : mais deux peuples qui ont ſi long-temps porté les armes enſemble, ont dû s'unir réciproquement par les liens du mariage & le ſang des deux races a été ſouvent confondu.

Avant Tchinguis, chaque tribu tatare avait ſes ſouverains particuliers & aucune d'elle n'était redoutable ; elles le devinrent quand ce conquérant les eut toutes

raſſemblées & eut fait une maſſe vigoureuſe des membres diſperſés de ce grand corps. Partagées après ſa mort, elles formerent encore pluſieurs dominations formidables : mais aucune ne peut être comparée à celle de Batou-khan, ſon petit-fils. Il fonda près de l'Iaïk la fameuſe horde dorée, ſoumit le pays des Bulgares, mit la Ruſſie ſous le joug & fit trembler la Pologne, la Hongrie & la Boheme.

Tamerlan, par la victoire & le ravage, rendit de nouveau célebre le nom des Tatars, & ne les épargna pas eux-mêmes : ce fut un torrent qui ne fit que paſſer, ne laiſſant après lui que des ruines : mais il contribua beaucoup à la décadence des Tatars, parceque celles de leurs dominations qu'il avait abattues ne purent jamais ſe relever.

Les Ruſſes, les Chinois, remporterent ſur eux différentes victoires. Enfin, dans le ſeizieme ſiecle, le Tſar Ivan Vaſſiliévitch réunit à ſon Empire le Royaume de Kazan & celui d'Aſtrakhan ; & Kout-

choum, détrôné, fugitif, mort ſans qu'on ſache où repoſent ſes cendres, vit finir avec lui la domination tatare dans la vaſte étendue de la Sibérie.

Les Tatars ſubjuguerent l'Aſie preſqu'entiere, & répandirent la terreur dans l'Europe. Il ne reſte à préſent aucune de leurs hordes qui ne ſoit ſoumiſe à une Puiſſance étrangere, ou obligée d'implorer la protection d'une Puiſſance voiſine (1).

(1) Cette aſſertion contrarie les idées générales des Européens. On croit que les Tatars dominent aujourd'hui à la Chine; & ce ſont les Manjours qui n'ont rien de commun avec les Tatars. On croit qu'un prince Tatar a fondé la dynaſtie régnante dans l'Indouſtan; & c'était un deſcendant de Tchinguis, & par conſéquent un prince Mongol; c'eſt auſſi un prince du même ſang qui commande aux Tatars de la Crimée.

CHAPITRE II.

Villes des Tatars. Connaiſſances de ces peuples.

C'EST une erreur de croire que les Tatars n'ont eu pour villes que des tentes entourées de leurs charriots. Par-tout où ils ont dominé, ſe trouvent des ruines de villes, de murailles, de châteaux, de fortereſſes. L'ancienne réſidence des Khans de Kaſſimof ſe reconnaît encore par les reſtes d'une haute tour de forme ronde, par les ruines d'un temple, par les murs qui environnaient le palais, par le tombeau d'un Prince qui mourut l'an 962 de l'hégire. On voit, près du Caucaſe, les débris de Madjir, ville autrefois conſidérable. Les ruines de l'ancienne Aſtrakhan, celles d'une autre ville à peu de diſtance de Tſaritſin, rendent encore aujourd'hui témoignage à la ſolidité des anciennes conſtructions tatares. Une épaiſſe & haute muraille, des tours, un palais,

ſont dans la nouvelle Kazan des mon
ments de leur induſtrie. Les ruines d'un
autre Kazan, plus ancienne, & détruit
dans le quinzieme ſiecle, ſe reconnaiſ
ſent encore ſur les bords de la Kazank
On voit ſur ceux du Volga, des tours
des temples, des tombeaux, des édifice
de pierre & de briques, reſtes de l'an
cienne ſplendeur de Bolgari. Enfin, dan
la Sibérie, on rencontre, près de l'Irtich
les veſtiges de Sibir; ſur les bords d
Tom, les murs de Tontoura; &, prè
de l'embouchure de l'laïk, les foſſés d
Saratchik.

Si l'on voyage au nord de la Chine
on trouve les ruines d'un grand nombr
de villes que les Tatars y ont élevées. O
a cru qu'ils ne connaiſſaient d'autres ha
bitations que des tentes, parcequ'on le
a toujours confondus avec les Mongol
& les Kalmouks.

Les Tatars Mahométans, plus inſtruit
que les autres, ont conſervé leur langu
dans toute ſa pureté. Ils ont emprunté
pour l'écrire, les caracteres arabes, &

c'eſt en langue arabe qu'ils ſont leurs prieres. Les Boukhares s'étaient rendus célebres dans les ſciences long-temps avant les conquêtes de Tchinguis, & jamais ils n'ont ceſſé de les cultiver : mais, dans la Ruſſie, il eſt peu de Tatars, même parmi les Prêtres, qui entendent l'arabe ; ils ſe contentent de le ſavoir lire.

C'eſt en embraſſant le mahométiſme, c'eſt en recevant les inſtructions des Prêtres Arabes qui les avaient convertis, que les Tatars ſe ſont en partie dépouillés de leur premiere ignorance ; c'eſt à leur vie devenue plus douce & plus tranquille qu'ils ont dû leurs progrès. Partout les arts ſont nés du beſoin, & les ſciences ſpéculatives de la religion. Partout la théologie fut la mere de la philoſophie, fille ingrate, qui a ſouvent méconnu, déchiré le ſein qui l'avait nourrie. Les arts ont dans la ſuite prêté des ſecours aux ſciences, qui ont à leur tour éclairé les arts, & leur concorde mutuelle peut ſeule les porter à la perfection. Mais cette perfection eſt toujours

unie aux richeſſes, qu'accompagnent le luxe, la molleſſe, la corruption des mœurs, & tous les maux qui la ſuivent. Bientôt les arts dégénerent, les ſciences cedent la place aux vices, la gloire s'éclipſe, & la vanité reſte ſeule.

Les Tatars idolâtres, bien éloignés de cette funeſte époque, languiſſent dans la plus profonde ignorance : ils ne ſavent pas lire, & ils ont tellement laiſſé corrompre leur langue, qu'ils peuvent à peine entendre les Tatars des tribus plus éclairées ; ſouvent même ils ne les entendent pas du tout. La langue tatare eſt abondante, aſſez douce, ſe prononce avec un peu de lenteur & a quelque choſe de chantant.

SECONDE SECTION.

Des Tatars de Kazan.

CHAPITRE I.

Portrait & caractere des Tatars de Kazan.

LORSQUE le Royaume de Kazan fut devenu la conquête d'Ivan Vaſſiliévitch, les Tatars qui avaient formé cette domination ſe diſperſerent & chercherent leur ſûreté loin des vainqueurs. Mais quand une tranquille poſſeſſion eut déſarmé la haine des Ruſſes, les familles des vaincus revinrent en grand nombre dans des lieux qui leur étaient chers parcequ'elles y avaient pris naiſſance, & parceque leurs ancêtres y avaient reçu la ſépulture. Les différentes parties de leur domination détruite étaient occupées par la nation victorieuſe : elles s'y établirent & ſe mêlerent avec elle. On les trouve répandues

dans toute la contrée qu'on appelle aujourd'hui le Gouvernement de Kazan, & qui eſt bien plus étendue que ne l'était le Royaume de leurs anciens maîtres.

Cependant la plupart des Tatars ſont raſſemblés autour de la ville dont ils occupent même deux quartiers conſidérables : le reſte eſt diſperſé dans des villages dont ils forment ſeuls la population, tantôt voiſins des Ruſſes, tantôt entourés ſeulement des villages de leurs compatriotes. Ce ſont auſſi des ſujets originaires du Royaume de Kazan qu'on trouve établis dans le Gouvernement d'Orenbourg, où ils ſe ſont conſtruit des demeures fixes. Il ne faut pas les confondre avec les hordes errantes dans les ſtepes de cette vaſte contrée.

Les Tatars de Kazan ſont bien loin de reſſembler aux Mongols qu'on a ſi ſouvent confondus avec les races tatares. Ils ont le viſage alongé, & les Mongols l'ont exceſſivement arrondi. Ceux-ci ont à peine de nez, ceux-là ont le nez ſec & ſaillant. Les uns ont des yeux qui ſuffiraient,

par leur conformation ſinguliere, par la maniere dont ils ſont placés, pour faire reconnaître leur race; les yeux des autres, petits, noirs & perçants, reſſemblent d'ailleurs à ceux des Européens. Ils ont un tempérament ſain & vigoureux; mais comme ils ſont maigres & généralement d'une petite taille, comme leur phyſionomie eſt douce, modeſte & même timide, ils n'ont pas un extérieur fort impoſant.

Mais avec cette apparence d'humilité, ils ſont fiers & même orgueilleux. Polis entre eux, ils ne ſont pas moins honnêtes avec les étrangers; on ne ſort pas de chez eux ſans avoir reçu quelque préſent. En s'abordant, ils ſe prennent mutuellement les deux mains & les ſerrent, en diſant: La paix ſoit avec vous! (Salom malikam). Celui qui reçoit ce compliment, y répond dans les mêmes termes. Les Orientaux ne connaiſſent pas l'uſage de ſe ſaluer en ſe découvrant la tête.

Ils marquent beaucoup de reſpect pour

la vieilleſſe, & n'ont pas d'expreſſion plus careſſante que d'appeller un homme ak-tchakal, (barbe blanche). Comme chez eux la barbe blanchit de bonne heure, on y jouit bientôt de la conſidération qu'on accorde à l'âge avancé. Ils prennent volontiers les conſeils des vieillards, & n'entreprennent jamais d'affaires importantes ſans demander leurs avis. Ces hommes vénérables occupent toujours les premieres places : ils ſont dans les familles les fonctions de Prêtres & de Juges : ce ſont eux qui récitent les prieres : ce ſont eux qui accordent les différends & rapprochent les cœurs prêts à ſe diviſer.

L'éducation & leur religion, à laquelle ils ſont fort attachés, rendent ces Tatars propres, tempérants, modérés & compatiſſants. Leurs femmes ſe diſtinguent plutôt par un air de ſanté que par la beauté de leurs traits.

CHAPITRE II.

Habitations des Tatars de Kazan.

Les maiſons des Tatars offrent toutes à-peu-près le même aſpect. Preſque toutes ſont de bois, preſque toutes ont la même étendue & ſont peintes de la même couleur : les chambres ſont entourées de larges bancs qui en occupent ſouvent la moitié. De petites ouvertures, régulièrement placées, donnent l'entrée au jour : chez les gens aiſés, ces fenêtres ſont fermées par des vitrages de verre ou de talc ; mais les pauvres n'ont pour vitres que du papier ou du linge huilé, & quelquefois une peau tranſparente.

Les maiſons de ceux-ci ne ſont compoſées que d'une chambre dont la porte donne ſur la rue ; &, comme le toit eſt plat, l'édifice entier a la forme d'un grand cube. Les Ruſſes appellent iourtes ces édifices ſi peu brillants ; ils donnent le même nom aux foſſes des Kamtcha-

dales, aux huttes des Toungouſes, aux tentes des Kalmouks : ce mot, qu'on trouve quelquefois dans les ouvrages qui parlent de la Ruſſie, eſt tatar, & ſignifie une habitation.

Les Tatars ſe meublent pour eux-mêmes & non pour en impoſer aux autres ; ils conſultent leurs beſoins & non la vanité, & ne ſavent pas augmenter leurs dépenſes, s'impoſer des gênes, donner un éclat trompeur à leur miſere ſecrete pour flatter les yeux des étrangers. Un peu de vaiſſelle propre dans ſa ſimplicité, des taſſes, les uſtenſiles du labourage, ou de quelque métier, des coffres, des couvertures, & plus ſouvent des pieces de feutre qui en tiennent lieu, voilà toute la parure de leurs appartements. Les bancs qui regnent autour de la chambre ſervent de ſieges, de lits & de tables. Jamais ils ne ſe déshabillent entièrement pour ſe coucher, parcequ'ils n'ont pas encore adopté l'uſage des draps. Ils trouvent le bonheur dans leur indifférence pour ce qui brille ſans être utile. Ils ne deſirent

rien de plus que ce qu'ils poſſedent, parceque rien de plus ne leur eſt néceſſaire.

CHAPITRE III.

Habillement des Tatars de Kazan.

Ils ſe raſent la tête & la barbe, & réſervent ſeulement une houpe de cheveux & des mouſtaches. Ils portent des chemiſes, de larges culottes, des bas de peau, des bottines, & une grande robe de deſſus ſerrée par leur ceinture ou par le ceinturon de leur ſabre. C'eſt auſſi à leur ceinture qu'ils attachent leur couteau, leur pipe & leur tabagie. Ils ont des calottes quelquefois brodées en or, qu'ils recouvrent d'un bonnet plat, entouré d'une bordure de pelleterie. L'habit de deſſous eſt de drap, & aſſez ſouvent accompagné d'une bordure ou d'un galon : celui de deſſus eſt d'étoffe de ſoie, & quelquefois d'étoffe d'or ou d'argent pour les riches.

L'habit des femmes eſt à-peu-près de même que celui des hommes. Leurs bot-

tines se terminent en pointe. Leur robe de dessous est ornée de broderie à l'endroit où elle s'attache sur la poitrine : celle de dessus est de drap fin ou de soie, souvent même d'étoffe précieuse, & chargée de franges, d'olives, & de boutonnieres brodées en or. Leur ceinture de soie est accompagnée d'ornements en argent. Leur tête est presque entièrement enveloppée d'un bonnet garni de coraux ou de pieces de monnoie : des ornements semblables leur couvrent le sein. Leurs cheveux réunis en une natte pendent par derriere : elles y attachent des coraux, des monnoies, des rubans qui entourent le corps en maniere d'écharpe, & dont les bouts flottent sur les cuisses. Elles ont quelquefois à chaque oreille deux anneaux attachés par une chaîne qui retombe jusques sur les épaules, & dans laquelle sont enfilées des pieces de monnoie. Elles portent aussi des anneaux aux doigts, & on en voit même qui en ont un passé dans la narine. Leurs colliers sont composés de plusieurs grains de verre.

On remarque quelque différence dans l'habillement des Kazanaiſes d'Orenbourg. Des épaulettes leur flottent ſur la poitrine, & ſe terminent par de groſſes houpes de fil d'or & d'argent. Elles y attachent des clous de girofle, dont elles aiment beaucoup l'odeur & auxquels elles portent ſouvent les mains. Leurs cheveux, partagés en deux treſſes, ſont couverts d'un bonnet à longues oreilles orné de monnoies d'or & d'argent placées comme des écailles de poiſſons. Leur front eſt caché par un tiſſu de perles. Dans la grande parure, elles mettent un ſecond bonnet plus élevé que le premier, & entouré d'une bordure de quelque pelleterie précieuſe. Les femmes pauvres ont des robes de Nanquin, & ſe couvrent la tête d'un voile rejetté en arriere. Elles n'ont ſouvent en été que des chemiſes brodées en laines de couleur & arrêtées par une ceinture.

CHAPITRE IV.

Nourriture des Tatars de Kaʒan.

Il n'eſt pas permis aux Tatars mahométans de manger des animaux étouffés ou morts naturellement. Il leur eſt même ordonné d'ouvrir le gibier qu'ils viennent de tuer, pour en faire écouler le ſang. Les quadrupedes carnaciers, les oiſeaux de proie, le cochon, les inſectes, les reptiles, ſont des animaux immondes dont il leur eſt défendu de goûter.

Ils préferent la chair de cheval à toute autre. Ils aiment ſur-tout la viande fort graſſe, la coupent par petits morceaux, la font bouillir & la mangent avec les doigts : cependant les Tatars des villes ont abandonné cette coutume dégoûtante & ſe ſervent de cuillers. Ils ne font uſage ni d'épices, ni d'aucune plante, d'aucune graine capable de relever le goût des mets : ils ſe plaiſent au contraire à rendre leurs ragoûts plus fades en y

mettant beaucoup de graiſſe ou de beurre.

La plupart ſement des herbes potageres dans leurs jardins ; les autres ſe contentent de végétaux ſauvages. Depuis qu'ils ſe ſont adonnés à l'agriculture, ils ont pris goût aux gruaux & aux aliments farineux. Ils en font des bouillies, ils aiment beaucoup de certains gâteaux qu'ils font cuire ſous la cendre ; mais les plus riches mêmes ne font pas du pain un uſage journalier. Leur nourriture la plus ordinaire eſt le riz, ou des boulettes de farine pétries dans du beurre & cuites à l'eau. Le Kourmathe, dont ils font auſſi un uſage très fréquent, n'eſt autre choſe que du froment, du ſeigle, de l'orge ou du bled de Turquie, grillé & pilé, qu'ils mangent ſec ou cuit dans du lait.

Ils aiment le lait frais ou caillé, & font pluſieurs ſortes de fromages. Il en eſt peu qui ſoient aſſez riches en chevaux pour ſe régaler de lait de jument qu'ils préferent à celui de vache. Ils ne peuvent

ſe paſſer de thé ; ils le font bouillir dans des chaudrons & y ajoutent du beurre & du ſel.

Ils font par jour quatre repas & mangent aſſis ſur leurs talons ſur les larges bancs qui entourent leurs chambres. Avant & après chaque repas, ils ſe lavent & font une priere.

Les liqueurs fortes leur ſont interdites par l'alcoran ; mais pluſieurs ne ſe ſoumettent pas à cet article de leur loi. Tous boivent de l'hydromel qu'ils s'obſtinent à ne pas regarder comme une liqueur forte, pendant qu'ils en font une eſpece encore plus enivrante que le vin. Hommes, femmes, enfants tous fument du tabac, & même avec excès.

CHAPITRE V.

Induſtrie, occupations & connaiſſances des Tatars de Kazan.

AUTREFOIS ces Tatars ne connaiſſaient que la vie paſtorale : mais quand ils furent reſſerrés par une population plus nombreuſe, & ſur-tout quand les Ruſſes eurent occupé la plus grande partie de leurs pays, ils s'adonnerent à l'agriculture & ſe fixerent ſur le ſol qu'ils forçaient à les nourrir. Ils ſont bons cultivateurs & l'emportent ſur leurs vainqueurs dans l'art d'améliorer les terres & d'exiger d'elles autant qu'elles peuvent donner. Ils ſe plaiſent à élever des abeilles, & cette induſtrie les enrichit.

On trouve dans tous les villages les ouvriers néceſſaires, taneurs, teinturiers, tailleurs, cordonniers, charpentiers, forgerons. Les femmes font des étoffes & des toiles du lin, du chanvre qu'elles recueillent & des laines de leurs brebis,

Ils ont de bonnes fabriques de savon, de cuirs de Rousſi, de maroquin du Levant. On ne peut les accuſer de pareſſe; mais comme ils ont peu de deſirs, ils ſont peu de dépenſes, ſe contentent d'un gain modéré, & ne ſe fatiguent pas de travail. l'économie eſt leur principale richeſſe & ils ſavent faire des épargnes ſur un faible revenu.

Leurs marchands ſont actifs & intelligents. Ils n'ont l'uſage ni des lettres de change, ni des billets de commerce, & il faut qu'ils aillent eux-mêmes porter aux étrangers leurs marchandiſes, ou qu'ils envoient à leur place des commis affidés. Suivant la coutume des Orientaux, ils commercent plutôt par échange que pour de l'argent. Ils portent les marchandiſes des Ruſſes & celles de leurs propres fabriques aux Kirguis, aux Boukhares & aux autres peuples de l'Aſie. Obligés de traverſer des déſerts & des hordes de peuples brigands, ils n'entreprennent ces voyages qu'en troupes nombreuſes qu'on appelle caravanes. Souvent ils paſ-

ſent pluſieurs années ſans revenir chez eux; quelquefois même ils n'y retournent jamais, & ils prennent des femmes dans les différents endroits où ils s'établiſſent. Leur commerce eſt lucratif & leur bonne conduite les mene bientôt à la fortune. Quelquefois auſſi ils ſont dépouillés, réduits à l'eſclavage, & finiſſent leurs jours dans la ſervitude.

Ces Tatars ne ſont pas inſtruits à notre maniere, mais ils ne ſont pas ignorants, & leur inſtruction vaut bien les fauſſes connaiſſances de nos ancêtres. Ils n'étudient pas les langues anciennes, mais ils parlent la leur avec pureté & ſavent celle des Ruſſes. Chaque village conſerve par écrit ſon hiſtoire depuis ſon origine. Il n'eſt pas rare de trouver des payſans, & ſur-tout des marchands, qui aient des recueils d'ouvrages hiſtoriques, qui connaiſſent bien les principaux événements de leur hiſtoire & de celle de leurs voiſins, & qui ſoient inſtruits ſur-tout de leurs antiquités nationales. Ceux qui veulent apprendre l'Arabe & acquérir des

connaiſſances un peu profondes de la théologie mahométane, vont faire leurs études dans les écoles de la Boukharie. C'eſt là qu'on doit envoyer les jeunes gens qu'on deſtine à la prêtriſe, mais il en eſt peu qui faſſent ce voyage.

C'eſt de l'hégyre ou fuite de Mahomet qu'ils commencent leur ere : elle répond à l'an 622 de la nôtre. Leur année eſt lunaire, & commence au mois de Mars, à l'équinoxe du printems. Le ſamedi eſt le premier jour de leur ſemaine. Quoique pour les actes religieux, ils ſuivent leur calendrier, qui eſt celui de tous les mahométans, ils ont adopté, à l'exemple de leurs voiſins, nos mois & la durée de notre année pour les uſages civils.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Mariage des Tatars de Kazan. Condition de leurs femmes. Education de leurs enfants.

SOUMIS à la loi de l'Alcoran, les Tatars ne peuvent avoir à la fois plus de quatre femmes légitimes : toutes jouiſſent des mêmes droits & non pas du même bonheur ; l'amour de leurs époux met toujours entre elles des différences. On appelle kalym la ſomme qu'on donne à leurs parents pour les acquérir : cette ſomme, proportionnée aux fortunes, eſt toujours aſſez conſidérable, & les femmes coûtent beaucoup pour leur entretien.

Cependant les Tatars ne donnent pas le ſpectacle ſcandaleux de cette foule de célibataires qui refuſent de donner la vie à la poſtérité dont ils devraient être peres, ou qui du moins ne peuvent propager l'eſpece qu'en propageant la corruption. La religion, les mœurs, le beſoin d'être

ſoulagés dans les ſoins domeſtiques, engagent tous les Tatars dans les nœuds du mariage.

Mais, comme la pluralité des femmes fait naître dans les familles les querelles, les haines & la diſſention, la plupart ſe contentent d'en avoir une ſeule. Il eſt fort rare que les riches en aient plus de deux; encore prennent-ils ordinairement la ſeconde, quand l'âge a rendu la premiere inutile à la propagation de l'eſpece. Ils croiraient alors tromper la nature & contrarier ſes vues, s'ils perdaient, dans les bras d'une épouſe ſtérile, la fécondité qu'ils conſervent encore. C'eſt peut-être ce raiſonnement de la ſageſſe humaine, contraire à nos principes religieux, qui a fait naître la polygamie dans l'Orient. La nature elle-même, d'accord avec le chriſtianiſme, la réprouverait dans notre Europe, où elle fait naître moins de filles que de garçons.

La plus jeune épouſe a pour elle l'amour de ſon époux : la premiere jouit des égards dus à ſon âge, du ſouvenir

encore tendre de l'amour qu'elle a inſpiré, & de la reconnaiſſance des ſervices qu'elle a rendus. Nous avons déjà vu que les marchands, ayant quelquefois une maiſon dans pluſieurs pays, ont auſſi une femme dans chacune de ces maiſons. Si, en leur abſence, elles manquent à la fidélité qu'elles leur doivent, ils les cedent à leurs amants. Ils ne croient pas que leur honneur ſoit flétri, & ne ſouffrent pas que leur bonheur ſoit altéré, par la légèreté d'une épouſe perfide. M. Géorgi a connu à Orenbourg un Tatar, qui venait de ſe ſéparer à l'amiable de ſa huitieme femme & qui en allait prendre une neuvieme.

L'homme qui veut ſe marier ne fait pas lui-même la demande; il faut qu'il ait recours à l'entremiſe d'un ami. On eſt long-temps à ſe diſputer pour le kalym, c'eſt-à-dire pour la rétribution que le pere veut recevoir avant de livrer ſa fille. La ſomme n'eſt guere pour les pauvres au-deſſous de cent francs de notre monnaie, ni de cent louis pour les gens aiſés : elle

ſe paie en beſtiaux, en habits & en argent. Le paiement ſe fait en différents termes; & le prétendu, avant de s'être acquitté, obtient la permiſſion de voir quelquefois ſa maîtreſſe.

Le prêtre ou moullah célebre les fiançailles & les accompagne de quelques prieres. Le mariage eſt annoncé d'avance dans la moſquée, comme on publie des bans dans nos égliſes.

Quelques jours avant les noces, les jeunes filles vont viſiter la future épouſe: elles la trouvent enveloppée d'un voile & pleurent avec elle ſa virginité (1). Portée la veille, ſans être vue, dans la maiſon où va ſe célébrer le mariage & où elle eſt attendue par les femmes de la famille dans laquelle elle doit entrer, elle y reçoit leurs conſolations & leurs careſſes.

Les cérémonies eccléſiaſtiques du mariage ſont bien ſimples. Elles ne ſe font

(1) C'eſt un uſage antique & conſacré dans l'Orient que les filles y pleurent leur virginité: il en eſt fait mention dans nos livres ſaints.

point dans le temple : on mande le Moullah ; il demande aux deux parties ſi elles conſentent à s'unir par les nœuds du mariage : ſur leur affirmation, il prononce une courte priere & déclare aux deux époux qu'ils ſont unis.

Si le nouvel époux ſoupçonneux, crédule ou intéreſſé, ſe plaint que ſa femme n'a pas gardé la virginité avant le mariage, ſon beau-pere lui accorde quelques dédommagements & l'engage, par ſa généroſité, à garder le ſilence. Quand la plainte du mari ne ſerait pas fondée, il faut le ſatisfaire : lui ſeul eſt juge de l'affront qu'il prétend avoir éprouvé.

Les divertiſſements des noces, danſes, muſique, feſtins, ſe prolongent ordinairement pendant pluſieurs jours. Les hommes & les femmes ont coutume de danſer ſéparément : les hommes avec vivacité ; les femmes en tournant lentement & en ſe cachant le viſage de leurs mains, plus ſoigneuſes de conſerver la modeſtie de leur ſexe, que de faire paraître avec avantage la perfection de leur taille & la

gracieuſe ſoupleſſe de leurs mouvements.

Dans leurs chanſons, la ſimplicité des airs fait un ſingulier contraſte avec le ſtyle ampoulé des paroles.

On ne nous a fait connaître que deux de leurs inſtruments de muſique. L'un eſt une ſorte de violon à deux cordes, qui a la forme d'un vaiſſeau & dont ils raclent miſérablement. L'autre eſt une eſpece de harpe couchée ou de pſaltérion à dix-huit cordes. Les cordes ſont ſoutenues par un chevalet fort bas, poſé près de l'endroit où elles ſont attachées : les chevilles ſont placées à l'autre extrémité. L'accord de cet inſtrument eſt ſingulier ; ce n'eſt pas notre progreſſion ordinaire & le doigté qu'il ſuppoſe rendrait très difficile l'exécution de notre muſique, mais on peut remarquer qu'on y trouve notre échelle complete. La premiere & la ſeconde corde ſont à la quinte l'une de l'autre ; la troiſieme eſt d'un demi-ton plus haute que la ſeconde ; la quatrieme eſt à la tierce de la ſeconde ; la cinquieme à la tierce de la quatrieme ; la ſixieme à

un demi-ton plus haut que la cinquieme ; la ſeptieme à un ton de la ſixieme & ainſi des autres. (1). Le muſicien eſt aſſis à terre ; il joue la baſſe de la main droite, & de la gauche, le deſſus.

Là, comme dans tout l'Orient, les maris ne cherchent pas à cacher aux femmes qu'elles vivent ſous leur dépendance. Quand ils ſont pauvres, ils ſont obligés de leur accorder une ſorte d'égalité ; mais les riches n'admettent pas leurs femmes à manger avec eux. Elles ne ſortent jamais ſans être couvertes d'un voile. Elles ne peuvent ſe montrer aux étrangers, même dans leur maiſon, à moins que leurs époux ne leur ordonnent de paraître, & c'eſt le plus grand honneur qu'ils puiſſent faire à leurs hôtes. On ne voit dans les rues, à viſage découvert,

(1) En nommant la premiere corde ut, voici quel ſera l'accord de cet inſtrument : ut, ſol, ſol dieze, ſi, ré, ré dieze, fa, ut, ut dieze, mi, ſol, ſol dieze, la dieze, mi dieze, fa dieze, la, ut, & ut dieze.

que les femmes du peuple & celles qui vivent dans la domeſticité.

Malheur à la femme ſtérile! Si c'eſt une épouſe unique, ſon mari la regarde comme une charge inutile de ſa maiſon, & ne peut lui pardonner de ne le pas rendre pere : ſi ſon mari a pluſieurs épouſes, elle eſt traitée avec le plus profond mépris par ſes rivales, & tombe en quelque ſorte dans leur ſervitude. Un autre affront accompagne la fécondité : la femme eſt regardée comme impure pendant le temps de ſes couches, elle voit fuir ſes approches & même ſes regards; il ſemble qu'elle lance autour d'elle un dangereux venin. Il faut qu'aux relevailles, elle ſe faſſe purifier par le bain & par les prieres du Moullah.

L'enfant, après le ſeptieme jour de ſa naiſſance, eſt porté à la moſquée. Le Moullah lui marmotte d'abord une courte priere à l'oreille, lui impoſe enſuite un nom, & finit par une autre priere qu'il prononce à haute voix. Le nom qu'il lui donne eſt toujours celui du mois courant, en-

ſorte qu'il n'y aurait que treize noms propres dans toute la nation, ſi le pere n'en donnait pas un lui-même à l'enfant au moment de ſa naiſſance.

On ne circoncit les enfants mâles qu'entre leur ſeptieme & leur ſeizieme année. Ce n'eſt pas un Prêtre qui leur imprime ce caractere de leur religion, mais une ſorte d'Opérateur qu'on appelle Abdal. Il court de village en village pour trouver de l'occupation, & les riches le paient ſouvent pour les pauvres. Le jour où un enfant eſt circoncis eſt un jour de fête pour la famille.

Gmélin aſſiſta dans la ville de Tobolsk à cette cérémonie. Elle commence, dit-il, par un feſtin; un Prêtre y occupe la premiere place. On amene les enfants après le repas, les aſſiſtants liſent quelques prieres, & l'Opérateur reçoit la bénédiction du Prêtre. Les enfants ſont reconduits dans la chambre où ſe doit faire l'opération, & on n'y laiſſe entrer que les meres. Les riches célebrent cette ſolemnité par des courſes de chevaux, &

par tous les divertiſſements qui ſont d'uſage dans les noces tatares. Quelque tems après, on fait raſer la tête du nouveau circoncis, & c'eſt encore un jour conſacré au plaiſir.

Les peres prennent un grand ſoin de l'éducation de leurs enfants. Ils s'étudient de bonne heure à les rendre honnêtes, ſoigneux, économes, attentifs à tous leurs devoirs, fideles aux uſages & aux principes religieux de leurs ancêtres. Lire & écrire en arabe, apprendre les principaux dogmes de la religion, c'eſt en quoi conſiſte l'inſtruction ordinaire. On trouve dans chaque village un temple & une école; un Prêtre & un Inſtituteur de la jeuneſſe: mais le Prêtre & le Maître d'école bornent le plus ſouvent toute leur ſcience à ſavoir lire & écrire l'arabe ſans l'entendre. Ordinairement choiſis parmi les hommes du commun, leur pauvreté les détourne des études, & les force à s'occuper de quelques travaux mécaniques pour gagner leur vie. Les grands villages, & les quartiers de villes occupés

par les Tatars ont auſſi des écoles de filles. Toutes ces maiſons, conſacrées à l'éducation de la jeuneſſe, ſont ſous la direction du Chef du Clergé.

Comme, chez les peuples dont toute la maſſe n'eſt pas corrompue, l'union conjugale eſt la plus sûre gardienne des mœurs, ce ſerait un péché bien grave pour un Tatar de trop tarder à marier ſes fils. Cependant il n'eſt pas rare de voir un pere procurer lui-même à ſes fils des concubines. Ce ſerait chez nous le comble de la dépravation; ce n'eſt pas même un vice chez les Orientaux, parce-qu'ils regardent le concubinage domeſtique comme une ſorte de mariage. Les enfants qui naiſſent de ces unions autoriſées, partagent tous les mêmes droits que ceux des épouſes légitimes, & il vaut mieux qu'un Mahométan conduiſe lui-même une jeune eſclave dans le lit de ſon fils, que de lui laiſſer implorer les dangereux offices d'un vil miniſtre de la corruption.

CHAPITRE VII.

Religion des Tatars de Kazan.

Le Clergé des Tatars de Kazan eſt compoſé d'un Chef qu'on appelle Agoun, de ſimples Prêtres qu'on appelle Moullahs, & de Bedeaux qu'on nomme Mou-Aſſin. Les Miniſtres de la religion n'ont pas d'appointements; ils reçoivent des fideles qui les emploient quelques rétributions volontaires; mais ces bénéfices caſuels ne ſuffiſent pas à leur ſubſiſtance, & ils ſont obligés, pour vivre, de faire du commerce ou d'exercer quelque métier. Les Tatars ſoumis à la Ruſſie n'ont pas de Moines.

Ils croient qu'une conduite honnête & de bonnes œuvres leur procureront le ciel, & les œuvres les plus méritoires ſont de faire l'aumône & d'obſerver les jeûnes preſcrits: ces jeûnes s'étendent ſur cent cinq jours de l'année. Ils ne conſiſtent pas, comme chez les Chrétiens

Catholiques ou Grecs, à s'abſtenir de certains aliments, mais à ne manger qu'après le coucher du ſoleil.

La croyance d'une prédeſtination abſolue, la perſuaſion que l'Ange de la mort doit les arracher à la vie dans un temps marqué, les conſole dans les malheurs, parcequ'ils pourront les voir finir contre toute eſpérance; elle les raſſure contre les dangers, parcequ'ils ne peuvent y ſuccomber ſi leur heure n'eſt pas venue, & les empêche d'attenter à leurs jours qui ſont entre les mains du Créateur.

Ils ſont ſouillés quand ils touchent un corps mort; ils le ſont quand ils ont mangé quelques animaux immondes, quand ils ſe ſont acquittés des fonctions naturelles, quand ils ſe ſont livrés aux plaiſirs même légitimes de l'amour: plus ſenſés s'ils croyoient ne l'être que par le vice! Ils ſe purifient par le bain & la priere.

Il leur eſt preſcrit de ſe laver pluſieurs fois par jour. S'ils manquent d'eau pour accomplir les purifications légales, ils ſe

frottent de terre ou de ſable. Il eſt pl
aiſé de nettoyer ſon corps avec du ſabl
ou de l'eau que de purifier ſon ame par
la vertu.

Ils vont cinq fois par jour à la priere :
la premiere ſe fait au lever du ſoleil, la
ſeconde à midi, la troiſieme au milieu
de l'après-midi, la quatrieme le ſoir, &
la derniere pendant la nuit. Les riches
mettent, pour y aſſiſter, un turban à la
turque, & c'eſt la coëffure des Agouns
& des Moullahs quand ils ſont dans la
Moſquée.

Ils ne s'exemptent pas volontairement
de la priere publique. Si quelque affaire
indiſpenſable les empêche de s'y rendre,
ils font du moins chez eux des prieres
particulieres au lever & au coucher du
ſoleil, quittant leurs ſouliers & étendant
ſous eux leurs habits. Ils ſe tournent du
côté de la Meque, ou, dans leurs maiſons, vers une inſcription qui porte le
nom de Dieu (Alla). Chaque priere dure
une demi-heure, & rien ne peut la leur
faire interrompre.

Les prieres se font en langue arabe : le Prêtre, assis sur ses talons, les récite lentement ; quelquefois les fideles les répetent, quelquefois ils se contentent de dire *Amen*. Quand le Prêtre prononce le mot ALLA, les laïcs soupirent, & se bouchent les oreilles, comme s'ils étaient indignes d'entendre ce mot sacré ; ils baissent la tête & ferment les yeux, comme si ce mot redoutable les remplissait d'une sainte horreur. S'ils adressent leurs prieres aux Anges gardiens, ils portent leurs regards de côté & d'autre, & semblent chercher des yeux les esprits qu'ils implorent. Ils restent le plus souvent assis sur les talons, quelquefois ils se tiennent debout ; ils demeurent aussi fort long-temps inclinés, & frappent fréquemment la terre de leurs fronts.

Quand ils doivent prêter serment, ils se lavent, prennent l'alcoran, s'en frappent trois fois la poitrine, en disant : « Si « je fais un faux serment, que mon parjure retourne contre moi ».

Dans les villes, les mosquées sont vas-

TROISIEME SECTION.

Tatars des environs du Tobol.

CHAPITRE I.

Caractere, mœurs & occupations de ces Tatars.

Nous parlerons ailleurs des Tatars qu'on voit établis dans la ville de Tobolsk. Preſque tous ſont des marchands ſortis de le Boukharie : mais on peut regarder ceux qu'on trouve répandus dans les campagnes arroſées par le Tobol, comme la poſtérité des Tatars ſoumis autrefois aux Khans de Sibir. Diſperſés lorſque le dernier de leurs ſouverains fut renverſé du trône par les Koſaques à la fin du ſeizieme ſiecle, ils ſe raſſurerent inſenſiblement quand l'orage ceſſa de gronder ſur leurs têtes, & pluſieurs de leurs familles reſterent ou revinrent dans

Les cimetieres ſont dans la campagne. Il n'eſt permis qu'aux hommes de ſuivre les enterrements. On porte le mort dans un cercueil, la tête la premiere, mais on le tire du cercueil pour le deſcendre dans la foſſe : elle eſt profonde de cinq pieds, & tournée du nord-eſt au ſud-oueſt ; au côté de cette foſſe, on en pratique une autre moins élevée dans laquelle on place le mort, afin que la terre dont on comblera la premiere foſſe ne le touche pas : car on eſt perſuadé que deux Anges viendront bientôt le chercher pour le mener au jugement. Avant qu'on ne rebouche la tombe, le Prêtre fait ſur le corps une priere. On ne peut de trois jours allumer de feu dans la maiſon du mort. On prie pour lui quatre ſemaines après ſon décès, & l'on croit que c'eſt alors que ſon jugement lui eſt prononcé.

Les riches élevent, au-deſſus de la foſſe qui renferme leur parent, un petit édifice en bois, ou des colonnes ou une pierre cubique avec une inſcription en

langue arabe. Du côté de la tête du mort, on grave ſon épitaphe, ou du moins la marque qu'il employait au lieu de ſignature. Pour donner un exemple de ces inſcriptions, nous allons en traduire une qui ſe trouve ſur une pierre ſépulcrale, au bord de la Diouma, près d'Oufa.

« Gaſſ-Gouſſiam-Bek, Juge plein « d'équité, inſtruit de toutes les loix, eſt « mort.

« Nous te prions, Dieu unique, d'a- « voir pitié de lui & de lui pardonner « ſes péchés.

« Il eſt mort l'an 744 (de l'hégyre) « dans la ſeptieme nuit du mois ſacré.

« Il a projetté, il voulait exécuter; « mais la mort s'oppoſe aux vains pro- « jets des hommes.

« Perſonne ſur la terre n'eſt exempt « de la mort.

« En approchant de ce tombeau, ſou- « viens-toi de ta fin ».

Cette inſcription n'eſt certainement pas un exemple du mauvais goût oriental: on n'y reconnaît pas les ridicules ef-

vent réunis dans la même cabane, & l'étranger doute s'il entre dans une habitation humaine ou dans une étable. Leurs plaines fourniraient aux beſtiaux de bons pâturages ; mais de fréquentes épizooties les ont dégoûtés de la vie paſtorale, & les ont attachés à l'agriculture. Chacun d'eux cependant ne cultive qu'une petite étendue de terre proportionnée à ſes beſoins ; &, comme leur contrée n'eſt propre ni à la chaſſe ni à l'éducation des abeilles, ils n'ont aucun moyen de s'enrichir. Leurs femmes fabriquent du drap & de la toile ; mais leurs métiers ſont mal conſtruits, & l'ouvrage s'avance avec beaucoup de lenteur.

Leur pauvreté les empêche, en général, d'acheter & d'entretenir plus d'une femme. Le plus fort kalym n'eſt que de dix louis, & le plus ſouvent il n'eſt que de deux.

Cependant les Abis (c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs Prêtres) ont ſu mettre un tribut ſur leur indigence : c'eſt la tendreſſe paternelle qu'ils abuſent pour preſ-

ſer la ſubſtance du malheureux. Ils vendent chèrement des amulettes, auxquelles ils attribuent la vertu de conſerver la ſanté des enfants : ce ne ſont autre choſe que des paſſages de l'alcoran, enveloppés dans de petits ſacs de cuir qu'on leur attache au cou ; on leur en met ſouvent pluſieurs à la fois, on pare de coraux ou de quelques autres ornements ces bagatelles que la ſuperſtition rend précieuſes, & un pere qui a beaucoup d'enfants ſe croit obligé de retrancher ſur leur ſubſiſtance, dans l'intention de leur conſerver la ſanté.

On doit rapporter à la même origine que les Tatars du Tobol ceux qu'on trouve répandus ſur les bords du Tom & des rivieres qui s'y jettent. Comme eux, ils obſervent les mêmes pratiques religieuſes, & ſuivent la même maniere de vivre & de ſe vêtir que les Tatars de Kazan, avec la ſeule différence que doit y mettre leur pauvreté.

Ils ont peu de goût pour l'agriculture : mauvais colons, ils ſont habiles paſteurs.

Tous

Tous ont quelques eſſaims d'abeilles. Ils aiment la chaſſe, & peuvent s'y exercer avantageuſement ſur les montagnes boiſées du Diſtrict de Kouznetz. Une miſere ſemblable ne leur permet pas plus qu'aux Tatars du Tobol d'avoir pluſieurs femmes, quoiqu'ils les paient encore moins cher.

Ils élevent des huttes de bois ſur les ſépultures de leurs parents. Le voyageur, qui apperçoit de loin un de leurs cimetieres, y porte ſes pas, croyant s'approcher d'un village: il ſe promet d'être bientôt rendu à la ſociété des humains, & la triſteſſe s'empare de ſon ame, quand il ne voit que des tombeaux.

Les Tatars de l'Obi paraiſſent avoir auſſi une origine commune avec ceux du Tobol & du Tom. Le plus grand nombre vit dans des demeures fixes: ils cultivent une aſſez bonne terre, devenue ingrate ſous leurs mains pareſſeuſes & mal-adroites. Cultivateurs négligents, miſérables paſteurs, ils trouvent leurs plus grandes reſſources dans l'exercice de la chaſſe & de la pêche.

Les autres ne travaillent pas la terre & menent une vie errante ; ils ont un peu plus de bétail, mais ils sont loin d'entretenir de riches troupeaux. Les huttes mobiles, qui leur servent d'habitations, ne sont que des tissus de perches recouvertes de nattes ou d'écorces de bouleau. De longues robes de peaux forment leur vêtement.

Ceux qui menent une vie sédentaire ont reçu le baptême & sont réputés Chrétiens de l'Eglise Grecque, sans avoir aucune connaissance du christianisme. Le reste est composé d'especes de sauvages, un peu plus ignorants encore, qui portent le nom de Mahométans.

CHAPITRE II.

Mariage des Tatars du Tobol.

Nous allons rapporter ici avec quelque détail, d'après Gmélin, les cérémonies d'un mariage tatar dont il fut témoin.

On plaça la fiancée derriere un rideau, & elle s'assit sur un tapis que partagea la meilleure de ses amies, la compagne de son enfance. Un grand drap les couvrait toutes deux. Une troupe de jeunes filles pleuraient avec elle sa virginité. A chaque instant il arrivait de nouvelles femmes, qui venaient lui faire compliment & pleurer avec elle. Pendant qu'elles fondaient en larmes, on servait aux hommes une collation, un musicien jouait de la flûte tatare; un autre du violon, & de petits garçons chantaient & dansaient. On voyait d'un côté la joie, de l'autre côté les pleurs; on pouvait douter si l'on assistait aux apprêts d'une cérémonie funéraire ou d'une fête nuptiale.

Deux hommes arriverent enfin de la

part du futur époux. Ils s'arrêtèrent au milieu de la chambre & chantèrent d'un ton plaintif l'hymne de la mariée. Cette triste musique était accompagnée des pleurs des femmes & des filles, & la fiancée se piqua de sangloter plus fort que les autres. Après ce concert lugubre, les chanteurs, aidés de plusieurs hommes, passèrent derriere le rideau, saisirent les quatre coins du tapis sur lequel la fiancée était assise avec sa compagne, & les enlevèrent toutes deux, sans déranger le drap qui les couvrait. Ils les portèrent dans une autre maison, & les déposèrent dans une chambre bien éclairée : elles étaient attendues par des musiciens & par les parentes du futur époux.

La fiancée, toujours pleurante, toujours sous son drap & sur son tapis, fut encore placée derriere un rideau. Les danses & les chants recommencèrent ; elle passa la nuit dans cette maison, & fut transportée le lendemain dans celle de son futur époux, où leur union devait être consacrée par les cérémonies religieuses.

Là, tous les bancs de la chambre où se rassemblaient les hommes étaient couverts de tapis. Sur une table couverte de même, était un gâteau de raisins & de noix de cedre. Devant la maison, étaient suspendus à de longues perches dix morceaux d'étoffe : c'étaient les prix destinés aux jeunes gens qui devaient se les disputer à la course des chevaux, & ces prix se donnaient aux frais du marié. Les Russes avaient la permission de concourir avec les Tatars, & ce furent eux qui remportèrent les premiers prix. On donna un concert fort agréable pour les Tatars & très peu flatteur pour les étrangers : les instruments étaient de vieilles marmittes de terre couvertes d'une peau bien tendue. Des Musiciens frappaient maladroitement sur ces peaux comme on bat de la caisse : c'était moins un concert qu'un charivari.

Une autre musique s'exécutait dans la chambre du fiancé : les instruments étaient une flûte & un violon ; les airs parurent assez agréables aux voyageurs

qui n'étaient peut-être pas de bons juges en musique.

Le fiancé arriva enfin conduit par ses parents & par ses amis. Il fit trois fois gravement le tour de la cour, & la premiere fois qu'il passa devant la chambre de la fiancée, on jetta par la fenêtre de petits morceaux d'étoffe que la populace se partagea.

Il monta dans une chambre où l'Agoun & deux Adya l'attendaient, assis avec deux vieillards qui représentaient les peres des deux époux : la fiancée ne parut pas ; on demanda au fiancé s'il consentait à la prendre pour épouse : il l'affirma, les vieillards qui faisaient le personnage de peres donnerent leur consentement à cette union. On représenta au fiancé qu'il ne pouvait prendre une seconde épouse sans le consentement de la premiere, les assistants répondirent pour lui qu'il se soumettait à cette loi, & il reçut des mains de l'Agoun la bénédiction nuptiale.

Gmélin rapporte gravement que l'A-

goun termina la cérémonie par un éclat de rire qui fut répété par les assistants : il est persuadé que ce rire faisait une partie essentielle du rit religieux. Il paraît clair que le bon Gmélin nous offre ici un exemple de ces jugements hasardés par les voyageurs qui ne savent pas la langue des peuples qu'ils veulent observer : ils prennent souvent un effet du hasard pour un usage invariable. N'est-il pas bien vraisemblable que le Grand-Prêtre était un homme de bonne humeur ; que la cérémonie étant terminée, il déposa la gravité sacerdotale, dit une plaisanterie, comme il arrive souvent dans les noces ; en rit lui-même le premier, & fit rire toute la compagnie ? J'ai vu rire le Prêtre à un baptême russe, & je puis bien assurer que ce rire ne faisait pas partie du rit grec. Est-ce que le Luthérien Gmélin n'avait jamais vu rire des prêtres Luthériens, & qu'aurait-il pensé d'un voyageur qui aurait cru que les rits religieux du Luthéranisme obligeaient les prêtres à rire & à faire rire les autres ?

CHAPITRE III.

Monuments trouvés dans le pays occupé par les Tatars du Tobol.

LA forteresse Semipalatnaia, élevée dans la Province de Tobolsk, a reçu son nom de sept édifices dont on voit encore les ruines à trois lieues du Fort. Ces monuments ne sont point tatars ; ils étaient consacrés à la religion du Dalai-Lama. C'étaient des monasteres habités par des Prêtres attachés aux Kalmouks, & ces retraites religieuses auront été abandonnées à la hâte dans quelque guerre malheureuse. On y a trouvé un grand nombre de livres imprimés & de manuscrits dans la langue du Tangout.

A quarante-cinq lieues de là, on trouve Ablai-kit : c'était le temple du Prince Ablai, de la tribu des Khochotes, qui fut dépossédé en 1671 dans une guerre civile des Kalmouks. Cet édifice consiste en quatre maisons où l'on voit

des idoles & de mauvaiſes peintures preſque entièrement effacées par le temps. Lorſque Meſſieurs Muller & Gmélin y paſſerent en 1734, ils y trouverent encore des manuſcrits Tangoutes & Kalmouks aſſez bien conſervés pour qu'on pût les lire, quoiqu'on eût enlevé longtemps auparavant ceux qui étaient les mieux conditionnés. Ils trouverent auſſi des imprimés & même des planches gravées en bois & en caracteres immobiles, tels que le furent chez nous les premiers eſſais de l'imprimerie. L'encre dont ces planches étaient encore imprégnées témoignait qu'elles avaient ſervi, mais on en chercha vainement des épreuves. Les manuſcrits tangoutes étaient écrits ſur un papier très liſſe, bleu, ou blanc, ou de couleur d'or; & ceux des Kalmouks ſur du papier blanc en encre noire ou rouge. On voyait à terre des figures peintes ſur bois, d'une aſſez mauvaiſe exécution, mais aſſez bien conſervées. Elles avaient fait l'ornement du plafond, & elles étaient tombées de vétuſté & par le

défaut d'entretien. On avait tiré du même endroit un petit tableau peint sur papier d'une main plus habile : on en fit présent aux savants voyageurs.

On fera, sans doute, un jour des découvertes utiles, ou du moins curieuses, quand on pourra fouiller dans les bibliothèques du Tibet & du Tangout. C'est à la Russie que les sciences devront ces nouvelles acquisitions.

QUATRIEME SECTION.

Des Tatars Touraliniens.

AVANT de nous trop éloigner des environs du Tobol, nous allons parler des Touralintſi que nous appellerons Touraliniens.

Quand, dans le treizieme ſiecle, les Tatars s'emparerent d'une partie de la Sibérie, ceux d'entre eux qui s'établirent à l'Orient de l'Oural, menacés des incurſions des Vogoules qui s'étaient réfugiés ſur les montagnes, & reſſerrés eux-mêmes par des monts & des forêts, furent obligés de ſe retrancher dans des demeures ſédentaires : c'eſt ce qui leur fit donner le nom de Touraliniens, parceque le mot toura ſignifie ville, dans leur langue.

Ils ne ſe ſont jamais guere écartés des bords d'une riviere qui leur doit ſon nom ; ils l'appellent Tourala & les Ruſſes Toura. Les bornes de leur domination

étaient fixées par le cours de la Tavda & de l'Iſſet. Dans ce pays montagneux, ils avaient trouvé le long du Tobol des plaines fertiles. Leur ancienne capitale s'appella d'abord Tingui, ils la nommerent depuis Tioumen : par ce nom, qui ſignifie dix-mille (1) & qui s'emploie auſſi pour déſigner un grand nombre indéterminé, ils voulaient indiquer la force de leur population.

Avec cette population, dont ils étaient ſi fiers, ils n'oppoſerent que d'impuiſſants obſtacles aux nouveaux conquérants de la Sibérie, & ne purent ſe ſouſtraire à la domination des Ruſſes. Mêlés avec des Tartars de Kazan & de la Boukharie dont ils ont adopté les mœurs & la religion, ils occupent un quartier conſidérable de la ville de Tourinsk, & ne ſont pas en moins grand nombre à Tioumen : le reſte, fidele aux uſages de leurs ancêtres, vit dans des villages bâtis au milieu des

(1) Le mot tioumen eſt le même que oman, qui ſe trouve ſouvent dans nos livres ſur l'hiſtoire orientale.

forêts, ou ſur les bords de la Toura & des petites rivieres qui s'y jettent.

On peut les regarder comme les rejettons d'une ancienne horde particuliere, comme les deſcendants des premiers conquérants du pays qu'ils occupent, autrefois vainqueurs, aujourd'hui ſubjugués. Ils n'ont d'ailleurs aucune tradition ſur leur origine. Diſtingués des autres Tatars, par leur embonpoint, ils ont dans les traits quelques rapports avec les Kalmouks, &, peut-être, lorſqu'ils vinrent s'établir dans la Sibérie, étaient-ils mêlés avec des Mongols. On ne trouve rien dans leur langue qui puiſſe confirmer cette conjecture; c'eſt un dialecte de la langue tatare, avec lequel ſe ſont confondus des mots ruſſes & vogoules. Plus groſſiers, moins propres que les Tatars de Kazan, ils ſont honnêtes, paiſibles & peut-être timides.

Leurs villages ſont rarement compoſés de plus de ſix maiſons, toutes de bois: on y voit toujours une piece d'entrée qui ſert de magaſin, d'étable &

d'écurie. Leur vie eſt miſérable; l'habitude, l'ignorance d'une vie plus douce, la leur fait aimer.

Ils s'occupent, mais faiblement, de l'agriculture : ils s'appliquent davantage à élever des troupeaux & tous ont des eſſaims d'abeilles. Ils ne négligent pas les profits qu'ils peuvent retirer en été de la pêche, & en hiver de la chaſſe : ils ſe ſervent, dans cette derniere ſaiſon, pour courir ſur la neige, de patins ou de planches longues de ſept à huit pieds, à la maniere des Lapons. Un travail aſſidu leur procure une ſubſiſtance pauvre, mais aſſurée; ce qu'ils gagnent de plus que n'exige leur vie habituelle, ils l'épargnent, & ces épargnes ſont quelquefois aſſez conſidérables : ils amaſſent ainſi les ſignes des jouiſſances, ſans eſpoir, ſans deſir de jouir jamais.

Le zele d'un Evêque de Tobolsk les a convertis au Chriſtianiſme vers le commencement de ce ſiecle, ou plutôt il leur a fait prendre le nom de Chrétiens. Également abandonnés par les Prêtres de la

religion qu'on leur a fait abjurer, & par ceux du Chriſtianiſme qu'ils n'ont pas le moyen d'entretenir, ſans écoles, ſans inſtructions, ſans culte public, on peut dire qu'ils ne ſont d'aucune religion. Ils n'obſervent ni les carêmes de l'Egliſe Grecque, ni les jeûnes du Mahométiſme, n'invoquent ni Jéſus ni Alla, ne réverent ni les Saints ni Mahomet; ils ont emprunté des deux cultes, non des pratiques religieuſes, mais de vaines ſuperſtitions.

Ils ont renoncé à la circonciſion, mais ils continuent d'avoir en horreur les alimens que les Mahométans appellent immondes. Chrétiens de nom, ils ne ſe permettent plus de prendre pluſieurs femmes, mais ils achetent encore la ſeule qu'ils prennent. Elles ſont chez eux moins rares & moins cheres que chez les peuples à qui la polygamie eſt permiſe: cinquante francs de notre monnaie, un cheval & quelques brebis ſont un prix conſidérable pour la fille la plus recherchée.

CINQUIEME SECTION.

Des Boukhares.

CHAPITRE I.

Position de la Boukharie. Villes des Boukhares.

LA Boukharie n'eſt pas ſous la dépendance des Ruſſes : ſi nous parlons ici des Boukhares, c'eſt parcequ'un grand nombre d'entre eux ſe ſont, depuis long-temps, établis dans la Sibérie. Ce ſont eux qui occupent ſur-tout les quartiers des Tatars à Tobolsk, à Tara, à Tourinsk, à Tioumen ; ce ſont eux qui peuplent en partie les villages voiſins de ces villes. On en trouve dans le Gouvernement d'Orenbourg, on en trouve dans celui d'Aſtrakhan ; tous ſont ſortis de la Petite Boukharie.

Les Boukhares qui ſe trouvent dans les villes ruſſes tirent, pour la plupart, leur origine de marchands qui ſont venus y faire le commerce & qui s'y ſont établis. La liberté, la tranquillité, l'aiſance dont ils ont joui, ont attiré dans la ſuite auprès d'eux un grand nombre de leurs compatriotes : tous vivent du négoce, aucun n'exerce des métiers. De bonne foi dans les traités, fideles à leurs engagements, économes dans l'intérieur de leurs maiſons, aſſidus aux affaires de leur commerce, ils ont les vertus de leur état. Ils ſe feraient une honte de ſe livrer à la débauche, & celui d'entre eux qui boirait des liqueurs fortes, ſerait déshonoré parmi ſes égaux.

Les Boukhares répandus dans les villages tatars de la Ruſſie ſont des malheureux tombés dans l'eſclavage des Kirguis, & qui ſont parvenus à rompre leurs fers.

La Boukharie, leur patrie, eſt ſituée au midi de la Mer Caſpienne & du lac Aral. Elle eſt limitée par la Perſe, l'Inde

ſeptentrionale & pluſieurs petites dominations tatares. Boukhara, la ville principale, s'éleve ſur les bords du Syr-Daria. Elle était bien plus floriſſante qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, lorſqu'elle fut priſe & brûlée par Tchinguis-khan, en 1220. C'était une des plus ſavantes écoles du mahométiſme, & l'une des plus riches places du commerce de l'Aſie. Le conquérant qui l'avait détruite, la fit rebâtir quelques années avant ſa mort. C'eſt dans cette ville que naquit Avicenne, célebre dans l'onzieme ſiecle par ſes connaiſſances en mathématiques, en médecine, en littérature & en théologie. Il fut élevé par ſes talents à la place de premier Miniſtre, & mourut en 1036.

Boukhara eſt une ville d'une grande étendue; un rempart revêtu de gazon en fait la défenſe. Elle ſe partage en trois quartiers : l'un eſt occupé par le palais du Khan, un autre par la Nobleſſe & par les Officiers de la Cour, le troiſieme par les ouvriers & les marchands. On n'y trouve de bâtiments ſolides

que les édifices publics & les moſquées.

On exerce toutes les mêmes branches d'induſtrie dans les villes & dans les villages ; on pourrait même ne regarder les villes que comme de gros bourgs, elles n'en ſont diſtinguées que par des murs de briques cuites au ſoleil. Les rues ſont droites, toutes ſont traverſées par des canaux tirés des rivieres.

Les maiſons ne ſont jamais vaſtes ; les plus apparentes ne ſont que de bois ou de brique ſéchée à l'air ; les autres ſont de miſérables cahutes, conſtruites de branchages entrelacés & recouverts de terre. Les chambres ſont entourées, à la maniere tatare, de larges bancs, couverts de riches tapis. On n'y voit pas de fenêtres ; le jour s'y reçoit, comme dans les Indes, d'une ouverture pratiquée dans le toit ; elle n'eſt ordinairement fermée que d'un chaſſis qui ſupporte une eſpece de filet : on peut cependant la fermer entièrement quand il pleut, & alors on reſte dans les ténebres, ou l'on ne reçoit le jour & l'air que par la porte : heureu-

sement les pluies sont très rares sous ce climat. La propreté regne dans les appartements, la magnificence en est exclue, & l'on ne voit de dorure que dans les mosquées. Comme les doreurs sont rarement employés, ils acquierent peu d'habileté dans leur art, & leur ignorance fait l'éloge de la simplicité nationale.

Les eaux courantes qui devraient faire la salubrité des villes, attaquent trop souvent dans ce pays la santé des habitants. On ne peut en boire ni s'y baigner sans danger. Un ver, aussi subtil qu'un cheveu, mais qui croît jusqu'à la longueur de plusieurs pieds, pénetre dans les chairs, s'y loge, s'y nourrit : il s'ouvre des sentiers, change de place, parcourt le corps entier, & ne se pratique un passage au dehors, qu'en faisant éprouver au malade les douleurs les plus piquantes. Il sort quelquefois par les yeux, par la langue & change même souvent en un siége de douleur les parties dont la nature a fait l'organe du plaisir. On tâche de le

tirer ; mais ſi on le caſſe, la partie de l'inſecte qui eſt reſtée dans les chairs, continue de vivre & de s'accroître. On peut être tourmenté de pluſieurs de ces animaux à la fois, ils n'épargnent ni le ſexe ni l'âge ; mais il ſe trouve des perſonnes qui, ſans prendre plus de précautions que les autres, n'éprouvent jamais cette cruelle incommodité.

On riſque auſſi d'être piqué par les ſcorpions, qui s'introduiſent en grand nombre dans toutes les maiſons de la Boukharie. Leur piquure cauſe de l'enflure, une forte inflammation, de vives douleurs ; mais elle n'eſt pas mortelle. On n'y apporte d'autre remede que de la frotter avec de la graiſſe de mouton bien chaude. Dans nos provinces méridionales, on y applique de l'huile dans laquelle on a noyé des ſcorpions : l'huile ſeule eſt peut-être efficace ; on y ajoute des ſcorpions par préjugé.

CHAPITRE II.

Gouvernement, mœurs & uſages des Boukhares.

LES Boukhares ſe regardent comme les deſcendants des Outſi, qui nous ſont mieux connus ſous le nom de Turkomans. Lorſque les Tatars commencerent à porter leurs armes vers le couchant, les ancêtres des Boukhares reſterent dans le pays qu'ils occupent. Charmés de la fertilité de cette contrée & de l'air pur qu'on y reſpire, ils abandonnerent la vie paſtorale pour l'agriculture, & changerent leurs tentes mobiles en des habitations ſédentaires.

Ils vivent ſous la domination d'un Khan héréditaire. Son pouvoir eſt aſſez étendu, mais il eſt bien loin d'être illimité : s'il en abuſe, il peut être dépoſé. La nation s'eſt vu rarement opprimée ; & ſes Souverains, peu faſtueux, vivent plutôt de leurs propres revenus, que des

faibles tributs qu'ils impoſent à leurs ſujets.

Ils frappent peu de monnaie d'argent, parceque, dans leurs Etats, on n'a pas découvert de mines de ce métal : mais les fleuves roulent des paillettes d'or avec le ſable, & on en fait des ducats qui ont la pureté, & à-peu-près la valeur de ceux de Hollande. Les roupies de Perſe, acquiſes par les produits du commerce, ont cours dans la Boukharie.

Les Boukhares, comme tous les Sectateurs du Mahométiſme, ſuivent religieuſement les loix contenues dans l'Alcoran, & ont d'ailleurs des loix écrites qui leur ſont particulieres.

Tout étranger eſt bien reçu dans la Boukharie. De quelque pays, de quelque religion qu'il puiſſe être, s'il vit paiſible, s'il obſerve les loix, il eſt sûr d'être protégé par elles : il lui eſt permis d'exercer l'induſtrie dont il eſt capable, ou dont il eſpere tirer les plus grands avantages. Auſſi voit-on dans toutes les villes un

grand nombre de Juifs, d'Arabes, d'Indiens, de Perſans, d'Orientaux de toutes les nations, & même de ces vagabonds qu'on appelle Egyptiens ou Bohémiens, & qui n'ont d'autre habitation que des tentes.

Les Boukhares ſont grands, minces, ont les yeux petits, les oreilles grandes; les cheveux châtains, droits & peu fournis. On croit trouver dans leur phyſionomie quelque reſſemblance avec celle des Indiens. Ils ont de l'eſprit, de l'honnêteté, de la modération, de la vigilance. Ils ſe diſtinguent dans les pays étrangers, par la bonne éducation qu'ils ont reçue. Leur habit differe peu de celui des Tatars de Kazan; les hommes portent de hauts bonnets qui reſſemblent à des ruches de mouches à miel; les femmes ſe teignent les ongles en jaune. Cet uſage eſt moins pernicieux que celui de ſe rougir les joues avec une ſubſtance mercurielle & de ſe peindre la peau de blanc avec un poiſon.

Leur langue paſſe pour être un des plus beaux

beaux, des plus purs dialectes du tatar. Leurs écoles ſont ſi eſtimées, que toutes les nations de la même race y envoient les jeunes gens deſtinés au ſervice de la religion. Ils y apprennent leur langue originelle dans toute ſa pureté, l'arabe, l'hiſtoire & la géographie. Dans la Boukharie, les marchands eux-mêmes parlent arabe.

Leur nourriture eſt frugale, leurs tables ſont propres & ſimples. Fideles aux préceptes de leur religion, ils ne mangent d'aucun des aliments défendus par la loi mahométane, & vivent d'ailleurs bien moins de viande que de végétaux. En été, leurs tables ne ſont couvertes que de pain, de fruits, de raiſin, de melons d'eau & de ces melons que nous appellons cantaloupes & dont, chez eux, l'eſpece eſt exquiſe: l'hiver, ils vivent principalement de fruits ſecs. Ils mangent beaucoup de riz & de gruaux: une ſorte de pain d'épices eſt l'une des friandiſes qui leur plaiſent le plus.

Ils aiment le vin doux & boivent beaucoup de thé, auquel ils mêlent des

anis de l'Inde. Ils trouvent agréable de ſe procurer un commencement d'ivreſſe, & quelquefois ils paſſent le but. Comme ils n'oſeraient ſe permettre l'uſage des liqueurs fortes, ils s'enivrent de tabac & d'opium, tant la perverſité humaine ſait trouver de reſſources & ſe plait à éluder les loix !

Amis de la tempérance & nourris d'aliments peu ſubſtantiels, ils ſont cependant incontinents. Ceux qui vivent dans l'aiſance, ont ſouvent juſqu'à quatre femmes : portés à l'amour, ils s'y excitent encore plus vivement par les reſſources criminelles & meurtrieres de l'art. Ils ont la funeſte habileté de compoſer une liqueur ſtimulante dont les deux ſexes ne font pas moins d'uſage qu'on en fait en Allemagne du café. La polygamie des riches force un grand nombre de pauvres à ſe condamner au célibat & à la vie licencieuſe qu'il entraîne. Comme les maris donnent ordinairement la préférence à l'une de leurs épouſes & ne marquent aux autres qu'une froide in-

différence ; comme ils s'abſentent ſouvent pour les affaires de leur commerce ; les femmes délaiſſées cherchent & trouvent des conſolateurs, & celles même qui ſont le plus chéries de leurs époux, ne leur ſont pas toujours fideles. Moins coupables qu'elles, moins dignes de mépris, les courtiſanes leur diſputent leurs conquêtes ; mais, avec les unes & les autres, les faveurs de l'amour ſont ſouvent empoiſonnées.

CHAPITRE III.

Induſtrie & commerce des Boukhares.

Les Boukhares font du commerce ; cultivent la terre, travaillent des jardins, exercent tous les métiers utiles & quelques arts agréables.

Comme leurs terres ſont rarement humectées par la pluie, ils amenent par des tranchées l'eau des rivieres dans leurs jardins & dans leurs pâturages & les arroſent aſſidument. Laborieux, mais fai-

bles, ils achetent aux Kirguis & aux autres nations qui exercent le brigandage, des eſclaves qu'ils paient depuis cinquante juſqu'à cent ducats. Ils ſe conduiſent avec ces infortunés comme avec des compagnons, des amis, des freres : en achetant les corps, ils ne ſe croient pas permis d'impoſer des loix aux eſprits & aux conſciences.

Ils ſement du riz, du bled, de l'avoine, deux eſpeces de feves, des pois, des lentilles, du bled de Turquie & d'autres graines. Ils ne ſe ſervent pas du fléau pour tirer le grain de l'épi ; mais, quand il eſt aſſez ſec, ils le font fouler aux pieds des beſtiaux. Leurs jardins produiſent d'excellents fruits, des abricots, des pêches, des grenades, des prunes, des ceriſes, du raiſin, des avelines, des melons ordinaires, des melons d'eau, toute ſorte de plantes potageres & de très belles fleurs.

Ils cultivent le coton & ſavent en fabriquer de belles étoffes. Ils élevent des vers à ſoie, &, pour les nourrir, ils entourent leurs jardins de mûriers.

Leur nation eſt trop populeuſe, leurs villages ſont trop voiſins les uns des autres, pour qu'ils puiſſent avoir des troupeaux auſſi nombreux que les hordes habitantes des ſteppes. Leurs chevaux ſont eſtimés des Indiens qui les leur achetent fort cher. Leurs brebis, qu'ils ont reçues des Arabes, ont dégénéré pour la force, mais la fineſſe de leur laine approche de celle d'Angleterre. Les peaux des agneaux tués quinze jours après leur naiſſance ſont recherchées dans toute l'Aſie & dans une partie de l'Europe. Le poil en eſt du plus beau noir ou d'une blancheur éclatante. Les bergers Boukhares paſſent leur vie dans de vaſtes plaines ſablonneuſes, & n'ont pour logements que des guérites.

On fait en Boukharie un papier très fin de coton & d'écorce de mûrier. Les Chinois ont auſſi l'art de faire avec des écorces un papier qui a de la fineſſe, du luſtre, mais qui n'a pas la ſolidité du nôtre.

Les Boukhares font du commerce avec

l'Inde, la Perſe, la Chine, la Ruſſie, & toutes les nations tatares; ils ſe réuniſſent en caravanes. Comme leurs affaires les arrêtent quelquefois long-temps dans les pays étrangers, il leur arrive ſouvent d'oublier leur patrie & de n'y revenir jamais.

Leur commerce avec la Ruſſie eſt pénible & dangereux: Il faut qu'ils traverſent les vaſtes & ſtériles ſtepes des Kirguis où ils ne trouvent pas même de l'eau; il faut qu'ils achetent fort cher leur sûreté de ces peuples brigands, & encore leur arrive-t-il ſouvent d'être dépouillés & livrés à l'eſclavage. Mais l'intérêt fait braver tous les dangers & toutes les fatigues, & il n'y a pas d'année qu'il n'entre dans Orenbourg & dans Aſtrakhan des caravanes de cent, de deux cents chameaux, & quelquefois même de neuf cents. Ils fréquentent moins à préſent les marchés de la Sibérie.

Ils ne vendent guere aux Indiens que des chevaux: mais ils achetent d'eux des étoffes de ſoie & de coton, des rubis,

des perles, des épiceries, du safran. Ils tirent de la Perse des velours. Ils vendent aux Chinois des chevaux & des brebis; & ils en reçoivent en échange de la rhubarbe qu'ils revendent en Perse, & de l'argent. Ils apportent en Russie du coton, des étoffes, des robes de chambre toutes faites, des fruits secs, des peaux d'agneaux, du salpêtre, de la poudre d'or & des pierres précieuses; ils exportent de cet empire des draps fins, des cuirs, de l'indigo, de la clinquaillerie & de la petite mercerie. Ils y font le commerce en argent & par échange.

CHAPITRE IV.

Funérailles des Boukhares.

M. MULLER fut témoin à Tobolsk de l'enterrement d'un Boukhare : Gmélin a donné d'après lui la deſcription de cette cérémonie, & nous ne ferons que ſuivre ſon récit.

La maiſon du mort était, dès le matin, remplie de femmes qui le pleuraient. L'Agoun, le Clergé, les croyants ſe raſſemblerent dans la moſquée pour attendre le cercueil. Le corps fut lavé avant d'être enſeveli : on l'enveloppa de deux pieces de drap ; celle de deſſus était jaune & l'autre blanche : ces couleurs n'avaient pas été choiſies avec indifférence ; elles ſont preſcrites par la religion, qui ordonne auſſi que le drap employé dans ces occaſions ait été fabriqué par des mains mahométanes.

Le drap de deſſus fut couvert d'un morceau d'étoffe plus fine, long de ſix

pieds, & percé, vers le milieu, d'un trou assez grand pour y passer la tête du mort, car elle doit toujours rester libre. Ces différentes enveloppes furent bien parfumées de camphre & d'autres odeurs fortes : on les cousit, on les lia, on en forma une sorte de paquet qui ressemblait assez bien à un porte-manteau de voyageur. Une priere écrite en langue arabe de la main d'un Prêtre, fut attachée sur la poitrine du mort.

Le corps fut déposé dans un cercueil fait de plusieurs planches jointes ensemble par des écorces & recouvertes d'un tapis. Il fut porté jusqu'à la mosquée, mais il n'y fut pas introduit : elle serait souillée par la présence d'un cadavre. L'Agoun, les Moullahs & les assistants vinrent au-devant du convoi jusqu'à la porte du temple, & réciterent des prieres sur le cercueil.

On mit ensuite le corps sur un traîneau pour le transporter au cimetiere, qui est toujours éloigné de la ville : ce furent les assistants qui creuserent eux-

mêmes la fosse : ce serait une impiété de la faire creuser à prix d'argent. Elle doit avoir la forme d'un quarré long & être dirigée du côté de la Mecque. Tous les assistants prirent un peu de terre, & soufflerent dessus ; un homme la reçut dans le pan de sa robe & la jetta dans la fosse. Le cercueil fut approché, on en leva le tapis, on tira le corps, & deux hommes, ayant pris par les deux extrémités le suaire qui l'enveloppait, le descendirent en terre. On eut soin de lui découvrir le visage. Une priere, écrite sur une feuille de papier, fut attachée au bout d'un bâton qu'on planta dans la fosse à côté du mort. On lui tourna la tête du côté de cet écrit, comme s'il avait pu le lire ; & les Tatars sont en effet persuadés qu'il en doit faire lecture au moment où il se réveillera pour entendre son jugement.

On forma dans la fosse, à une certaine hauteur, une sorte de plafond avec des arbres coupés exprès & les planches dont le cercueil avait été composé. On jetta par-dessus ces planches quelques

braſſées de foin & toute la terre qui avait été tirée de la foſſe : on arroſa par trois fois cette terre, en commençant par la droite & continuant par la gauche. Il eſt ordonné de conſtruire ce plancher par-deſſus le corps, afin que la terre ne le touche pas ; car il faut que le mort puiſſe ſe tenir aſſis pendant ſon interrogatoire, lorſque deux Anges viendront le réveiller & lui prononcer ſon jugement.

SIXIEME SECTION.

Des Tatars de différentes tribus, réfugiés dans les villes de la Sibérie.

CHAPITRE I.

Tatars de la Khive ou du Kharaſme.

LES Boukhares ne forment pas ſeuls la population des Tatars émigrants dans Tobolsk & dans les autres villes de la Sibérie. La plupart des Gouvernements tatars ſont expoſés à de fréquentes révolutions : les ſujets, opprimés par les caprices de leurs maîtres, rebutés des jugements arbitraires & ſouvent injuſtes de leurs Chefs, dépouillés par les incurſions de leurs voiſins, ou ſoumis par le ſort des armes à de nouveaux Souverains, ſentent le beſoin d'un aſyle contre tant de malheurs, & viennent le chercher ſous la domination de la Ruſſie. Ils y trouvent

la liberté de conſcience, des temples & des Prêtres de leur religion, la ſûreté de leur fortune & la protection des loix. Là vivent leurs compatriotes, leurs parents, leurs amis : ils croient recouvrer une nouvelle patrie ; ils peuvent conſerver leur langue, leurs habits, leurs uſages, ſi chers aux hommes non moins opiniâtres qu'inconſtants. Auſſi chaque année voit augmenter le nombre des Tatars qui viennent s'établir en Ruſſie : nous allons faire connaître les principales nations qui fourniſſent ces émigrants.

Les peuples de la Khive ſont nommés Kharazes dans les hiſtoriens tatares. Ce ſont ces Coraſmins qui ſe rendirent célebres vers le milieu du treizieme ſiecle par les ravages qu'ils exercerent dans la Syrie. Leur pays eſt plus connu ſous le nom de Khariſme ou de Kharaſme que ſous celui de Khive. Les belles-lettres & la philoſophie y fleurirent autrefois, & l'émulation régnait entre ſes écoles & celles de la Boukharie. La poëſie y était cultivée, & les Kharazes étaient les plus

polis & les plus éclairés des peuples de l'Orient. Ils ſe délaſſaient des études auſteres par celle de la muſique, & c'eſt d'eux que les Orientaux diſaient qu'ils ne pouvaient pleurer qu'en chantant.

Ce temps de ſplendeur & de gloire eſt paſſé ; mais ils ont encore vu naître parmi eux, dans le dernier ſiecle, un homme connu parmi les lettrés orientaux : c'eſt Aboulgaſi Baïadour, auteur de l'hiſtoire généalogique des Tatars. Il deſcendait de Tchingis-Khan, & il eſt mort Souverain de la Khive & du Kharaſme en 1662.

Les Kharazes faiſaient partie d'un peuple qui vivait autrefois vers le bas de l'Iaïk. Chaſſés par leur Souverain, à qui ils s'étaient rendus ſuſpects, ils parvinrent aux rives de l'Amou-Daria, trouverent une ſituation agréable, de riches pâturages, un fleuve poiſſonneux, & ceſſerent de regretter la patrie qu'on leur avait fait abandonner. Ils donnerent eux-mêmes le nom de Khive au pays dont ils prenaient poſſeſſion. Il eſt ſitué au levant

du lac Aral, & confine avec la Perſe & la Boukharie.

Ils vivent, comme les Boukhares, dans des villes & des villages. Khive eſt leur capitale, bâtie près de l'Amou-Daria qui ſe jette dans l'Aral. Baignée par de nombreux canaux tirés de ce fleuve, elle offre à ſes habitants toute l'eau dont ils ont beſoin pour arroſer leurs jardins. Elle n'eſt défendue que par une muraille de terre. Les rues ſont alignées, mais étroites; on y compte plus de trois mille maiſons conſtruites, comme celles des Boukhares, de terre contenue par des brouſſailles, & on y eſt également incommodé des ſcorpions. Onze autres villes, toutes indépendantes & gouvernées par leurs Corps municipaux, achevent de compoſer la domination des Khivains.

Ils ſont gouvernés par un Khan qui brille d'un faſte oriental, & tire de ſes ſujets des revenus aſſez conſidérables: mais, dans le ſein des délices apparentes, il vit agité par les tourments de la crainte. C'eſt le courtiſan de Denys, aſſis ſur

un trône devant une table ſomptueuſe ; mais voyant un glaive tranchant ſuſpendu ſur ſa tête par un cheveu. Les Khivains, impatients du joug, le dépoſent ou le maſſacrent, dès qu'il ceſſe de leur plaire. Ces meurtres répétés ont éteint la race de leurs princes. Ils choiſiſſent à préſent leurs ſouverains dans les familles régnantes des Kirguis ou des Tatars voiſins, & ces princes abdiquent bientôt une puiſſance précaire qu'environnent tant de dangers.

Redoutables ſeulement à leurs maîtres, les Khivains ne ſe défendent contre leurs voiſins qu'avec le ſecours des Troukhmenes, & des Araliens qui ſe mettent à leur ſolde & qui étaient autrefois gouvernés par les mêmes Khans. Chakh-Nadir, ou Thamas Kouli-Khan eut peu de peine à les ſubjuguer : il laiſſa dans Khive une garniſon qui fut chaſſée après ſa mort.

La Khive a beaucoup de reſſemblance avec la Boukharie : c'eſt de même un pays plat, ſec, & cependant fertile. De

là naît une grande conformité dans la maniere de vivre des habitants. Les Tatars de la Khive ſement des grains, cultivent des cotoniers, plantent du tabac & recueillent un peu de ſoie qu'ils livrent à leurs khans pour un prix fixé. Leurs jardins fourniſſent une grande abondance d'excellents fruits. Leurs troupeaux ne valent pas ceux de la Boukharie, & ils ſont obligés de les acheter aux Kirguis & aux Troukhmenes. Enfin leur commerce n'eſt pas conſidérable, & comme ils ne ſuffiſent pas ordinairement à former ſeuls des caravanes, ils ſe joignent à celles des Boukhares.

CHAPITRE II.

Troukhmenes ou Turkomans.

LES Troukhmenes, plus connus en Europe ſous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la Mer Caſpienne depuis l'Iemba & les ſtepes des Kirguis, juſqu'à la Khive & à la Perſe. Ce ſont des Turcs ou Tatars qui ne ſe ſont altérés par aucun mélange; nation induſtrieuſe, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ſes armes blanches & ſes armes à feu, & ſe louant volontiers à ſes voiſins pour faire la guerre; courageuſe, fiere, & en même temps humaine.

Les Troukhmenes préferent au ſéjour de leurs plaines les vallées & les penchants des monts Manguichlat, qui s'élevent à quatre ou cinq journées des bouches de l'Iaïk. C'eſt là que, défendus par la ſituation même des lieux, ils nourriſſent en paix de nombreux troupeaux de cha-

meaux, de chevaux, de bêtes à cornes & de brebis. Quelques-uns cultivent la terre, & ſement du bled & du millet; mais ils ſe livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perſe & la Boukharie, & leurs marchands amaſſent quelquefois de grandes richeſſes.

Bien moins nombreux que les Kuirguis, ils ſont bien plus redoutables à la guerre, & ſouvent ils les ont vaincus. Leur adreſſe à manier le ſabre les rend ſur-tout terribles à leurs voiſins. Si quelquefois la faibleſſe du nombre ne leur permet pas de ſe meſurer avec leurs ennemis, ils trouvent un aſyle aſſuré ſur leurs montagnes inacceſſibles.

La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incurſions des peuples ſeptentrionaux. Entre l'Iemba, la Mer Caſpienne & le lac Aral, regnent de vaſtes plaines d'un ſable léger & mobile : les peuples voiſins de ces plaines les appellent des mers de ſable. Les vents ſemblent ſe faire un jeu d'en chan-

ger ſans ceſſe l'aſpect : ils élevent aujourd'hui des montagnes, qui ſeront demain changées en abymes ; ils creuſent des précipices qui bientôt ſeront couverts de montagnes. Leur ſouffle ſouleve, agite, fait combattre & gronder le ſable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engagerait dans ces campagnes prêtes à s'ouvrir ſous leurs pas, à ſe rouler ſur leurs têtes, ne laiſſeraient pas même après elle un léger ſouvenir de leur entrepriſe.

CHAPITRE III.

Tatars du Tourkeſtan.

SI l'on en croit les peuples du Tourkeſtan, c'eſt chez eux qu'il faut placer le berceau de la puiſſance des Turcs, qui de là s'eſt étendue dans toute l'Aſie. Ils croient que leur capitale eſt bien plus ancienne que toutes les villes de la Boukharie & des autres nations de race tatare. Leurs Prêtres n'héſitent pas même à regarder

comme ſes fondateurs les petits-fils de Turk fils de Japhet : tradition abſurde, qui témoigne ſeulement à quelle haute antiquité ce peuple oſe prétendre. Une autre tradition, peut-être auſſi mal fondée, mais qui ne s'écarte pas du moins de la vraiſemblance, rapporte au quatrieme Roi de Perſe la fondation de Tourkeſtan.

Cette ville eſt bâtie ſur les bords du Karaſſou, ou fleuve noir. Les rues n'en ſont pas alignées & ont quelquefois moins de ſix pieds de large. Elle contient trois moſquées : la plus ancienne, la mieux conſtruite renferme le tombeau d'un Achmet, Khodja ou deſcendant de Mahomet, & l'un des ſept perſonnages dont les Mahométans exaltent le plus la ſainteté. On ne compte d'ailleurs dans la ville que mille maiſons bâties de terre ſuivant l'uſage du pays. Elle n'eſt défendue que par une muraille auſſi de terre, & par un foſſé ſans profondeur.

Les ſavants du pays rapportent qu'autrefois pluſieurs de leurs peuplades aban-

donnerent leur patrie, ſe retirerent chez les Sarraſins & embraſſerent le mahométiſme. Ils regardent ces émigrants comme les ancêtres de ces Turcs devenus ſi célebres dans la ſuite & qui ſuccéderent à la puiſſance des Caliphes & à celle des Grecs dont ils renverſerent l'Empire. Ce récit s'accorde avec les notions que nous donne l'hiſtoire ſur l'établiſſement des Turcs au levant de l'Europe & au midi de l'Aſie.

Les habitants cultivent la terre & vont faire quelque commerce à Tachkent. Ils diſent que la montagne noire (Kara-Taou) à une journée de leur capitale, renferme une mine d'or; richeſſe inutile, puiſqu'ils ſont incapables de l'exploiter: s'ils peuvent en profiter un jour, ils apprendront alors par leur expérience que la pauvreté n'eſt que le moindre des maux.

Cette nation, qui a vu ſortir de ſon ſein un peuple de vainqueurs, gémit aujourd'hui ſous le joug des Kirguis: mais elle conſidere avec orgueil ſa capitale

regardée comme une ville ſainte par tous les Mahométans & la vanité la conſole encore de la gloire qu'elle a perdue.

CHAPITRE IV.

Tatars de Tachkent (1).

TACHKENT forme une domination un peu plus étendue que le Tourkeſtan. La ville, bâtie dans une plaine, n'eſt arroſée d'aucune riviere, & les habitants ne s'abreuvent que de l'eau des puits & des citernes, ou de celle des canaux qu'ils ont tirés d'une riviere éloignée de deux lieues & demie, & qui ſe jette dans le Syr-Daria. On compte dans la ville plus de ſix mille maiſons, toutes de terre, & couvertes de chaume : l'intérieur des maiſons eſt orné de figures ſculptées en chaux : on n'y reçoit la clarté que par une ouverture pratiquée au haut du toit.

(1) On prononce Tachekinte.

La plupart des rues ſont exceſſivement étroites.

Le bazar, ou marché, eſt au milieu de la ville, dont il forme une des principales décorations : il entoure un baſſin plein d'eau, revêtu de pierre, & ombragé par de grands arbres. On trouve encore dans la ville pluſieurs autres marchés, dont les boutiques où l'on vend des étoffes de coton, ne ſont conſtruites que de terre.

Tachkent renferme juſqu'à cent cinquante moſquées de terre ou de brique : mais on y voit des édifices plus conſidérables & mieux bâtis, autrefois deſtinés à l'éducation de la jeuneſſe & qui ſervaient auſſi de temples. Ils ſont anciens & fort négligés. On admire encore, dans le plus remarquable de tous, des ornements d'or & d'ivoire du travail le plus recherché & le tombeau d'un ancien Khan ; il ſert aujourd'hui d'étable aux beſtiaux.

Les campagnes du Tachkent ſont fertiles : on y ſeme du riz, du blé, de l'orge,

de

de l'avoine, on y plante des cotoniers. Les habitants ne recueillent de ſoie que pour leur uſage, mais le coton eſt pour eux un objet de commerce. Leurs jardins produiſent d'excellents fruits. Les montagnes voiſines contiennent des mines aſſez riches en fer, en cuivre & en plomb.

Au reſte la ville n'eſt défendue que par une méchante muraille de terre, haute de deux toiſes. L'air y eſt chaud, les pluies y ſont aſſez fréquentes, l'hiver n'y dure jamais moins de trois mois.

La nation, long-temps libre, eſt gouvernée par des princes de la famille régnante des Kirguis. Les peuples du Tachkent & ceux du Tourkeſtan, ne different des Boukhars & des Tatars de la Khive, que parcequ'ils ſont plus faibles, plus pauvres & plus opprimés.

CHAPITRE V.

Araliens.

ON donne le nom d'Araliens, (Aralintſi) à une tribu peu nombreuſe de Tatars Usbecks qui vivent à l'orient de l'Aral & dans les îles que forme ce lac. Leurs campagnes ſtériles ne leur laiſſent de moyens de ſubſiſter que par la vie paſtorale, & l'agriculture ſera toujours chez eux languiſſante. Errant en été à la ſuite de leurs troupeaux, ils ſe retirent en hiver dans des huttes immobiles qui forment des eſpeces de villages. Ils ont ſeulement, dans une île de l'Aral, une bourgade un peu moins miſérable que les autres & qu'ils décorent du nom de ville. Ils l'appellent Aral.

Leur faible population ne leur permet pas de mettre ſur pied plus de cinq mille hommes & cependant ils font prendre les armes à tous ceux qui ſont en état de les porter. Autrefois ſoumis au Khan du

Kharaſme, ils ont aujourd'hui un Khan particulier & indépendant, qu'ils éliſent dans la famille régnante chez les Kirguis. Les plus conſidérables d'entre eux abandonnent leur pays, & ſe retirent chez les Tatars de la Khive, dont ils reçoivent une ſolde pour les défendre.

On dit que la nature, en refuſant à leur contrée les véritables richeſſes, a placé une mine d'or dans le ſein d'une de leurs montagnes; préſent funeſte, qui peut armer contre eux un jour des voiſins avides & plus induſtrieux.

Comme ils n'exercent point de commerce, on ne voit en Ruſſie que ceux d'entre eux qui, tombés dans les fers des Kirguis, ont recouvré leur liberté par la fuite.

Le lac Aral, dont ils ont emprunté leur nom, a plus de deux cents lieues de circonférence & les peuples voiſins lui donnent le nom de mer. Les Ruſſes l'appellent la Mer-Bleue, & les Tatars la Mer-aux-Iles, (Aral-Dinguis) parcequ'il eſt hériſſé d'îles & d'écueils. On n'en

connaît pas bien la profondeur, qui ſouvent eſt conſidérable même dans le voiſinage des côtes. On prétend qu'au milieu du lac ſe trouve un gouffre qui engloutit les bâtiments. Ses eaux ont quelque ſalure; cependant on peut en boire dans une grande néceſſité. Comme la Mer Caſpienne, il reçoit de grands fleuves; comme elle, il n'en produit aucun; il a la même abondance de poiſſons & ces poiſſons ſont de la même eſpece; un même ſable ſert de fond aux deux lacs: & l'on a de juſtes raiſons de croire qu'ils n'en formaient autrefois qu'un ſeul, ou même que, réunis au Pont-Euxin, ils ne faiſaient avec lui qu'une ſeule mer.

CHAPITRE VI.

Karakalpaks.

Le nom des Karakalpaks ſignifie bonnets noirs. Ils ſont partagés en deux hordes, dont l'une occupe le haut du Syr-Daria; & l'autre eſt répandue vers l'embouchure de ce fleuve.

Ils erraient autrefois au bas du Volga; mais ils en furent chaſſés lorſque les Nogais ſe rendirent puiſſants dans le royaume d'Aſtrakhan : repouſſés loin des rivages de la Mer Caſpienne, ils cherchèrent un aſyle ſur ceux du lac Aral ſans y trouver la tranquillité qu'ils aiment & dont ils ne peuvent jouir. Leur repos eſt ſans ceſſe troublé par les Kirguis, leurs voiſins, qu'on peut même appeller leurs maîtres.

Dans leur humiliation, ils ont conſervé un ordre de nobleſſe diſtribuée en pluſieurs claſſes : la plus diſtinguée fait remonter ſon origine aux deſcendants de

Mahomet & chacun de ſes membres ſe décore du titre de Khodja. Gouvernés par des Khans ſans puiſſance & preſque ſans conſidération, la religion les ſoumet bien plus puiſſamment aux deſcendants du Prophête. Ils ſont bien mieux inſtruits dans les principes du Mahométiſme, ils en obſervent bien mieux les loix, que les autres tribus qui menent un genre de vie à-peu-près ſemblable.

Ils cultivent la terre, & logent en hiver dans des huttes immobiles; mais aux approches de l'été, ils vont camper ſous des tentes dans les plaines où ils conduiſent leurs troupeaux. La vie paſtorale fait leur principale reſſource. Ils ont peu de chevaux; ils ſemblent même en faire peu de cas, ou du moins ils ont appris à s'en paſſer : mais ils ſont riches en bêtes à cornes, ils dreſſent, ils montent leurs bœufs, & les attelent à leurs chariots.

Des nations errantes & faibles, c'eſt une des plus induſtrieuſes : elle ſuffit à ſes beſoins, elle vend même à ſes voiſins

les produits de ſon travail. Elle a de bons forgerons, d'habiles armuriers & même des fabriques de poudre : elle voit ſouvent tourner contre elle-même les armes que ſes mains ont forgées.

Les Karakalpaks ont auſſi peu de goût pour le commerce que de talent pour la guerre. Quand ils ſont attaqués, ils ſe retranchent derriere des foſſés & s'y défendent mal. Quoiqu'ils ne ſachent pas combattre, ils aiment le brigandage & cherchent à enlever des hommes ; mais il leur arrive plus ſouvent de tomber entre les mains des Kirguis. Comme la vie des deux peuples eſt à-peu-près ſemblable, & qu'ils trouvent dans leurs raviſſeurs des maîtres fort doux & faciles à ſervir, ils font peu d'efforts pour ſortir de la captivité, & il eſt rare qu'il en paſſe quelques-uns en Ruſſie.

SEPTIEME SECTION.

Des Kirguis-Kaiſaki.

CHAPITRE I.

Portrait & caractere des Kirguis.

LES Kirguis ſe donnent auſſi le nom de Sara-Kaiſaki, Kozaques du déſert. Si l'on en croit leurs traditions, ils ſont ſortis en petit nombre de la Crimée, & ſe ſont bientôt après fortifiés par un grand nombre d'émigrants de différentes hordes. Il faudrait alors rapporter leur origine aux Tatars Nogais. Mais Abulgaſi, qui les nomme Kerguis, les fait venir des bords de l'Ikran, dans le voiſinage de la grande muraille de la Chine. On ne peut rien ſavoir de certain ſur l'ancienne hiſtoire de ce peuple qui n'eſt connu que depuis la conquête de la Sibérie par les Ruſſes.

Il eſt partagé en trois hordes différentes. La grande horde erre dans les ſtepes arroſées par le Syr-Daria, vers le Tourkeſtan : la moyenne & la petite horde, plus nombreuſes & plus riches, s'étendent depuis les côtes du lac Kargaljin, & les bords de la Noura & du Souraſſou, juſqu'au lac Aral & juſqu'aux rivages de la Mer Caſpienne.

Ces deux hordes, vaſſales de la Ruſſie, laiſſent toujours en ôtages à Orenbourg quelques fils de leurs Princes & des jeunes gens du plus haut rang. Mais les ôtages, les ſerments, les traités ne peuvent raſſurer contre leurs brigandages : ils enlevent quelquefois les hommes & les beſtiaux juſques ſur le territoire de la Ruſſie, & ils attaquent dans leurs ſtepes les caravanes qui viennent commercer avec les Ruſſes.

Lors de la conquête de la Sibérie, ils étaient répandus dans les ſtepes que parcourt l'Iéniſſei en ſortant de ſa ſource. Ils occupaient ſur-tout les bords de l'Abakan qui ſe jette dans l'Iéniſſei, & ceux

de l'Iouſſ, qui prend le nom de Tchoulym, lorſqu'il mêle ſes eaux à celles de l'Ouroup.

Ce fut en 1606 qu'ils ſe donnerent pour la premiere fois à la Ruſſie : peuples inquiets, inconſtants, changeant par caprice d'amis, de protecteurs & d'ennemis ; prompts à ſe ſoulever, non moins faciles à ſe ſoumettre, pour ſe révolter encore ; groſſiers, licencieux, également portés au brigandage & à la perfidie ; méchants enfin dans leur conduite, ſans avoir la méchanceté dans le cœur.

D'un autre côté, vous voyez en eux des maîtres humains, des hommes généreux, compatiſſants, vivant enſemble dans l'union fraternelle. Pauvres, ils ne ſe mépriſent pas eux-mêmes & s'élevent à l'égalité du riche : riches, ils ne dédaignent pas la familiarité du pauvre. C'eſt là que les richeſſes ſont réduites à leur juſte valeur ; elles procurent des jouiſſances, elles ne donnent pas le droit de mépriſer, d'inſulter, de s'aſſervir le malheureux.

Les Kirguis ont une phyſionomie ouverte qui prévient en leur faveur. Leurs yeux ſont petits, mais vifs, ſans avoir rien de menaçant : on trouve en eux du bon ſens, de l'intelligence, même de la fineſſe. Ils aiment les aventures extraordinaires, mais ils aiment encore mieux leurs aiſes : voleurs par état, voluptueux par caractere, ſe baignant quelquefois dans le ſang & peu portés à le répandre. Ils font du mal pour ſe procurer leur bien-être, ils le font par repréſailles, ils le font ſur-tout par point d'honneur. Eh! comment auraient-ils, dans leur ignorance, des idées plus juſtes que tant de nations éclairées qui ont placé la gloire dans le brigandage? On remarque que, depuis qu'ils entretiennent un commerce plus fréquent avec les Ruſſes, leurs mœurs s'adouciſſent chaque jour.

Comme ils n'ont point d'écoles, il ſe trouve peu de Kirguis qui ſachent écrire leur langue, mais ils la parlent avec pureté. Ils vivent dans l'ignorance, & ils en ſont dédommagés parcequ'ils n'ont

aucune de ces fauſſes idées que les hommes tiennent de leurs maîtres, & qu'ils ne connaiſſent aucune de ces erreurs que les ſavants érigent en principes. Les Tatars lettrés qu'ils enlevent dans leurs courſes deviennent ſecrétaires de leurs Princes.

CHAPITRE II.

Richeſſes & induſtrie des Kirguis.

Les Kirguis menent une vie errante & n'habitent que des tentes conſtruites à peu-près comme celles des Kalmouks. Leurs richeſſes, leurs reſſources conſiſtent dans leurs troupeaux. Un paſteur d'une fortune médiocre poſſede rarement moins de trente à cinquante chevaux, de quinze à vingt pieces de gros bétail, de cent moutons & de vingt à cinquante chevres, à quoi ils ajoutent au moins une paire de chameaux. On voit dans la moyenne horde, la plus riche de toutes, des particuliers qui ont dix mille

chevaux, trois cents chameaux, trois à quatre mille pieces de gros bétail, vingt mille moutons, & au-delà de mille chevres. Et, dans la petite horde, il n'eſt pas rare de trouver des propriétaires de cinq mille chevaux.

Ils ont des chameaux des deux eſpeces. Ceux à une ſeule boſſe ſupportent mieux la ſoif, & ſont plus propres à faire de grands voyages. Leur charge eſt de mille livres peſant dans les petits voyages, & de plus de cinq cents dans les longues courſes. L'eſpece des chameaux à double boſſe fournit plus de poil; un ſeul animal en donne au moins dix livres par an.

Ce n'eſt que depuis peu de temps qu'ils ont des troupeaux de bêtes à cornes. Ils les ont d'abord enlevés aux Kalmouks, & les ont vus enſuite ſe multiplier promptement. Quelquefois ils ſe ſervent de leurs bœufs pour monture; &, quand ils les deſtinent à cet uſage, ils leur percent la cloiſon du nez comme aux chameaux.

Leurs moutons, comme ceux des Kalmouks, ſont de l'eſpece à large queue.

On en voit qui parviennent à la hauteur d'un âne de moyenne taille, & dont la queue pese seule plus de trente livres. Ces moutons cherchent en hiver leur pâture sous la neige : ils maigrissent un peu dans cette saison, & reprennent au retour du printemps leur premier embonpoint. La salure des stepes, dont ils mangent même la terre grasse & imprégnée de sel, entretient & provoque leur appétit, & donne à leur chair un goût exquis. Il se forme souvent dans leur estomac des égagropiles : ce sont des boules de laine & d'herbe mal digérées ; mais cette maladie n'est pas mortelle. Le mouton est la nourriture ordinaire des Kirguis, & on envoie de leurs agneaux jusqu'à Saint-Pétersbourg pour la table de la Cour.

Les peaux d'agneaux des Kirguis sont fort recherchées & sont un des objets les plus importants de leur commerce : ce sont les plus belles après celles de la Boukharie. Pour en mieux conserver le lustre, ils enveloppent l'animal dès sa naissance & le tuent quand sa queue commence à

groſſir. Les peaux de la premiere qualité ſont luſtrées & comme damaſſées; celles de la ſeconde ont une friſure très fine; les plus communes ont moins de luſtre, & le poil en eſt moins friſé.

Quand un Kirguis voit ſon troupeau ſe multiplier au-delà de ſes eſpérances, il ne croit pas avoir reçu pour lui ſeul les bienfaits du Ciel; il ſe regarderait lui-même avec horreur, comme un uſurpateur impie, s'il refuſait aux malheureux leur part de ſes richeſſes inattendues; & c'eſt en les partageant avec les pauvres qu'il témoigne à Dieu ſa reconnaiſſance. Si dans la ſuite il éprouve de grands revers, il ſe voit à ſon tour ſecouru par les infortunés dont il a fait le bonheur, & qui, lui donnant plus qu'ils n'ont reçu, ne croient pas encore s'être acquittés.

Les Kirguis, en général, vivent dans l'aiſance: c'eſt un des peuples nomades qui connaît le moins la miſere. Comme il n'eſt pas difficile à chaque particulier de ſe procurer un troupeau ſuffiſant pour ſa ſubſiſtance, perſonne ne veut travail-

ler pour les autres, & les riches ſont obligés de ſe faire ſervir par des eſclaves. Quoique, chez eux, les fortunes ſoient inégales, quoiqu'ils reconnaiſſent même un ordre de nobleſſe, ils prétendent tous à l'égalité fraternelle, & les Princes, le Souverain lui-même n'a pas un homme libre à ſon ſervice. Chez eux l'eſclavage eſt fort doux, quand on peut s'accoutumer à leur maniere de vivre. Ils traitent leurs eſclaves comme leurs amis, fourniſſent abondamment à leur ſubſiſtance, &, ne ceſſant jamais de voir en eux leurs ſemblables, ils ſouffriraient eux-mêmes en leur laiſſant éprouver le beſoin : mais l'eſclave qui tente de fuir, ou qui s'engage dans des intrigues amoureuſes, s'expoſe à de rigoureuſes punitions, & même à perdre la vie.

Les Kirguis n'ont aucune idée du travail des terres, & le ſol aride & ſalin de leurs ſtepes ne ſe prêterait pas à la culture. Eux-mêmes d'ailleurs ſont peu propres au travail : la moindre fatigue les met en ſueur. Un de leurs Khans vou-

lut un jour, à l'exemple des Ruſſes, faire faucher quelques prairies : mais ſes ſujets étaient obligés de reſpirer à chaque inſtant, & ſouvent même ils ſe laiſſaient tomber avec la faux : on fut obligé de louer des Kozaques pour finir l'ouvrage. C'eſt une erreur de croire que les peuples ſauvages ou barbares ſoient plus forts que les autres hommes : ils le céderaient, par la force des bras, à un grand nombre de nos artiſans; par celle du corps, à nos porte-faix. Ils ont ſeulement à un haut degré le genre de force, d'adreſſe, d'agilité que doivent leur donner leurs exercices habituels, & les Kirguis, qui ne connaiſſent d'autre exercice que celui du cheval, ne doivent pas avoir des bras très vigoureux.

Quelques-uns d'entre eux ſavent fabriquer de la poudre ; ils ont auſſi quelques mauvais forgerons, mais ils ſont obligés d'acheter des Ruſſes preſque tous les inſtruments de fer.

Du poil de leurs chameaux ils fabriquent des camelots & des cordes pour leur uſa-

[illegible] sur les femelles, ils font un fromage: ils en font aussi un beurre plus gras que celui de vache, & moins huileux que celui de ſument.

Ainsi un luxe & des commodités de la vie, se manquant de manufactures, ils sont obligés de faire un grand commerce d'échange avec les Russes, les Bouchares & leurs autres voisins. Ils comptent par moutons comme nous comptons par livres. Ils mettent une piece d'étoffe, ou un habit un certain nombre de moutons: ils donnent en payement un cheval, c'est aussi par un nombre de moutons qu'ils en spécifient la valeur. Il n'y a pas d'année que le commerce avec les Kirguis ne fasse entrer, dans la seule ville d'Orenbourg, cent cinquante mille moutons, sans compter les chevaux, les bêtes à cornes, & une quantité considérable de peaux d'agneaux, de dépouilles d'animaux sauvages, de cuirs, de poil de chameaux & de chevres.

CHAPITRE III.

Chaſſe des Kirguis. Moutons ſauvages.

Les Kirguis ne ſe livrent à la pêche & à la chaſſe que pour leur amuſement. Quoiqu'ils faſſent uſage du fuſil, ils n'ont pas encore abandonné l'arc & les fleches, & ces armes, dans les mains d'un chaſſeur habile, valent peut-être nos armes à feu. Ils font pourſuivre le gibier par des chiens & par des oiſeaux de proie; ils lui dreſſent des pieges, ils lui tendent des lacets. Cet exercice, dont ils ſe font une récréation, contribue en même temps à leur richeſſe. Ils prennent des renards communs, des renards de ſtepes, des blaireaux, des hermines, le joli rat qu'on appelle ſouſlik : ils tuent auſſi des chamois, des chacals, différents animaux à poils tigrés, & d'autres qu'on appelle moutons ſauvages.

Ce dernier animal ne ſerait-il pas le même que le ſaiga, & que celui dont

parle Gmélin le neveu, qu'il appelle mouton oriental & qu'il a vu dans le Mazandéran?

Celui-ci vit en troupes ſur les plus hautes montagnes, dans la ſociété de différentes eſpeces de chevres. La conformation de ſes cornes, celle de ſon corps le placeraient dans la claſſe des moutons, ſi d'autres qualités ne le mettaient pas dans celles du cerf & de la chevre. Les cornes du mâle ſont applaties, creuſes & garnies d'anneaux relevés; elles ſe contournent en décrivant une ſpirale, vont toujours en diminuant & ſe terminent par une pointe fort aiguë. Le derriere de la tête eſt relévé en boſſe. Les oreilles ſont droites & immobiles; le col, gros & court, eſt garni en deſſus d'une laine qui reſſemble entièrement au poil du cerf. Le menton eſt accompagné, comme celui du bouc, d'une barbe de poils longs, roides & toujours noirs ou blanchâtres.

Ces animaux, ſans avoir entièrement perdu la timidité naturelle à la race des brebis, ſe battent cruellement entre eux.

Les deux champions baiſſent la tête, s'approchent, ſe heurtent, & le combat finit ſouvent par la mort du plus faible. On voit des places où la terre eſt jonchée des débris de leurs armes briſées dans le combat. Ils ſe tiennent ſur les montagnes les plus élevées, craignent l'homme & ne ſe laiſſent pas apprivoiſer. Ils meurent au bout de quelques ſemaines quand ils ont perdu la liberté. Leurs amours commencent en Septembre, durent un mois, & la femelle met bas en Février.

Les montagnes dont ils habitent les ſommets ſont couvertes d'herbes odoriférantes : mais on croit qu'ils ſont ſurtout avides de la mouſſe des arbres. Ils ne deviennent jamais auſſi gras que nos moutons domeſtiques. Leur laine a peu de valeur, leur chair eſt très délicate.

Ce mouton oriental du jeune Gmélin, n'eſt peut-être pas différent de l'argali dont J. G. Gmélin, ſon oncle, nous a donné la deſcription. Il ſe trouve, dit-il, dans la Kalmoukie & ſur toutes les hautes montagnes juſqu'au Kamtchatka. On

l'appelle mouton ſauvage vers le haut de l'Irtich. Sa plus haute taille eſt celle du daim. Il reſſemble au cerf par la tête, le cou, les pieds, par ſa queue courte & ſa vivacité : mais il eſt peut-être plus ſauvage & plus vigoureux.

Les cornes prennent naiſſance au-deſſus & à fort peu de diſtance des yeux & directement devant les oreilles. Elles ſe courbent d'abord en arriere, reviennent en décrivant un cercle, ſe relevent & ſaillent en avant à leur extrémité. Depuis la racine, juſqu'à la moitié de leur longueur, elles ſont extrêmement ridées ; le reſte eſt un peu plus uni. Elles croiſſent tant que l'animal eſt vivant, & la partie du crâne où elles ſont attachées devient toujours plus épaiſſe. D'un blanc jaunâtre dans la jeuneſſe de l'animal, elles prennent une couleur plus obſcure & noirciſſent à meſure qu'il vieillit ; elles parviennent juſqu'à la longueur de quatre pieds, meſure priſe en ſuivant leurs ſinuoſités, & peſent plus de trente livres. On en trouve ſouvent dans le déſert qui

ont une ſi grande cavité vers la racine, qu'un renard peut s'y loger. C'eſt dans les cornes que réſide la plus grande force de l'animal & il arrive ſouvent aux mâles de les briſer en combattant.

Les oreilles ſont droites, pointues & médiocrement larges. La corne du pied eſt fendue, les jambes de derriere ſont plus hautes que celles de devant. L'animal a un fanon. Son poil eſt gris, mêlé de brun, & il a le long du dos une raie jaune.

Les parties intérieures ſont ſemblables à celles des autres animaux ruminants; l'eſtomac a quatre cavités diſtinctes. La véſicule du fiel eſt groſſe. La chair eſt d'un bon goût, & la graiſſe d'une ſaveur agréable.

L'argali dont J. G. Gmélin a donné la deſcription n'était âgé que de trois ans; il avait trois pieds de haut depuis la partie ſupérieure de la tête juſqu'au terrein & trois pieds ſix pouces de long depuis la naiſſance des cornes juſqu'à la queue. Dix hommes ſuffiſaient à peine pour le contenir.

Les femelles ſont moins grandes : elles ont des cornes, mais petites, minces, preſque droites, prenant peu d'accroiſſement, non ridées & à-peu-près ſemblables à celles de nos boucs.

L'argali ſe nourrit d'herbe : il entre en rut en automne & met bas au printemps ; la portée eſt d'un ou de deux petits. Cet animal tient du cerf, du belier & du chamois, & il ſe diſtingue de toutes ces eſpeces par des caracteres particuliers qui ne permettent de le claſſer avec aucune d'elles : tant la nature, qui ne cherche qu'à varier, ſe joue de toutes ces méthodes que les ſavants fondent ſur des reſſemblances.

Le mouton oriental de Gmélin le neveu eſt appellé Kotskui par les Perſans & Dakhkouche par les Turcs. Les Mongols appellent Argali le mouton ſauvage de J. G. Gmélin. Ce ſavant croit que c'eſt le Muſmon des anciens (1). La deſ-

(1) Les anciens ne nous ont pas donné du muſmon, qui eſt quelquefois nommé muſimon, cription

cription de l'oncle & celle du neveu différent ſeulement par le caractere de la barbe, que le premier n'attribue pas à l'Argali.

CHAPITRE IV.

Maniere de vivre & de ſe vêtir des Kirguis.

QUOIQUE en hiver la principale nourriture des Kirguis ſoit le mouton, ils mangent cependant d'autres viandes & même du chameau. L'appétit fait le plus grand aſſaiſonnement de leurs mets : quatre Kirguis, au retour de la chaſſe, mangent ſans peine un de leurs plus gros moutons. Ils ont conſervé pour la graiſſe ce goût naturel à tous les peuples nomades

une deſcription aſſez détaillée pour qu'on puiſſe décider ſi c'eſt le même animal que le mouton oriental de l'un des Gmélin & le mouton ſauvage de l'autre. On voit que le muſmon, ainſi que le ſaiga, l'argali, & le mouton oriental, ne ſe rencontrait que dans des pays montagneux, comme l'Eſpagne, la Sardaigne, l'île de Corſe. Strabon

de l'Aſie, & que n'ont pas même encore perdu les Turcs de l'Empire Ottoman : on les voit ſouvent manger à la main de gros morceaux de beurre ou de graiſſe de mouton. Mais ce peuple vorace pendant la moitié de l'année, devient ſobre au retour du printemps : il ne vit plus guere que de fromage ou de lait fermenté. Comme ils n'ont de farine que ce qu'ils en achetent des Ruſſes, la plupart n'ont jamais vu de pain ni de grau.

Amis, inconnus, compatriotes, étrangers, tout le monde eſt admis à partager leurs repas. Ils ne connaiſſent pas l'uſage des compliments ; ils ne ſont pas polis, ils ne ſont que généreux. Leurs meilleures proviſions ſont toujours celles dont ils font part à leurs hôtes. Leur plus grande

---

ſe contente de dire qu'on trouve en Sardaigne des eſpeces de beliers dont la toiſon reſſemble plutôt à du poil de chevre qu'à de la laine, & qu'on les appelle muſmons. « Naſcuntur ibi arietes qui, « lanæ loco, pilum ferunt caprinum, & vocantur « muſmones ». Strabo lib. V. Pline nous apprend qu'on en voyait en Eſpagne & ſur-tout dans l'île

politeſſe eſt de porter eux mêmes les morceaux à la bouche de leur convive, & le Prince ne ſe diſpenſe pas de cet uſage avec ceux qu'il honore de ſa faveur.

Ils font un uſage immodéré du tabac : ils le fument, ils le prennent en poudre. Ils ont de petites pipes de la Chine ; mais, comme elles leur coûtent fort cher, ils y ſuppléent le plus ſouvent avec des os de pieds de mouton. La même pipe ſuffit pour une compagnie nombreuſe ; elle paſſe de main en main, de bouche en bouche : ils aſpirent la fumée avec tant de force, qu'elle leur ſort par les narines. S'ils n'ont pas de pipe, leur induſtrie ſait y ſuppléer. On choiſit une place autour de laquelle toute la compagnie

---

de Corſe, mais il n'ajoute rien aux traits rapportés par Strabon. « Eſt in Hiſpaniâ, ſed maximè « Corſicâ, non maximè abſimile pecori genus « muſmonum, caprino villo, quam pecoris vel« leri, propius ». Plin. hiſt. nat. lib. VIII. cap. 75. Il dit que les anciens appellaient ombres, *umbri*, les animaux nés du muſmon & de la brebis.

puiſſe ſe coucher à ſon aiſe : l'un des fumeurs, pour rendre la terre plus compacte & la réduire en une pâte pétriſſable, l'arroſe de ſon urine : il y fait un trou perpendiculaire avec le manche de ſon fouet, & le remplit de tabac auquel il met le feu. Chacun ſe couche ventre à terre, s'arme d'une tige creuſe dont il poſe un bout ſur le tabac, &, de l'autre, il en aſpire la fumée. De cette maniere perſonne n'eſt obligé d'attendre ſon tour ; il n'y a point de mécontents, point de jaloux : tous ont le plaiſir de pomper enſemble la vapeur du tabac, & d'avoir en même temps la tête plongée dans les exhalaiſons qui s'élevent du fourneau.

Ces paſteurs ſi ſimples, ces fumeurs ſi dégoûtants, aiment le faſte dans les

« Quorum è genere & ovibus natos priſci umbros « vocant ». *ibid.* Mais un vers d'une ancienne épigramme, citée par le P. Hardouin, nous apprend que d'autres regardaient le muſmon lui-même comme une ſorte de mulet provenu de la chevre & du belier :

Muſimonem capra ex vervegno ſemine gignit.

habits. Une longue tunique d'une étoffe fine leur tient lieu de chemiſe. Ils portent une ſeconde tunique de laine ou de ſoie, de la même forme que la premiere, & une grande robe à larges manches qui ſe rétréciſſent par le bas & ſe terminent par une pointe qu'on releve au-deſſus du poignet. Quelques-uns ſe ceignent d'une large & riche ceinture & les autres d'un ſimple ceinturon de peau, auquel ils attachent leur couteau, leur briquet & leur tabagie. Leurs culottes ſont amples & longues comme celles de tous les Orientaux : leurs bottines ont des talons hauts & minces, à-peu-près comme ceux des ſouliers de nos femmes, & le bout du pied finit par une pointe aiguë. Les riches en font broder les coutures en or.

Ils ſe laiſſent croître les mouſtaches & ſe réſervent un bouquet de barbe au menton. Une calotte piquée couvre leur tête raſe : ils mettent par-deſſus cette calotte un bonnet de forme conique : la pointe ſe termine par une houpe, & les côtés ſont garnis de deux pieces d'étoffe qui

peuvent couvrir les joues & les oreilles ; mais qu'on releve le plus ſouvent en forme de bateau. Les gens aiſés ne portent que des robes d'écarlate ou d'étoffes précieuſes. Quoique dans leurs ſteppes, les froids ne ſoient pas rigoureux, ils mettent à la fois, par orgueil, le plus d'habits qu'ils en peuvent porter. Cette vaine oſtentation de richeſſe ne leur eſt pas toujours inutile : l'épaiſſeur des étoffes multipliées dont ils s'enveloppent, les empêche de ſe bleſſer en tombant de cheval.

Leur habit d'été eſt ordinairement de peau de chevre. Ils ont l'art de la bien apprêter, de la bien adoucir & de lui donner une teinture d'un brun jaunâtre. A la chaſſe & en voyage, ils mettent d'énormes culottes qui leur montent juſqu'au deſſous des bras & dans leſquelles ils renferment tous leurs habits.

Curieux de la parure pour eux-mêmes, ils ne le ſont pas moins pour leurs chevaux. Ils les couvrent de riches caparaçons : les ſelles, où brillent l'or & l'argent, ſont du travail le plus recherché,

& les brides mêmes ſont ſurchargées d'ornements.

Les femmes de diſtinction s'enveloppent la tête d'une ample piece d'étoffe légere & lui donnent la forme d'un turban turc : leurs robes ſont d'étoffe de ſoie, de toile peinte, de drap fin & plus ſouvent de velours ; elles les garniſſent de cordonnets, de galons d'or & de riches pelleteries. Les femmes du commun ſe couvrent habituellement la tête d'un voile ; mais, les jours de fête, elles portent des bonnets ornés de houpes & de grains de corail : ces coëffures ſont accompagnées de bandes d'étoffes flottantes ſur le dos & ſur les épaules & chargées des mêmes parures. Les filles reſtent la tête découverte, & ſe partagent les cheveux en un grand nombre de treſſes.

leurs uſages & le bon ſens de leurs chefs.

Suivant leurs coutumes, le meurtrier peut être pourſuivi, cherché par les parents du mort, &, s'ils le trouvent, ils ont droit de le tuer. Mais quand, après une année entiere, il a pu ſe ſouſtraire à leur vengeance, il lui eſt permis d'acheter ſa ſûreté, en leur payant une amende d'un eſclave, de cent chevaux & de deux chameaux.

On ne paie que la moitié de cette amende pour le meurtre d'une femme, pour celui d'un eſclave, pour dédommager une fille de ſon honneur ravi.

Si, dans une querelle, un homme a le pouce coupé, l'offenſeur doit lui donner cent brebis & vingt pour le petit doigt. On eſt ſévérement puni pour avoir pris un homme par la barbe : c'eſt la plus grave des inſultes ; c'eſt reprocher à celui qu'on outrage qu'il eſt indigne de porter la marque extérieure de la virilité ; c'eſt le dégrader de ſon ſexe & le ranger avec les femmelettes, puſillanimes. Les peuples qui ſont encore voiſins de la na-

ture eſtiment leur barbe & veulent qu'on la reſpecte.

Le voleur eſt condamné à rendre dix fois la valeur de ce qu'il a pris. On n'eſt pas admis à prêter ſerment dans ſa propre cauſe. Si l'accuſé ne peut trouver perſonne qui veuille jurer pour lui, il eſt déclaré coupable.

Les loix défendent aux Kirguis le brigandage, mais ils ſe le permettent & s'en font gloire. Quelquefois ils ſe réuniſſent en troupes, ſe donnent un chef, vont piller, enlever les caravanes. Ils gardent précieuſement ce qu'ils ont pris; c'eſt un trophée de leur valeur : ils ne vendent guere que les eſclaves mâles & les beſtiaux. Quelquefois un ſeul homme ſe met en campagne, & court les ſtepes cherchant les aventures. Ils ſemblent animés de l'eſprit des chevaliers errants, non pour redreſſer les torts, mais pour en faire.

Cependant un étranger qui a gagné l'amitié d'un Kirguis diſtingué par ſa naiſſance ou par ſes richeſſes, peut voya-

ger en toute sûreté dans leurs ſtepes : la compagnie de cet homme le défend mieux que la plus nombreuſe eſcorte. Tombe-t-il au milieu d'un bande de voleurs ; le Kirguis déclare que l'étranger eſt ſon ami, & les brigands ne témoignent plus que du reſpect à celui qu'ils allaient dépouiller.

Braves juſqu'à l'audace, ils ne ſont pas guerriers. Les différentes troupes ſe raſſemblent, conduites par des chefs qu'elles ont choiſis elles-mêmes : chaque combattant amene au moins deux chevaux, s'équipe & ſe nourrit à ſes frais.

Jamais ils ne réſiſtent à une défenſe vigoureuſe. Archers mal-adroits, ils n'ont que de mauvaiſes armes à feu ; ce ſont de ces fuſils à rouets & à mêches, tels qu'on les employait dans l'enfance de la mouſqueterie. Pour en faire uſage, il faut deſcendre de cheval, ſe coucher ventre à terre, ajuſter le fuſil ſur une fourchette qui lui ſert d'affût : ſi l'ennemi ne leur donne pas le temps de faire tous ces préparatifs, ils ſont bientôt mis en fuite ;

mais, contre des troupes qui n'ont ni plus d'art, ni plus de diſcipline, ils ont ſouvent l'avantage de la valeur.

Chaque jour l'armée diminue. Ceux qui ſe laſſent de faire la guerre, ſe retirent ſans demander de congés; la déſertion devient générale après une défaite; on ſe diſperſe, & chacun retourne chez ſoi par le chemin qu'il croit le plus court.

CHAPITRE VI.

Religion, mariages, funérailles des Kirguis.

Ce n'eſt qu'au commencement du dernier ſiecle que les Kirguis ont embraſſé le mahométiſme, & ils y ſont d'autant plus attachés qu'ils le connaiſſent moins. Pluſieurs de leurs oulouſſes n'ont pas de Moullahs, & tous n'en ont que de fort ignorants. Ils ſont toujours choiſis parmi ceux des priſonniers tatars qui ſavent lire & écrire. Quoiqu'ils aient été ſouvent arrachés à la charrue ou aux plus vils métiers; quoiqu'ils n'aient preſque aucune

idée des dogmes religieux, & qu'ils connaiſſent les caracteres de l'alcoran ſans l'entendre, ils ſont bientôt élevés au ſacerdoce; on reſpecte leur ſcience & leur fortune eſt aſſurée.

En renonçant à leur ancienne religion, les Kirguis ont conſervé leurs ſorciers. Ces impoſteurs ſont aſtrologues, interpretes des ſonges, devins, chiromanciens. Ils évoquent & chaſſent les mauvais eſprits au ſon de leur tambour; ils procurent la fécondité aux femmes & aux troupeaux, ils guériſſent les maladies par leurs preſtiges. Pluſieurs jettent au feu l'os d'une épaule de mouton & liſent l'avenir dans les fentes bizarres qui s'y ſont formées: d'autres pénetrent les décrets du ciel, en obſervant les vibrations de la corde d'un arc qui ſe détend.

On a vu que les Kirguis achettent leurs femmes. Les gens aiſés les paient cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, une paire de chameaux & cent moutons: les pauvres donnent beaucoup moins & les riches bien davantage. Celui qui a déjà

une femme paie plus cher la ſeconde, & plus encore la troiſieme. Si la nouvelle mariée ne donne pas des ſignes de ſa virginité, les gens de la noce tuent le cheval de l'époux, lui déchirent ſa robe nuptiale, font ſubir à la jeune épouſe les avanies les plus humiliantes, & le beau-pere eſt obligé de rendre une partie de ce qu'il a reçu.

Les gens du commun n'ont qu'une femme, & il leur ſerait même difficile de s'en procurer, s'ils n'en enlevaient pas aux nations voiſines. Les riches en ont ſouvent quatre, & un plus grand nombre de concubines. Ils aiment ſur-tout les femmes kalmoukes, parcequ'elles ſont, plus que les autres, propres aux ſoins du ménage, & qu'elles conſervent plus long-temps les apparences de la jeuneſſe. Fieres de cette préférence, ces femmes ſe vantent de n'avoir pas été achetées & échangées contre de vils beſtiaux, mais d'avoir été acquiſes au péril de la vie de leurs époux, & d'être devenues le prix d'une valeur héroïque. Celles qui con-

ſentent à embraſſer le mahométiſme, paſſent ſouvent dans les bras des premiers de la nation.

Mais autant on recherche les femmes kalmoukes, autant on mépriſe les captives perſanes, & elles tombent ordinairement dans le partage des eſclaves. C'eſt ainſi que les nations qui ſe nomment policées, & qui ſont toujours amollies & corrompues, inſpirent aux barbares encore plus de mépris qu'elles n'en affectent pour eux.

Chaque épouſe a ſa tente particuliere & eſt chargée de l'éducation de ſes enfants. La ſtérilité eſt pour elles le plus grand des malheurs, & l'épouſe ſtérile devient, en quelque ſorte, la ſervante de ſes rivales fécondes.

Les femmes des Kirguis ſont ſoigneuſes, douces, compatiſſantes. Elles favoriſent ſouvent l'évaſion des eſclaves, s'expoſant au danger d'être punies elles-mêmes de cet acte d'humanité, inſpiré quelquefois par l'amour.

Les maladies les plus communes chez

les Kirguis, ſont les rhumes, la gale, les éruptions cutanées, différentes ſortes de fievre. Les ventouſes ſont leur remede le plus ordinaire; ils appliquent auſſi le feu ſur les parties malades. La petite vérole a quelquefois pénétré dans leurs ſtepes, mais ſans y exercer de grands ravages.

Ils mêlent dans leurs funérailles les cérémonies du mahométiſme & celles du chamaniſme. On coupe en morceaux la meilleure robe du mort, & l'on diſtribue ces reliques à ſes amis. On enterre quelquefois une lance avec lui, & quelquefois tous ſes uſtenſiles.

Souvent les riches demandent à être dépoſés près des tombeaux de leurs ſaints, de leurs Princes ou de leurs parents. Si l'endroit eſt trop eloigné, on enterre les chairs & les entrailles du mort dans la ſtepe où il eſt expiré, & l'on porte ſes os dans le lieu qu'il a indiqué pour ſa ſépulture.

Les foſſes ſont peu profondes : on les recouvre d'un tas de pierres qui ſert

de monument pour la poſtérité. Si le mort était un homme de conſidération, on renouvelle trois fois ſa mémoire dans l'année de ſon décès : ſa veuve & ſes enfants viennent chaque fois pleurer ſur ſa tombe ; ſes amis s'y rendent, vêtus de leurs plus riches parures : ils font l'éloge du defunt, & la fête funebre ſe termine par un repas d'où la triſteſſe eſt bannie.

Chaque oulouſſe célebre tous les ans une fête en l'honneur des morts. On s'aſſemble dans le lieu marqué pour les ſépultures, on y fait le ſacrifice de quelques chevaux. Les chairs ſont offertes au mort & mangées par les vivants. En paſſant près du tombeau d'un parent ou d'un ami, on s'arrête, on arrache quelques poils de la criniere de ſon cheval & on les dépoſe ſur le monument.

HUITIEME SECTION.

Des Bachkirs. (1)

CHAPITRE I.

Origine des Bachkirs. Mœurs & uſages de ce peuple.

Le pays des Bachkirs, qui ſe nomment eux-mêmes Bachkourtes, eſt ſitué vers la partie la plus méridionale des monts Iougoriques. Cette nation eſt répandue aux environs de la Bélaïa, & entre la Kama, le Volga & l'Iaïk.

Leur origine eſt fort incertaine. Eux-mêmes la rapportent aux Tatars Nogais. Des ſavants Ruſſes les font deſcendre des grands Bulgares. Il eſt vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque auſſi qu'ils

(1) On prononce Bachekirs.

ne reſſemblent pas tout-à-fait aux Tatars, & l'on pourrait croire qu'ils ſont un mélange des anciens Bulgares mêlés à leurs vainqueurs.

D'autres font remonter leur origine aux anciens habitants des monts Iougoriques; ils ſe plaiſent à voir en eux la poſtérité des Igours ou Iougors, & croient qu'ils ſont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, & qu'ils ont, dans les traits du viſage, aſſez de conformités avec les Tatars, pour faire ſoupçonner qu'ils ſont de la même famille.

Ils ont cependant le viſage plus large, plus applati; ils ſont plus épais, plus robuſtes, & ſe diſtinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur ſont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, ſi l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rouſſes les feraient claſſer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui ſervit de paſſage à tant

de peuples, il n'eſt pas étonnant qu'on reconnaiſſe en eux le mélange de pluſieurs nations.

Ils errerent long-temps, ſous la conduite de leurs propres Khans, au midi de la Sibérie. Mais opprimés, reſſerrés par les Tatars Sibériens, ils ſe rapprocherent du Volga, ſe mirent ſous la protection des Khans de Kazan, & paſſerent avec cette domination ſous le joug de la Ruſſie. Inquiets, audacieux, perfides, ſouvent révoltés, toujours féroces & cruels dans leurs révoltes, & toujours réprimés & punis, ils ont, avec le temps, perdu la race de leurs princes, & vu s'éteindre leur nobleſſe. Diviſés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans ſon ſein un ou pluſieurs Chefs.

Leur langue eſt celle des Tatars, mais fort corrompue, & leur dialecte eſt très éloigné de celui de Kazan.

Juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſoumis à la Ruſſie, ils menaient une vie errante. Aujourd'hui paſteurs & agricoles, ils occupent en hiver des demeures fixes & cam-

pent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voiſinage des eaux pour conſtruire leurs habitations d'hiver : la neige ſupplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne ſont compoſés que de cinquante maiſons ; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, ſi l'on peut appeller maiſons leurs méchantes huttes de bois. Les toits en ſont plats, & les portes ſi baſſes qu'on n'y peut entrer qu'en rampant : des peaux de poiſſons, ou de vieux morceaux de toile, trempés dans le beurre, y tiennent lieu de vitrages. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible eſpérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le tranſporte ailleurs.

L'intérieur de leurs cabanes répond à leur miſérable apparence. Entourées de bancs, à la maniere des Tatars, elles ne contiennent pas de meuble plus précieux qu'une grande outre de cuir, poſée ſur un pied de bois & toujours remplie de lait fermenté : vaſe intariſſable & jamais

nétoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, inſupportable aux étrangers.

Des chaudrons de fonte, des ſacs de cuir, quelque vaiſſelle de bois de bouleau completent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le ſpectacle de la miſere. Preſque aucun n'a de matelas ni de couvertures ; ils couchent, tout habillés, ſur des feutres & ſe laiſſent ronger par la vermine. Obligés, par la loi mahométane, à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante & ne font preſque jamais uſage du bain.

Les deux ſexes ont une égale habitude de monter à cheval. Un Bachkir ne va preſque jamais à pied ; il a toujours ſa monture toute ſellée à la porte de ſa maiſon. Le plus grand honneur qu'il puiſſe faire à ſon hôte, à ſon ami, c'eſt de ſeller pour lui le meilleur de ſes chevaux. Toujours à cheval ou aſſis ſur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées & les pieds en-dedans.

Auſſitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils ſe répan-

dent dans la campagne. Un ſeul village ſe diviſe en pluſieurs camps, & l'on ne voit guere plus de cinq ou ſix tentes réunies.

CHAPITRE II.

Habillement & maniere de vivre des Bachkirs.

L'HABIT des Bachkirs reſſemble beaucoup à celui des Tatars de Kaſan. Ils ont des chemiſes de groſſe toile d'ortie, de longues & larges culottes, des bottines courtes ou des babouches à la maniere des Turcs. Leur robe de deſſus eſt fort ample; elle eſt ordinairement garnie d'une bordure de pelleterie & ils la ſerrent au-deſſus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur ſabre : ils préferent le drap rouge. Leur pellice eſt quelquefois de peau de mouton, mais plus ſouvent de peau de cheval : le poil eſt tourné en dehors; la criniere ſe place ſur le dos & fait un ſingulier effet quand elle eſt agitée par le vent.

Ils

Ils conſervent leur barbe, ſe raſent la tête, & portent des calottes de crin. Ils ſe diſtinguent des autres nations par leurs bonnets qui ont la forme d'un cône tronqué, & une étroite bordure de pelleterie.

Les femmes choiſiſſent pour leur robe de deſſus du drap fin ou quelqu'étoffe de ſoie : cette robe ſe ferme par des boutons & eſt ſerrée par une ceinture au-deſſous de la poitrine. Leur ſein eſt couvert d'une ſorte de mantille ornée de pieces de monnaie, de coquilles & de grains de verre. Elles partagent leurs cheveux en deux nattes & ſe ceignent le front d'un bandeau. Leur bonnet qui ſe termine en pointe eſt chargé des mêmes ornements que la mantille, auſſi bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coëffure & deſcend entre les épaules. Les filles laiſſent pendre leurs cheveux diviſés en un grand nombre de treſſes, & y attachent des rubans & des franges qui deſcendent juſqu'au-deſſous des jarrets.

Les Bachkirs obſervent dans le choix

dent dans la campagne. Un [illegible] preſ-
diviſe en pluſieurs camp[illegible]me. Leurs repas
guere plus de cin[illegible] Ils vivent alors de
nies. [illegible]re, de poiſſon ſec, de

[illegible]uent guere d'autres beſ-
C[illegible] qu'ils voient attaqués de
Habi[illegible] ou qui ont été bleſſés par les
carnaciers. Leur nourriture la
commune eſt une ſoupe de viande
fort claire. Ils n'ont point alors de lait
fermenté ou diſtillé : mais ils y ſuppléent
par de petits fromages d'un lait fort aigre
& ſeché à la fumée : ils les broient, en
font infuſer la poudre dans de l'eau &
en tirent une boiſſon acidule dont ils ne
peuvent ſe paſſer.

Ceux qui cultivent la terre ſe procu-
rent de la farine & du gruau. Pour eux
le pain eſt plutôt un régal qu'un aliment
ordinaire. Ils ne le mangent pas avec
la viande ou le poiſſon, mais à la fin
du repas comme une ſorte d'entremets.
C'eſt moins du pain qu'une eſpece de
galette : leurs femmes pétriſſent la farine
avec leurs mains ſales, y ajoutent un peu

ſel & enterrent cette pâte ſous la cendre chaude. Elles la retirent quand elle eſt cuite, y enfoncent un bâton & la préſentent au feu pour donner de la couleur à la croute.

On trouve des Bachkirs capables de manger, en un repas, quinze livres de viande & de boire douze pintes de Koumiſſe. Mais, en hiver, leur vie eſt généralement ſi miſérable, qu'ils deviennent maigres, triſtes, blêmes, preſqu'incapables d'agir. On peut attribuer en partie cette langueur aux mauvais air qu'ils reſpirent dans leurs huttes. Au retour du printemps, les hommes & les beſtiaux reprennent leur premiere vigueur.

Ceux qui cultivent quelques portions de terre, reſtent dans leurs villages juſqu'à ce qu'ils aient fait les ſemailles : les autres rentrent le plutôt qu'il leur eſt poſſible dans les ſtepes où ils logent ſous des barraques d'écorces. Tous boivent alors le ſuc qu'ils tirent du bouleau en faiſant à l'arbre des ſaignées : cette boiſſon agréablement acide eſt un excellent anti-

ſcorbutique & répare le mal qu'avait fait en eux l'air ſtagnant de leurs huttes d'hiver.

Chaque établiſſement d'été eſt formé par une même famille. L'abondance du lait revient avec celle des pâturages, & c'eſt alors preſque la ſeule nourriture de la nation. Ils le font fermenter, ils le diſtillent, ils le mêlent avec de l'hydromel pour en augmenter la force : l'ivreſſe devient générale ainſi que l'embonpoint. Ils ne vont plus à la chaſſe ni à la pêche, ils ne font cuire ni galettes ni gruau, à moins qu'ils n'aient à conſommer quelques reſtes de leurs proviſions d'hiver : ils ne tuent plus de beſtiaux que les jours de fêtes ; enfin c'eſt au lait ſeul qu'ils doivent leur vigueur nouvelle & le brillant éclat de leur ſanté. Il ſemble qu'en changeant de maniere de vivre, ils ſoient devenus d'autres hommes. Ils étaient en hiver doux, ſérieux, traitables, économes : ils ſont en été, gais, coleres, emportés, diſſipateurs. Ils ſe plaiſent à ſe traiter entre eux, à régaler les étrangers.

Jamais ils ne laiſſent partir leur hôte ſans lui donner une proviſion de Koumiſſe, quand ils devraient en manquer eux-mêmes. Les convives ne peuvent faire une plus grande politeſſe que de piller & d'emporter les reſtes du repas, dût leur hôte mourir enſuite de faim.

Mais les mets & les vaſes dans leſquels ils les ſervent ſont d'une égale malpropreté. Si des ordures ſurnagent en trop grand nombre ſur le lait, ils n'ont d'autre maniere de le nétoyer que de le paſſer dans une vieille calotte.

CHAPITRE III.

Induſtrie, richeſſes, armes des Bachkirs.

LES Bachkirs ont quelque connaiſſance de l'art d'écrire, ils ont des écoles : mais comme ils choiſiſſent dans leur nation leurs prêtres & les inſtituteurs de la jeuneſſe, ils reſtent dans la plus profonde ignorance.

Avec quelque connaiſſance du travail des terres, ils ont conſervé pour la vie paſtorale un penchant qui les détourne de l'agriculture. Ils ſement peu de grain; leurs récoltes, qui leur fourniſſent ſeulement quelques reſſources pour l'hiver, ſont loin de ſuffire à leur conſommation.

Ils ſe donnent avec plus de ſuccès à l'éducation des abeilles. Ils leur creuſent des ruches dans les arbres, ils ont inventé toute ſorte de moyens, d'armes & de piéges pour les garantir contre les attaques des ours. Un ſeul homme poſſede quelquefois juſqu'à cinq-cents ruches.

Ils ſavent aſſez bien reconnaître les montagnes qui renferment des mines ; mais, comme les Tatars, ils ſe feraient une honte de les exploiter eux-mêmes. Il faut avouer auſſi qu'ils n'ont pas la force que ce travail exige. Ils ont coutume de les louer pour le terme de ſoixante ans, à des entrepreneurs ruſſes, & ils leur abandonnent l'étendue de forêts néceſſaire pour les forges. Les plus pauvres d'entre eux ſe mettent à gages pour porter le minerai.

Les femmes ſavent fabriquer, fouler & teindre des draps étroits & groſſiers ; elles couſent elles-mêmes les vêtements de toute la famille. Elles font un peu de toile de chanvre ; mais elles tiſſent plutôt le fil de l'ortie commune, parceque cette plante n'exige pas de culture, & elles n'en tirent jamais qu'une toile fort groſſiere. Elles n'ont pas l'uſage mal ſain de faire rouir dans l'eau leur chanvre ni leur ortie ; elles les laiſſent ſécher à l'air ſur leurs huttes pendant l'automne & l'hiver ; elles en ſéparent enſuite l'écorce & les pi-

lent dans des mortiers de bois. Les hommes ont l'art plus difficile de fouler des feutres & de tanner des cuirs.

C'eſt dans leurs troupeaux que conſiſte leur principale richeſſe ; c'eſt ſur-tout de leurs chevaux qu'ils tirent tout ce qui leur eſt néceſſaire, viande, lait, vaſes, fourrures. Ils ont à-peu-près autant & même un peu plus de brebis que de chevaux, & moitié moins de bêtes à cornes : ils élevent auſſi quelques chevres & les riches ſeuls ont des chameaux. Un homme du commun n'a guere moins de trente à cinquante chevaux, beaucoup en ont cinq-cents & quelques-uns mille, deux-mille & au-delà. Leurs brebis ſont de l'eſpece à groſſe queue : ils recherchent les autres pour la fineſſe de la laine.

Les plus riches des Bachkirs ſont ceux qui vivent à l'eſt de l'Oural & dans la Province d'Iſſet. Quelques uns ne poſſedent pas moins de quatre-mille chevaux qui s'engraiſſent dans les plus riches pâturages : les taons, les couſins les forcent au mois de Juin à quitter ces belles prai-

ries pour ſe retirer ſur les montagnes ; les chevaux dépériſſent alors, mais ils reprennent leur premiere vigueur lorſqu'au mois de Juillet ils redeſcendent dans les plaines.

Quoique les Bachkirs éprouvent un hiver long & très rigoureux, ils abandonnent leurs troupeaux à la nature. Ils n'ont ni granges ni greniers ; ils amaſſent ſeulement un peu de foin qu'ils rangent en tas autour des arbres & le réſervent pour les beſtiaux malades. Les autres cherchent ſous la neige un peu d'herbe ou de mouſſe, & ſont ſouvent réduits à ſe nourrir de l'écorce des jeunes ormeaux. On ſe contente d'envelopper les chameaux de quelques méchantes couvertures de feutre qu'on leur coud autour du corps. Le bétail, à la fin de l'hiver, eſt maigre, faible, exténué. Quoique les femelles ne ſoient jamais ſéparées des mâles, il eſt rare qu'elles mettent bas hors de ſaiſon, parceque l'état d'épuiſement dans lequel les beſtiaux tombent en hiver s'oppoſe à la génération. Les

Bachkirs, à l'exemple des Kalmouks, ne laiſſent tetter les poulains & les veaux que la nuit, & profitent pour eux mêmes du lait que les meres donnent pendant le jour.

Leurs armes ſont l'arc, les flêches, la lance, le caſque & la cotte de mailles : ils reçoivent des Ruſſes des ſabres, des fuſils & des piſtolets. C'eſt un ſpectacle ſingulier que celui d'une armée Bachkirienne : nul ordre dans les marches, on ne ſe met en rang que lorſqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main qui porte toutes ſes proviſions de bouche : la charge eſt faible ; elle ne conſiſte qu'en du fromage, en du bled ſéché au feu & en un petit moulin à bras, pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de ſa longue robe, s'équippe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'eſt procuré toutes les eſpeces d'armes, & porte avec lui un arſénal entier ; l'autre poſſede à peine une mauvaiſe arme offenſive. C'étaient de ſemblables troupes qui rendaient ſi nombreuſes & ſi peu for-

midables les armées des anciens Perſes.

Ils ſont tous bien montés, tirent bien de l'arc & manient fort adroitement leurs chevaux. Une poignée de Bachkirs ſe rend aiſément victorieuſe d'une forte troupe de Kirguis, & quelquefois un ſeul de leurs régiments traverſe toute une horde Kirguiſe, met en fuite par ſon ſeul aſpect tous les ennemis qu'il rencontre, & revient triomphant ſans avoir fait la moindre perte.

CHAPITRE IV.

Mariage, religion, ſuperſtitions des Bachkirs.

Les Bachkirs ont ordinairement deux femmes, mais il eſt bien rare qu'ils en aient davantage. Le kalym conſiſte en beſtiaux. Une femme coûte d'achat depuis quinze juſqu'à deux-cents pieces de bétail; mais elle en rapporte la moitié pour ſa dot. On choiſit l'été pour célébrer les noces afin de pouvoir prodiguer le

koumyſſe à cette fête. C'eſt le Moullah qui conſacre le mariage : après avoir uni les deux époux, il préſente une fleche au mari : « Sois brave, lui dit il, & protege « ta femme ».

Avant que la nouvelle épouſe ſoit emmenée à l'habitation de ſon mari, qui eſt le plus ſouvent dans un autre village, elle va faire, en pleurant, ſes adieux dans toutes les huttes voiſines. Elle rentre encore dans la maiſon paternelle, elle y embraſſe l'outre qui renferme le koumiſſe, cette outre révérée, qu'on ſerait tenté de prendre pour un dieu domeſtique ; elle lui rend grace de l'avoir ſi long-temps nourrie, & finit par y attacher quelque offrande. Tout le canton la reconduit, & on charme en buvant l'ennui du voyage.

Les noces & les fêtes religieuſes ſont égayées par des feſtins, des danſes & des chants. Les hommes luttent enſemble, ſe font des défis à l'arc & à la courſe des chevaux. Dans des eſpeces de pantomimes, ils contrefont avec beaucoup

d'adreſſe les hommes & les animaux : quand ils imitent le chant de quelque oiſeau ou le cri d'un quadrupede, ſi l'on ceſſe de regarder l'acteur, on croit entendre l'animal qu'il contrefait.

Ils mettent dans leur chant la plus vive expreſſion, peignent par le geſte, par l'inflexion de la voix, par les traits de leur viſage, les ſentiments & les actions de leurs héros, & inſpirent tour-à-tour l'admiration, la triſteſſe, la terreur & la pitié.

Ils portent, pour écarter les mouches, des éventails ſur leſquels ils écrivent des chanſons. Le ſujet roule ordinairement ſur les exploits de leurs guerriers, ſur les aventures des voyageurs ou ſur quelques métamorphoſes. Ils n'ont que des chanſons pour conſerver la mémoire de leurs hommes célebres : telles étaient encore, du temps d'Homere, les annales des Grecs : mais les poëtes Bachkirs ne ſont pas des Homeres.

Les Bachkirs profeſſent depuis long-temps le Mahométiſme ; on ignore même

à quelle époque ils l'ont embraſſé : mais cette religion, qu'ils ſuivent ſans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes ſuperſtitions du Chamaniſme ; ils y ſont encore plus confirmés par l'exemple de leurs Moullahs, auſſi peu inſtruits que le reſte du peuple. Les jours de fête, ils préſentent au ſoleil, en ſe proſternant devant cet aſtre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils ſuſpendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, & ils croient par là préſerver leurs abeilles de tous les maléfices. Ils ont des ſorciers & ils les craignent, car ces deux faibleſſes ſont inſéparables. Ces fourbes conjurent les malins eſprits, les voient dans les ténèbres, les pourſuivent, les combattent, les bleſſent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent, ils trouveraient peu de contradicteurs.

M. Lépékhin fut témoin des preſtiges d'un de ces impoſteurs. Une femme était attaquée de tranchées ſpaſmodiques ſur

la fin de ſa groſſeſſe, & l'on ne manqua pas d'attribuer cette maladie à la perſécution d'un eſprit malfaiſant. Le ſorcier promettait de le chaſſer : une foule de jeunes perſonnes des deux ſexes était raſſemblée dans la hutte de la malade ; car les gens ſuperſtitieux croient par-tout que la multitude en impoſe aux malins eſprits. Après un petit repas, toute cette jeuneſſe ſe mit à danſer en jettant des cris perçants ; le ſorcier ſe diſtinguait par la vivacité de ſa danſe, par la force de ſes cris & par ſes horribles contorſions : il était armé d'un ſabre & d'un mouſquet. Il recommanda bien aux trois hommes les plus vigoureux de l'aſſemblée de ſe tenir aux pans de ſa robe & de ne le pas lâcher pendant qu'il combattrait l'eſprit. Bientôt on vit ſes traits s'altérer, la fureur ſe peignit ſur ſon viſage ; au bruit qu'on venait de faire, ſuccéda le plus profond ſilence. Le ſorcier s'approcha de la fenêtre, feignit d'appercevoir le démon, prit ſon mouſquet, tira, & l'exploſion fit trembler la cabane. Auſſitôt il s'élança

hors de la chambre, pouſſant des hurlements affreux & frappant l'air de ſon ſabre : il revint, aſſura qu'il avait bleſſé l'eſprit, qu'il l'avait pouſſé juſques dans la riviere & qu'il n'oſerait plus revenir ; il montra même du ſang. Cependant la malade, long-temps tourmentée par le bruit, & ſaiſie d'effroi à la vue des preſtiges du fourbe, rendit quelques inſtants après le dernier ſoupir.

Les Bachkirs ont une fête qu'ils appellent Saban, ou fête de la charrue. Les jeunes garçons ſe raſſemblent la veille, forment une cavalcade, & parcourent tout le village en jettant de grands cris. Il faut que le maître de chaque habitation leur faſſe un petit préſent qui conſiſte le plus ſouvent en œufs de poules. Après avoir mis toutes les maiſons à contribution, ils ſe ſéparent. Mais le lendemain, avant le lever du ſoleil, la troupe ſe raſſemble de nouveau, ſort à cheval dans la campagne, s'éloigne, retourne ſur ſes pas, &, courant à toute bride, elle regagne le village. L'entrée

en eſt occupée par une foule de ſpectateurs des deux ſexes : à leur tête, un jeune garçon & une jeune fille tiennent, au bout d'une perche, un mouchoir bordé d'une broderie de différentes couleurs. C'eſt le prix du cavalier qui devancera ſes rivaux à la courſe. Le vainqueur eſt reçu au bruit des applaudiſſements. Si deux cavaliers arrivent à la fois & ſaiſiſſent enſemble le mouchoir, la victoire eſt indéciſe : ils recommencent un nouveau combat, & ſe diſputent le prix à la lutte. Tous les habitants ſe rendent enſuite à la moſquée & ſe mettent en prieres pour obtenir d'heureuſes ſemailles. Un feſtin général commence, la jeuneſſe ſe pique d'épuiſer tous les amuſements qu'elle connaît ou qu'elle peut inventer, & l'on commence les labours.

NEUVIEME SECTION.

Des Tatars Nogais.

CHAPITRE I.

Des Nogais en général.

LA horde des Nogais fut long-temps la plus célebre de l'Occident après celle du Kaptchak, & elle s'eſt mieux ſoutenue que toutes les autres. Nous avons dit dans l'hiſtoire de Ruſſie que cette horde fut fondée dans le treizieme ſiecle par Nogai, Général Tatar, qui, après avoir ſoumis les nations qui vivaient ſur la côte ſeptentrionale de la Mer-Noire, ne voulut pas avoir travaillé pour le Khan du Kaptchak, & ſe forma dans le pays des vaincus une domination particuliere.

Ce ſentiment eſt appuyé ſur des autorités reſpectables, ſur de juſtes préſomptions, & paraît même l'être ſur les faits.

Cependant des hiſtoriens occidentaux, ſuivis par Péris de la Croix, font remonter plus haut l'origine des Nogais. Ils racontent que deux des plus célebres Généraux de Tchinguis-Khan, après les avoir vaincus en 1223, les forcerent à ſe ſoumettre à Touchi ſon fils.

On ſait du moins que cette horde eſt reſtée en poſſeſſion de la plupart des pays qu'elle occupait dès le treizieme ſiecle : on la trouve répandue au nord de la Mer-Caſpienne, le long des branches du Caucaſe & des côtes ſeptentrionales & occidentales du Pont-Euxin, près des Palus-Méotides, ſur les bords du Volga, du Terek, de la Kouma, du Kouban, dans l'ancienne Cherſonneſe taurique, à qui elle a fait donner le nom de Crimée; enfin ſur les rives du Dnepre, du Dnieſtre & même juſques ſur les bords du Danube. Cette horde s'eſt avec le temps ſubdiviſée en pluſieurs hordes plus ou moins puiſſantes, dont quelques unes ont pluſieurs fois changé de demeure & de nom.

On trouve dans les uſages, dans les mœurs de ces Tatars des variétés ſenſibles : cependant comme la plupart ſont reſtés dans les contrées occupées autrefois par leurs ancêtres, comme ils ſe ſont peu mêlés avec des nations étrangeres, ou avec d'autres hordes de la même race qu'eux, ils ſe font reconnaître par des conformités non moins frappantes. On voit chez eux des hommes de toutes les tailles ; mais la conformation de leurs traits rend en général témoignage à leur origine : ils ont les yeux petits, la bouche grande, le teint brun, les yeux noirs. Leur caractere n'eſt pas moins marqué : hardis, propres à faire une attaque impétueuſe, prompts à ſe rebuter quand ils trouvent de la réſiſtance, amis du brigandage & peu fideles à leur parole ; aimant les femmes & les traitant avec le plus profond mépris, les prêtant à leurs amis, à leurs hôtes, à des étrangers, à des voyageurs, comme ils prêteraient des chevaux de leurs écuries ; humains, hoſpitaliers ſous leurs tentes, ſe faiſant,

dans leurs courſes, un jeu du pillage & du maſſacre; poſſédant comme tous les peuples des qualités contradictoires, ne les cachant pas auſſi bien que les peuples plus policés, faiſant par conſéquent plus de mal dans quelques occaſions, mais ayant bien moins de profondeur dans leur méchanceté & bien plus d'excuſes dans leur ignorance.

Tous ont conſervé leur langue originelle, mais ils l'ont corrompue, & elle ſe trouve diviſée en autant de dialectes que l'on compte de hordes différentes. Tous pratiquent le mahométiſme ſuivant l'interprétation de la Sounne, c'eſt ce que nous appellons la ſecte d'Omar: mais, comme leurs Prêtres ne ſont pas plus éclairés que le reſte du peuple; comme ils n'ont ni le moyen, ni l'envie, ni même l'idée de s'inſtruire; ils mêlent avec leur religion actuelle qu'ils connaiſſent mal, des reſtes de leur ancienne idolâtrie qu'ils ont publiée.

Ils ont une nombreuſe nobleſſe, & même une claſſe de Princes autrefois puiſ-

ſants, aujourd'hui pauvres & mépriſés, parceque tous les genres d'oppreſſion qu'ils exerçaient dans le temps de leur ſplendeur, ont fait fuir loin d'eux la plupart de leurs ſujets.

L'habillement des Nogais differe peu de celui des Tatars de Kazan. Les femmes de pluſieurs hordes, ont, comme les Tchérémiſſes, une courroie qui pend derriere leur coëffure, & qui eſt chargée de grains de corail, ou de verre & de pluſieurs autres ornements. Elles portent des bracelets, des boucles d'oreilles, & pluſieurs ont un anneau, quelquefois enrichi de perles ou de pierreries, qui leur perce la cloiſon du nez & qui leur deſcend ſur la bouche : cette parure bizarre n'eſt pas étrangere aux femmes d'Aſtrakhan, & eſt commune à toutes celles des bords de l'Akhtouba. Mais, en général, les femmes des Nogais, avilies dans leur ménage, peu reſpectées de leurs enfants, dédaignées de leurs époux, traitées par eux avec la plus grande rigueur & même avec inhumanité, ſe négligent elles-mê-

mes, déſeſperent de leurs charmes, ſemblent les ignorer, & partager par leur humilité le mépris qu'on a pour elles.

CHAPITRE II.

Différentes hordes de Nogais.

Les Nogais furent long-temps maîtres de la ville d'Aſtrakhan; on trouve des Auteurs qui leur en attribuent la fondation, quoique, ſuivant d'autres, elle exiſtât même avant l'incurſion des Tatars dans les contrées occidentales. On ſait du moins qu'ils y établirent le ſiége d'une de leurs dominations. Quand cet état fut ſoumis à la Ruſſie dans le ſeizieme ſiecle, de nombreuſes familles des vaincus aimerent mieux ſubir le joug & payer le tribut aux vainqueurs, que d'abandonner le lieu de leur naiſſance. Leurs deſcendants ſont diſtingués, ſuivant leur maniere de vivre, en Tatars de la ville, Tatars des villages, & Tatars errants.

Ceux de la ville ont, pour les uſages, la plus grande conformité avec les Tatars de Kazan. La conformation de leurs traits témoigne qu'ils ſe ſont ſouvent alliés avec les Kalmouks. Ils ont la peau d'un gris foncé, les cheveux noirs, la tête large & plate, les joues quarrées & charnues, le menton pointu, le nez petit & écraſé, les oreilles grandes & détachées de la tête. Leur taille eſt moyenne & bien priſe; ils acquierent rarement un embonpoint remarquable.

Bien plus éclairés que tous les autres Nogais, leur caractere eſt ſupérieur, leurs mœurs plus douces, leurs manieres plus civiles, leur vie plus réglée; en eux enfin les qualités de l'ame ſont plus eſtimables. Comme ils ont de bonnes écoles, & qu'ils ne croupiſſent pas dans la même ignorance, ils ont conſervé dans leur langue plus de pureté. Mieux inſtruits des principes de leur religion, ils en obſervent plus régulièrement les pratiques. Leurs moſquées ſont nombreuſes & bien entretenues. Outre un Agoun ou Chef

du

du Clergé, ils s'enorgueillissent de posséder aujourd'hui un Cheik ou descendant de Mahomet. Cet homme jouit, de son vivant, de la vénération qu'on accorde aux Saints après leur mort. Il se distingue par un maintien recueilli & par une vie austere & pénitente : mais le respect qu'il inspire, & la distinction d'un grand turban verd, à la turque, qu'il ne néglige jamais de porter, le consolent de toutes les macérations auxquelles il se condamne.

Les Tatars occupent dans Astrakhan un quartier considérable. Leur bazar ou marché contient un grand nombre de boutiques très bien fournies. Ils font un commerce très étendu avec les Arméniens, les Persans & les Boukhares. Leurs manufactures de maroquin, de toiles de coton, de camelots & d'étoffes de soie sont célebres. Ils fabriquent, avec la graisse des phoques de la Mer Caspienne, & avec les cendres des plantes salées de leurs steppes, un savon très recherché. Les femmes filent un coton de la plus grande finesse.

Elles ſemblent avoir emprunté des Arméniennes le goût de leur parure. Elles treſſent leurs cheveux, portent des bonnets plats de martre zibeline, & ne ſortent que voilées. Leurs ceintures, ornées de garnitures d'argent, s'attachent avec une boucle.

Les jeunes gens gardent leurs cheveux qu'ils portent courts, ſe raſent la barbe ou ne ſe réſervent tout au plus que des mouſtaches : les vieillards ſe raſent la tête, & aiment à ſe diſtinguer par une barbe vénérable. L'habit des uns & des autres reſſemble à celui des Tatars de Kazan.

Leurs mariages ſont précédés de longues formalités. On fait toujours la demande long-temps avant les noces & quelquefois les fiançailles ſe célebrent avant que les futurs époux aient atteint leur cinquieme année. C'eſt une vieille femme que les parents du garçon chargent d'aller faire la demande à ceux de la fille : c'eſt elle qui négocie le kalym. La valeur en eſt toujours proportionnée

aux fortunes, & l'on ne manque pas d'y joindre quelques autres préſents.

C'eſt un jour de cérémonie & de fête que celui où le futur époux doit préſenter le kalym aux parents de ſon épouſe. Des tambours & des fifres ouvrent la marche, & ſont ſuivis d'une foule de jeunes hommes. Un parent de l'époux, ou l'un de ſes valets conduit ſon cheval richement enharnaché. Le kalym eſt porté avec une pompe qui dédommage la vanité des frais onéreux qu'exige l'uſage : pluſieurs hommes portent des plateaux chargés de riz cuit, de viandes préparées, de fruits confits & de tous ceux que la ſaiſon procure. Ce nombreux cortege ſe rend en bon ordre à la maiſon du futur beau-pere : les amis des deux familles s'y raſſemblent. Ce n'eſt pas dans ces occaſions que les amis ſont rares : la maiſon n'eſt preſque jamais aſſez vaſte pour les contenir, on eſt obligé de dreſſer des tentes pour les recevoir. Si l'épouſe eſt en âge nubile, elle paraît dans l'aſſemblée, couverte d'un voile ;

ſes compagnes l'environnent, & elle prend modeſtement la derniere place. Le fruit, le riz, les viandes ſont diſtribuées aux aſſiſtants que l'eſpoir d'un bon repas avait ſeul attirés, & qui emportent chez eux ce qu'ils ne peuvent conſommer ſur la place.

Trois jours après commence une nouvelle fête, & c'eſt le pere de la future épouſe qui en fait les frais. L'amant, après le repas, a la permiſſion d'entrer dans la chambre où ſa maîtreſſe eſt aſſiſe avec ſes compagnes. Il fait exécuter devant elle un concert d'inſtruments & de voix. Un voile épais la lui cache; l'imagination, ſouvent trompeuſe, a ſeule droit de le percer, & les agréables illuſions qu'elle enfante ſeront peut-être un jour cruellement diſſipées.

Il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années entre la cérémonie des fiançailles & celle des noces. Lors même que les deux partis ſont en âge nubile, elles ne ſe célebrent guere que ſix mois après l'offre du kalym. Pendant un ſi long délai, l'a-

mant doit éviter l'aſpect des parents de ſa maîtreſſe, mais il ne lui eſt pas défendu de s'introduire furtivement auprès d'elle. Le jeune Gmélin aſſure même qu'il lui eſt permis de ſe gliſſer dans ſon lit, mais ſous la garde de quelques vieilles ſurveillantes qui tiennent des torches allumées. Avec les traits & les armes des furies, elles n'en ont pas toujours l'inflexibilité : l'argent les adoucit, l'argent les endort, & il paſſe pour conſtant que la fleur virginale eſt ſouvent flétrie avant le terme où la loi permet de la cueillir.

Les nouveaux époux ne peuvent ſortir de la chambre nuptiale les trois premiers jours qui ſuivent la célébration des noces. Pendant qu'ils goûtent les charmes ou qu'ils ſupportent l'ennui de ce long tête-à-tête, la folle gaieté regne dans leur maiſon, & leurs amis ſe livrent aux plaiſirs bruyants de la danſe & de la table. La jeune mariée ne connaîtra long-temps d'autres diſtractions que l'amour & les careſſes de ſon époux : elle eſt condamnée à garder

la chambre juſqu'à ce qu'elle devienne mere, & les épouſes ſtériles reſtent pluſieurs années dans une entiere ſolitude.

Les Tatars villageois de la dépendance d'Aſtrakhan ſe nomment Aoulni dans leur langue, parceque le mot *Aoul* ſignifie village. Ils ne ſont ſédentaires que dans la mauvaiſe ſaiſon, ou qu'autant qu'ils ſont retenus par leurs faibles cultures. Le commerce leur eſt interdit : ils ſement un peu de millet, le font légèrement griller & le mangent ſans autre préparation, ou ils en forment du Kourmatche en le faiſant cuire avec du beurre. Le peu d'aiſance dont ils jouiſſent leur eſt procuré par le débit des plantes potageres qu'ils recueillent & qu'ils vendent dans la ville. Ils reçoivent en échange de la farine & du gruau, & ils ont appris des Ruſſes à faire du pain. Ils mangent du cheval, du mouton, du bœuf. Au lieu de faire cuire le poiſſon, ils le laiſſent ſécher au ſoleil.

Leurs huttes, leurs uſtenſiles, tout, dans leurs ménages, annonce la miſere.

Dès que le froid ceſſe de ſe faire ſentir & qu'ils ont fini leurs ſemailles, ils ſe répandent dans la campagne. Leurs tentes ou huttes d'été ſont plus petites, plus incommodes, moins induſtrieuſement conſtruites que celles des Kalmouks. Le grillage en eſt moins utile, préciſément parcequ'il eſt plus ſolide : cette ſolidité, contraire à ſa deſtination, le rend trop embarraſſant pour qu'il puiſſe être tranſporté ; il faut l'abandonner quand on change de place : on emporte ſeulement le feutre dont il eſt couvert, & on le charge ſur une charrette qu'un homme traîne aiſément. Quand on s'arrête de nouveau, après une longue marche qui fait ſentir le beſoin du repos, il faut ſe mettre au travail, ſe procurer les matériaux d'une nouvelle cage, les préparer, les raſſembler, les dreſſer. Ces ſortes de tentes n'ont pas de forme conſtante & déterminée : les unes ſont rondes, les autres angulaires ; mais toutes ſont ſi baſſes qu'on ne peut s'y tenir debout.

La religion mahométane défend en

vain à ces Nogais l'uſage des liqueurs fortes ; ils boivent de l'eau-de-vie de grain qu'ils achetent des Ruſſes, & ils compoſent eux-mêmes un hydromel dont trois verres au plus ſuffiſent pour enivrer (1).

Les Tatars vagabonds du diſtrict d'Aſtrakhan ont la réputation d'être ſobres. Ils vivent ſous des tentes arrondies & qui reſſemblent à nos ruches de mouches à miel. Elles ſont conſtruites comme celles des Tatars Aoulni. Les riches les couvrent de feutre ; les pauvres, de nattes de jonc. Pluſieurs de ces Tatars, protégés par la Ruſſie, ne lui paient aucun tribut, ne ſont ſoumis envers elle à aucun devoir de ſujets. On célebre la bonté de leurs mœurs privées ; leurs mœurs

(1) Ils appellent cet hydromel Balbouzan. Quelques lecteurs ſeront peut-être curieux de connaître la compoſition de cette liqueur ſi ancienne dans le nord, & qui était familiere aux Ruſſes dès les premiers temps de leur domination. La voici telle qu'elle eſt rapportée par Gmélin le neveu.

publiques ſont déteſtables, & c'eſt le caractere des peuples qui ont de l'énergie & qui n'ont pas fait encore aſſez de progrès dans la civiliſation. Fideles à leurs uſages qui ſont leurs ſeules loix, & regardant le brigandage comme la premiere de ces loix, ils inquietent tous les peuples voiſins qui ne ſont pas alliés de la Ruſſie. Eux-mêmes ne jouiſſent pas du calme intérieur; il leur eſt ravi par leur turbulence & leur anarchie, & ils trouvent dans leur propre caractere la punition des maux qu'ils font éprouver aux autres. Comme on ne peut avoir en eux beaucoup de confiance, la Ruſſie garde toujours quelques ôtages de leurs familles les plus diſtinguées.

On trouve des hordes de Nogais ſé-

On fait diſſoudre trente trois livres de miel dans ſoixante & cinq pintes d'eau. On met dans un pot deux pintes de levure de biere & une livre de farine de froment avec quatre pintes de cette eau miellée. On fait bouillir enſuite une livre de houblon dans treize pintes d'eau & on laiſſe l'eau ſe réduire à moitié. On verſe dans le pot deux

dentaires près du Caucaſe dans les villages voiſins du Térek, du Kouban, de la Kouma & ailleurs. Ils n'ont que de méchantes cahutes conſtruites d'un tiſſu de brouſſailles recouvert de terre. Souvent ils les détruiſent en une nuit pour aller les conſtruire ailleurs le lendemain. Ils ſément du ſeigle, du blé ſarraſin, du millet, du chanvre, du lin; ils ont même des plantations de tabac : mais toujours amoureux de leur premiere vie nomade, ils s'adonnent principalement à élever des troupeaux. Ils y réuſſiſſent moins que les hordes purement errantes, & ſont à la fois de pauvres cultivateurs & des paſteurs peu fortunés.

Les Nogais Koundoroviens errent dans la ſtepe des Kalmouks, près de l'Akh-

---

pintes de cette eau houblonée, on place le pot dans un endroit chaud, & on laiſſe ce mélange pendant trois ou quatre heures en fermentation. On le mêle alors avec le reſte de l'eau miellée, on verſe le tout dans un tonneau, & on laiſſe la liqueur fermenter pendant vingt-quatre heures dans un lieu tempéré. On peut alors la tirer au

touba : c'eſt une riviere qui ſort du Volga & qui ſuit juſqu'à la mer un cours parallele à celui de ce fleuve. Ils ont des tentes qui ne peuvent ſe démonter : quand ils décampent, ils les tranſportent ſur des chariots à deux roues, & ſe ménagent ainſi des abris qui les ſuivent toujours & dont ils profitent dans les moments de repos. C'eſt un ſpectacle ſingulier de voir des eſpeces de villages errants dans des plaines immenſes. Toutes les richeſſes de leurs ménages conſiſtent en des chaudrons, de la vaiſſelle de bois ou de cuir, des gourdes pour contenir les liqueurs, des couvertures de feutre ou de jonc, des haches & des charrettes.

Leurs biens ſont leurs beſtiaux ; ils ont des chevaux, des bêtes à cornes, des

clair & la boire ; mais ſi l'on veut lui donner le plus grand degré de force dont elle ſoit ſuſceptible, on tranſvaſe la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, & on la laiſſe encore fermenter pendant huit & même quinze jours, en y ajoutant chaque jour une livre de miel, afin qu'elle ne perde pas ſa douceur par la fermentation.

moutons de l'eſpece de ceux des Kalmouks &. de l'eſpece commune : mais leurs troupeaux ſont bien moins conſidérables que ceux des Kirguis, & leur horde eſt bien plus pauvre. Ce n'eſt pas qu'ils manquent d'induſtrie, mais ils n'ont pas d'auſſi riches pâturages. Maltraités par la nature, ils le ſont bien plus encore par la foule de leurs petits tyrans qui les ruinent par des tributs multipliés.

Leurs Mourzas ſont d'autant plus avides qu'ils ont eux-mêmes peu de fortune. Il en eſt peu qui poſſédent mille chevaux, cinq cents bêtes à cornes, deux mille brebis, deux cents chevres & vingt chameaux. La plus grande richeſſe des particuliers s'éleve rarement au-deſſus de deux-cents pieces de bétail de toute eſpece. Le plus grand nombre n'a même pas de chevaux : ce ſont des bœufs qui leur ſervent de monture, ce ſont des bœufs qu'ils attellent à leurs chariots. Ils ſe nourriſſent en été de lait & de racines ſauvages ; de la viande, du fromage & des farines bouillies font leur nourri-

ture d'hiver : preſque tous font uſage du pain, ce qui n'eſt pas ordinaire aux nations nomades.

Ils ont, dans leur miſere, l'avantage d'être bien placés pour vendre leur bétail aux étrangers. Ceux qui ne poſſedent rien exercent des métiers dont le nombre eſt auſſi borné que les beſoins & les deſirs de la nation : on ne trouve guere chez eux que des tailleurs, des cordonniers & des taneurs. Ils mépriſent toute induſtrie paiſible & ſédentaire, & croient que l'honneur conſiſte à voler des beſtiaux aux hordes voiſines.

La horde de Crimée, en partie errante & en partie ſédentaire, a vécu longtemps ſous la protection, &, à quelques égards, ſous la dépendance de la Porte Ottomane. Déclarée libre en 1774 par le traité de paix conclu entre la Ruſſie & la Porte, elle ſemble ne pas vouloir d'une liberté peut-être trompeuſe, due à une puiſſance chrétienne & toujours ſuſpecte. Elle s'eſt ſoulevée contre ſon Prince, elle l'a dépoſé, parcequ'elle le

voyait protégé par les Ruſſes, parcequ'il aimait la police & la diſcipline de l'Europe, parcequ'il voulait les civiliſer, eux qui ſe croiraient avilis s'ils étaient policés. Obligés de le rétablir & de ſe ſoumettre, ils tiennent peut-être encore fortement à l'alliance des Turcs par les nœuds de la religion, par les chaînes de l'habitude, par une origine commune : ils ne pourront oublier que leurs Khans, deſcendants de Tchinguis, ſont les héritiers préſomptifs de la Puiſſance Ottomane (1), & ne conſentiront pas volontiers à regarder comme ennemis des peuples qui ſont leurs freres & qui peuvent devenir un jour leurs ſujets.

(1) Quoiqu'il y ait des révolutions dans la Crimée, les Khans ſont toujours choiſis dans la maiſon des Guérei, qui tire ſon origine de Tchinguis-Khan. Si la race des Princes ottomans venait à s'éteindre, c'eſt celle de Guérei qui doit lui ſuccéder.

DIXIEME SECTION.

Des nations du Caucaſe.

CHAPITRE I.

Enumération des peuples du Caucaſe.

Si l'on excepte les Géorgiens & les Leſguis qui ſont indépendants, qui dominent ſur de petites peuplades & qui en protégent d'autres, tous les autres peuples du Caucaſe ſont ſous la protection ou ſous la domination de la Turquie, de la Perſe ou de la Ruſſie. Il ſemble que les derniers ſeuls devraient entrer dans notre plan : mais la plupart des autres, comme alliés ou comme ennemis, ne ſont point étrangers à l'hiſtoire de Ruſſie ſous le regne de Pierre I ; & tous, à-peu-près également faibles, inquiets & inconſtants, changent ſi ſouvent de parti, paſſent ſi ſouvent par force ou par légé-

reté d'une domination ſous une autre ; varient ſi fréquemment leurs limites, ont entre eux de ſi grandes conformités, qu'on ne peut guere les ſéparer.

Le Caucaſe eſt cette grande chaîne de montagnes qui s'étend du nord-oueſt au ſud-eſt entre la Mer Noire & la Mer Caſpienne. C'eſt une borne qui ſemble avoir été établie par la Nature entre la Ruſſie & la Perſe.

Lorſque tant de nations furent effrayées des exploits ſanguinaires de Tchinguis-Khan & de ſes Généraux, elles chercherent en foule l'aſyle naturel que leur offraient les gorges du Caucaſe ; ſeul réfuge qui pût reſter encore à la liberté. Elles y furent bientôt ſuivies par les hordes du peuple terrible qu'elles fuyaient, ſoit que les vainqueurs fuſſent acharnés à pourſuivre les vaincus juſques dans leurs dernieres retraites, ſoit plutôt qu'ils fuſſent chaſſés eux-mêmes par les diſſentions qui ne tarderent pas à s'élever entre eux, & qui amenerent enfin leur ruine. On ne trouverait nulle part, ſur un

terrein auſſi reſſerré, une auſſi grande variété de langues & de tribus. On y voit des freres Moraves, des Perſans, des deſcendants de ces Grecs que le commerce appellait autrefois ſur les bords du Tanaïs, & de ces Génois qui dominaient, dans le treizieme ſiecle, ſur les rivages ſeptentrionaux du Pont-Euxin. Les Finnois, les Tatars, les Hongrois, les Slaves, des nations toujours ignorées, d'autres oubliées depuis long-temps; vivent preſſées dans les gorges de ces montagnes ou diſperſées ſur leurs crêtes: il ſemble que cette inégale contrée ait pluſieurs fois offert un aſyle à deux parties du monde; elle nous préſente des témoignages vivants des malheurs de la terre.

Tous ces peuples ont inſenſiblement adopté les mœurs, la maniere de vivre, la religion même des Tatars. Liés entre eux par des mariages réciproques, tous ont emprunté à leurs alliés, à leurs voiſins, une partie de leur langue, ont perdu une partie de celle de leurs ancêtres & corrompu également l'une & l'autre: on ne

peut dire de preſqu'aucun de ces peuples qu'il parle grec, tatar, italien, perſan; mais chacun d'eux parle un jargon différent, plus ou moins emprunté de ces langues & de pluſieurs autres. C'eſt cependant, au milieu de cette confuſion, la langue tatare qui domine; c'eſt elle qui contribue le plus à former tous ces idiômes, comme ce ſont les mœurs des Tatars qui ſe trouvent fondues dans toutes les mœurs.

Auſſi depuis long-temps a-t-on confondu tous ces peuples, excepté les Géorgiens, ſous le nom de Tatars des montagnes. On ne peut plus guere reconnaître l'origine d'aucun d'eux, on chercherait en vain à tirer là-deſſus de leur bouche quelques éclairciſſemens: ils ne ſe connaiſſent pas eux-mêmes; ils n'ont conſervé aucune tradition, ils ignorent d'où ils ſont ſortis, & communément ils ne ſavent pas même écrire leur langue.

Les Leſguis, dont le pays ſe nomme Leſguiſtan, ſont placés au Sud-eſt du Caucaſe, & diſtribués en différentes tribus

dont chacune a ſon Prince particulier : la différence de leurs langues & de leurs mœurs doit les faire regarder comme autant de peuples différents. Les uns cultivent les champs ou leurs jardins & pratiquent même quelques arts ; les autres vivent paiſiblement du produit de leurs troupeaux ; d'autres enfin ſont des ſauvages effrénés, indomptables, toujours altérés de ſang, toujours avides de pillage, & devenus célebres par leur férocité dans les troubles qui ont renverſé du trône de Perſe la race des Sophis. On les compte parmi les nations mahométanes, & ils ſe diſent même ſectateurs de la Soune, ſans avoir aucune connaiſſance de ce commentaire du Koran.

On trouve près d'eux, ſur les bords occidentaux de la mer Caſpienne, une domination de ces Troukhmenes ou Tourkomans dont nous avons déjà parlé : leur population eſt nombreuſe, &, comme ils ne ſe mêlent pas volontiers avec d'autres nations, ils ont mieux conſervé leur langue & leurs mœurs originelles. Der-

bent, Boimak, le Chirvan, forment leurs principaux diſtricts. La plus grande partie de cette nation eſt ſoumiſe à un Souverain qui la gouverne ſous le titre de Khan, & le reſte reconnaît la domination des Puiſſances voiſines.

Une foule de petites tribus, compriſes ſous le nom d'Ocetes, occupent le centre du Caucaſe; le plus grand nombre, réuni ſous un ſeul Prince, reconnaît la protection de la Ruſſie & lui donne des ôtages; le reſte, partagé ſous différents Mourzas, eſt protégé par le Roi de Géorgie.

Les Tavliniens, (Tavlintſi ou Taoulintſi) ſont ainſi nommés parcequ'ils vivent ſur les montagnes qui s'appellent Tav ou Taou en langue tatare: la contrée qu'ils occupent ſe nomme le Tavliſtan. C'eſt à eux que devrait ſur-tout appartenir le nom de Tatars des montagnes, ſi l'on doit cependant appeller d'un nom commun ce mélange de tant de nations qui n'eurent rien de commun dans leur origine. Ces tribus ſont ſous la protection de la Perſe.

Il ſe parle chez eux au moins cinq langues différentes, qui indiquent autant de différentes races. Leurs diſtricts, ſéparés les uns des autres, n'ont aucune communication entre eux. Ils cultivent des champs, ils ont des jardins, des troupeaux; pluſieurs ne connaiſſent même que la vie paſtorale: mais tous ſe réuniſſent par le goût du brigandage, par leur ignorance, par leur groſſièreté.

Il n'eſt pas rare chez eux qu'un pere marie ſon fils dans ſa quatrieme-année: il lui donne pour épouſe une fille nubile & remplit avec elle les devoirs du mariage juſqu'à ce que ſon fils ait atteint l'âge de puberté. Alors le jeune homme reconnaît pour ſes enfants les fruits de ce commerce inceſtueux.

Quand un étranger fait une viſite à quelqu'habitant du Tavliſtan, une des filles de la maiſon lui en fait les honneurs, deſſelle ſon cheval, prend ſoin d'arranger ſon bagage, le ſert à table, le conduit dans la chambre qui lui eſt deſtinée & partage ſon lit. Ce ſerait marquer une

groſſièreté outrageante que de ne pas répondre à cet excès de politeſſe.

Dans ces mêmes montagnes ſont diſperſés des reſtes de ces anciens Avares qu'on a confondus autrefois avec les Sarmates, parcequ'ils ſe mêlerent avec eux dans leurs excurſions. Ils obéiſſent à de petits Souverains, ſe croient mahométans, & vivent pauvres & heureux dans leurs villages, ſans inquiéter leurs voiſins.

Les Baſſans vivent auſſi ſur les montagnes, vers les ſources du Kouban. Ce ſont originairement des Nogais qui ont abandonné les bords de la Kouma pour leurs nouvelles retraites.

On trouve au milieu d'eux de ces fanatiques de Boheme, connus ſous le nom de Herrehuters ou de Freres Moraves. Ils ont anciennement cherché dans ces montagnes un aſyle contre les perſécutions qu'ils éprouvaient dans leur patrie. Eux-mêmes ſe donnent encore le nom de Tchéki, & c'eſt le véritable nom des peuples de la Boheme. Ils ont preſque entièrement oublié, dans leur ſauvage

retraite, & ce qu'ils avaient conſervé du catholiciſme, & les pratiques minutieuſes qui caractériſent leur ſecte. Les traits même de leur viſage, changés ſous un nouveau climat, tiennent peu de leur ancienne patrie. Ils ſe diſtinguent cependant encore des peuplades voiſines par leur langue, par l'union dans laquelle ils vivent & qui leur a fait donner le nom de Freres, & par quelques cérémonies religieuſes qu'ils ont retenues du chriſtianiſme.

Les Tcherkaſſes, ou plutôt Tcherkeſſes, que nous appellons Circaſſiens, forment une nation peu nombreuſe; mais on confond avec eux diverſes peuplades encore plus faibles. Ils occupent les rives inférieures du Kouban & les îles que forme ce fleuve. Pluſieurs de leurs tribus ſe fabriquent, dans les gorges des montagnes, des huttes de roſeaux ou de terre. Le Tſar Ivan Vaſſiliévitch les ſoumit à ſa domination, au milieu du ſeizieme ſiecle, & leur fit recevoir le baptême. Ils paſſerent, dans le ſiecle ſui-

vant, ſous la puiſſance du Khan de Crimée; ils lui donnaient chaque année en tribut une jeune fille, un ſuperbe cheval, & une cuiraſſe de prix. Des Commiſſaires venaient recevoir le tribut; mais ils déshonoraient, ils enlevaient les femmes, maltraitaient les hommes, & faiſaient ſouffrir au peuple les plus cruelles vexations. Les Circaſſiens, pouvant tout haſarder, parcequ'ils n'avaient pas de plus grands malheurs à craindre, ſe révolterent au commencement de ce ſiecle, (en 1708), tuerent les Commiſſaires, battirent l'armée qu'on envoya contre eux, & ſe mirent ſous la protection de la Porte: mais ils ne lui paient point de tribut, & ſont reconnus dans leur indépendance.

Ils vivent à préſent ſous des Princes qu'ils éliſent eux-mêmes, qui n'oſeraient ſe faire obéir, qui n'ont d'autres revenus que leur fortune particuliere, & qui, ne recevant preſque aucune conſidération de leur dignité, cherchent à en mériter par leurs ſervices. Dès qu'ils ceſſent de plaire, ils ceſſent auſſi de régner.

Les

Les Circaſſiens paſſent pour de bons guerriers parmi leurs voiſins qui n'ont que du courage & point de diſcipline. Leurs armes ſont la cotte de mailles, le ſabre, l'arc & les fleches. Leur principal commerce conſiſte dans la vente de leurs chevaux, qui ſont renommés pour leur vîteſſe: mais ils n'ont pas de plus riche revenu que la vente des femmes & le brigandage. Aucun peuple ne les ſurpaſſe dans leur adreſſe à voler des haras de chevaux & des troupeaux entiers. Mais ils obſervent dans leurs rapines des conditions avouées par leurs voiſins, & qui forment entre eux le droit des gens. Si une troupe, qui vient d'enlever un haras ou un troupeau, eſt atteinte par les propriétaires, & qu'elle ne ſoit pas commandée par un Prince ou Mourza, elle peut être traitée comme une bande de voleurs, réduite en ſervitude ou impitoyablement maſſacrée. Mais ſi elle eſt conduite par un Chef, elle devient reſpectable, perſonne n'oſe employer contre elle la force des armes, elle en eſt quitte pour rendre ſa proie, & l'on

aſſure même que cela ſe paſſe de part & d'autre avec beaucoup de politeſſe.

Quand un jeune Prince eſt parvenu à ſa douzieme année, il rougirait de languir dans la maiſon paternelle & va ſervir ſous un autre Chef. C'eſt là qu'il ſe forme au métier de brigand dont il attend toute ſa gloire. Il exerce d'abord ſon jeune courage à voler les fruits des vergers voiſins; avec le temps il parvient à ſouſtraire des femmes à leurs époux, des filles à leurs peres, des beſtiaux à leurs poſſeſſeurs; quand il peut enfin enlever des troupeaux entiers, c'eſt alors qu'il entre dans le chemin de l'honneur, c'eſt alors qu'il eſt reconnu digne de commander à des hommes.

Mais, chez ce peuple brigand, c'eſt un crime de ravir par la force quelque choſe à ſon voiſin, & le nom de voleur eſt la plus cruelle injure. Avec l'adreſſe des Spartiates, ils en ont le courage & la fierté.

Ils apprennent dans leurs écoles à lire les caracteres arabes, & c'eſt avec ces ca-

racteres qu'ils peignent les ſons de leur langue. Un grand nombre a quitté le Chriſtianiſme pour la religion Mahométane, & d'aveugles chrétiens du ſchiſme grec, ils ſont devenus des muſulmans auſſi peu éclairés.

Les Tchétchingui occupent la partie orientale de la Haute Kabarda, dans le centre du Caucaſe & vers les ſources du Térek. Les Kiſtes ſe trouvent dans la Baſſe Kabarda (1). Les Koumiks qui leur reſſemblent, auſſi bien que les Tchétchingui, vivent dans des vallées de ſable, au bas de la Souncha & du Térek. On trouve chez eux des ſources de naphte & d'eaux chaudes. Ces trois peuples ſont ſous la protection de la Ruſſie; protégés inquiets & dangereux, chez qui leurs protecteurs n'oſent voyager qu'avec de bonnes eſcortes.

Les Ambarlintſi, d'origine perſane,

(1) La haute & la baſſe Kabarda ſont ſéparées l'une de l'autre par le cours du Térek. Cette riviere prend ſa ſource dans les montagnes de la haute Kabarda, ainſi que le Kouban & la Kouma

paient tribut à leur ancienne patrie. Dans toute la nation on compte au plus deux mille hommes, partagés en ſix dominations différentes.

Les Géorgiens, le plus nombreux des peuples du Caucaſe, ſont répandus ſur les bords du Kour, qui eſt l'ancien Cyrus. Leurs principales provinces ſont la Géorgie, la Mingrélie, l'Imiret, la Karvallie & le Kakhet. Chrétiens du rit grec, ils ne ſont pas mêlés avec les Tatars, & ſont partagés entre deux Souverains indépendants. L'un, avec le titre de Roi de Géorgie, a ſa réſidence à Téphlis; l'autre eſt Roi de l'Imiret.

Comme les Géorgiens ne ſont ni protégés ni tributaires de la Ruſſie, comme ils different des Tatars par leur origine, leur langue, leurs uſages & leur croyance, ils ne ſeront pas compris dans ce qui nous reſte à dire ſur les Tatars du Caucaſe.

---

qui, après s'être gonflée des eaux de pluſieurs autres rivieres, s'arrête à deux journées de la Mer-Caſpienne, forme des marais couverts de roſeaux & ſe perd enfin ſous la terre.

CHAPITRE II.

Mœurs, uſages, induſtrie, religion des Tatars du Caucaſe.

Tous ces peuples, reſtes de différents peuples de l'Europe & de l'Aſie, qui ſe ſont, à diverſes époques, entaſſés ſur les penchants, dans les gorges, dans les vallées du Caucaſe, ont acquis enſemble, par leur poſition, par leurs alliances, tant de conformités d'extérieur & d'uſages, qu'on peut les ranger parmi les Tatars dont ils ont adopté les mœurs : mais leurs traits ſe ſont perfectionnés par le croiſement des races, & ils ſont devenus l'un des plus beaux peuples de la terre. Leur taille eſt haute, leur ſtature élégante, leur maintien libre, leur teint baſané : leurs yeux bleus ſont petits, mais perçants & bien enchaſſés. Plus heureux s'ils joignaient les vertus intérieures, aux graces de leurs perſonnes & à l'agrément de leur caractere ! Fourbes, parjures, in-

conſtants, vindicatifs, ils ſont d'ailleurs gais, polis, voluptueux; ils aiment la parure & traitent leurs hôtes avec tous les dehors de la bienveillance; généreux par faſte & même prodigues, humains en apparence par politeſſe, conſtamment brigands par état.

Leurs femmes ſont belles, & l'orgueil de leurs maris ne laiſſe rien manquer à leur parure. Elles ont plus de graces, des manieres plus dégagées, plus polies que celles des autres Tatars : mais ſur-tout la beauté, la grace, l'aiſance & le goût ne laiſſent point de rivales aux Circaſſiennes. La nature les a formées pour plaire, & elles ont épuiſé tout ce qu'un art habile à ſe cacher peut ajouter à la nature. Leurs cheveux d'un beau jaune, tels que la voluptueuſe Grece les donnait à Apollon, s'accordent avec douceur à la blancheur animée de leur teint, & celles qui n'ont pas reçu de la nature cet agrément, y ſuppléent par des teintures.

Le nombre des idiômes, ou, ſi l'on veut, des dialectes employés ſur ce coin

de la terre où tant de nations ſont reſſerrées, ne le cede pas à celui des peuplades. Souvent, dans un village, on parle un jargon qui n'eſt entendu ni dans le village voiſin ni ailleurs, tandis que d'autres langues ſont parlées, ſans aucune différence dans le dialecte, par des nations aſſez nombreuſes. L'ignorance de ces peuples, qui ne ſavent pas même écrire, leur habitude de prononcer de la gorge, celle de ſupprimer dans quelques occaſions une ſyllabe d'un mot, &, dans d'autres rencontres, une autre ſyllabe du même mot; l'uſage où ſont les brigands de corrompre exprès la langue, pour n'être entendus que de leurs complices, uſage pratiqué par ces vagabonds que nous appellons Bohêmiens & qui n'eſt pas moins familier aux brigands du Caucaſe; tout cela a fait, avec le temps, d'un petit nombre de langues, une foule de jargons qui ne peuvent ſe peindre avec nos lettres & qui ne pourraient s'écrire que par une nouvelle convention de caracteres.

On convient cependant que tous ces jargons ſi variés ſont fondés ſur la langue tatare : mais, dans pluſieurs, on reconnaît des mots qui paraiſſent ne tenir à aucune langue connue; d'autres ſont italiens, ſlavons & même finnois, ce qui prouve que des nations de race fennique ont auſſi contribué, dans quelque temps que ce ſoit, à la population de ces contrées. Des expreſſions finnoiſes abondent tellement dans l'idiôme des Leſguis, qu'on ne peut guere s'empêcher de ranger une partie de ce peuple parmi les nations fenniques. Ce ne ſont pas ſans doute les Finnois du nord, mais quelques peuplades orientales de cette race, qui ſeront venues chercher un aſyle au midi du Caucaſe.

Les Tatars du Caucaſe réunis peuvent lever une armée de cent mille cavaliers, quoique la plupart des peuples ne puiſſent fournir en particulier plus de cinq-mille hommes. Ils ont pour chefs des Khans, des Beis, des Mourzas. Quelques uns de ces princes ont un pouvoir abſolu, &

peuvent diſpoſer, ſuivant leurs caprices, des biens, de la liberté, des épouſes, des enfants, de la vie même de leurs ſujets. Les autres ont à peine quelque pouvoir, & ſont dépoſés, chaſſés, mis à mort, lorſqu'ils donnent le moindre ſujet de plaintes & même ſans qu'ils en donnent.

Quelques nations ne payent que de très légers tributs, d'autres ſont obligées de livrer au ſouverain la plus grande partie de leur fortune; la plupart lui donnent le dixieme de leurs récoltes, de leurs troupeaux & des bénéfices de leur commerce ou de leur brigandage.

La juſtice ſe rend toujours, comme en Turquie, d'une maniere expéditive. L'accuſé eſt puni ſans délai, ſans inſtruction de procès, ſans confrontation de témoins, & le plus ſouvent ſans preuves.

Tous les hommes ſont ſoldats; ils doivent, à l'ordre de leurs chefs, ſe trouver à leurs frais au rendez-vous avec un cheval, des armes & des vivres. Dans les dangers communs, pluſieurs princes

ſe liguent entre eux ; mais jamais toutes les nations ne conviennent de ſe fortifier par une ligue générale. Elles voient avec indifférence, plus ſouvent avec joie, les maux que ſouffrent les peuplades voiſines; elles s'arment pour les aggraver; &, ſans prévoir qu'un même ſort les menace, elles ne penſent qu'à s'enrichir aux dépens des vaincus : toujours diviſées par de faux intérêts, par des offenſes réciproques, elles ſe font mutuellement la guerre, & l'on ne voit preſque jamais régner une paix générale ſur cette petite étendue de pays. La nature elle-même l'a fortifiée : ſes peuples, par leur union, pourraient braver les puiſſances formidables dont ils ſont entourés : mais de folles querelles, de vieilles animoſités, un brigandage réciproque, que ſuivent de nouvelles haines & le deſir de la vengeance, les livrent ſans défenſe à leurs voiſins qui peuvent les attaquer, les vaincre, & non les aſſujettir.

Leurs étroites limites ne leur permettent pas de mener une vie errante. Ils habi-

tent des villages dont les plus forts n'ont que cinquante maiſons, & ces maiſons ne ſont que des huttes de bois & de terre. Chaque village eſt accompagné d'une tour de pierre, qui, en temps de guerre, ſert de défenſe contre les ennemis & d'aſyle aux femmes & aux enfants. S'ils déſeſperent de ſe défendre, ils abandonnent leurs demeures, leurs tours, leurs richeſſes, & cherchent leur ſûreté ſur des montagnes inacceſſibles. Là, sûrs contre l'ennemi, mais livrés à toutes les horreurs de la diſette, ils broutent l'herbe, ils fouillent la terre pour y chercher des racines ſauvages, ils dépouillent, pour vivre, les arbres de leurs feuilles & de leurs écorces. Ils deſcendent maigres, exténués, preſque mourants, quand le danger eſt paſſé, & ne trouvent plus que les cendres de leurs habitations : perte que leur rend peu ſenſible l'habitude de tranſporter, par caprice, leurs villages d'un endroit à l'autre.

Des familles entieres vivent ſous des tentes ou dans les forêts. Les palais des

Princes ſont de miſérables bâtiments de bois, environnés de cahuttes plus miſérables encore, où ſe retirent aſſez indiſtinctement les courtiſans du Prince, ſes valets & ſes beſtiaux. Les Circaſſiens menent une vie plus douce, ont des maiſons plus commodes & des meubles plus recherchés.

Ces peuples ſont paſteurs, agriculteurs, artiſans, marchands. Ils ſement du riz, du millet, de l'orge, de l'avoine, du chanvre; ils ont des plantations de tabac aſſez conſidérables. Les Koumiks ont des vergers de mûriers blancs & élevent des vers à ſoie. La vigne croît d'elle-même ſur les montagnes, ſans trouver des mains capables de la cultiver.

La douceur du climat ne force pas à faire des proviſions de foin pour nourrir les beſtiaux en hiver; on en amaſſe tout au plus pour les deux mois les plus froids: ceux qui prennent cette précaution conſervent leurs troupeaux en meilleur état, mais la plupart la négligent. Leurs chevaux ne le cedent guere à ceux de l'Arabie, &

ne ſe vendent pas moins de cent piſtoles : ils ſe mettent à genoux, comme les chameaux, pour laiſſer monter le cavalier & ſont très dociles à la voix de leur maître. Les Princes & les nobles ont des haras, dont ils tirent un riche revenu.

Les Tatars du Caucaſe ont des ouvriers habiles à travailler le fer. Ils font, à la maniere des Turcs, des cuiraſſes, des poignards & de ces ſabres ſi eſtimés ſous le nom de damas. Quelques-uns de ces peuples ont des mines de fer & ſavent les exploiter ; les autres achetent ce métal des Ruſſes. Pendant que l'agriculture, les forges, les atteliers, le ſoin des troupeaux occupent les hommes, les femmes filent, tricotent, tiſſent de la toile, fabriquent des draps communs & des étoffes de coton.

Ils entretiennent un commerce aſſez lucratif avec la Géorgie, la Ruſſie, la Perſe, la Turquie. Ils fourniſſent à ces nations des moutons, des chevaux, des cuirs, du beurre, du miel, de la cire, des grains, des fruits ſecs, du coton filé

ou travaillé, du safran sauvage, des armes, & reçoivent en échange des métaux, des draps fins, des étoffes de soie, des fourrures, du sucre. Quand ils reçoivent des monnaies en paiement, ils ne les prennent qu'au poids. On les accuse d'être trompeurs, mais on aime cependant à commercer avec eux, car ils ne trompent pas encore si bien que les peuples civilisés.

Il ne faut pas oublier, parmi les branches de leur industrie, leur adresse, leur audace à enlever des hommes & des bestiaux, comme en parlant d'une nation plus éclairée, on ne manquerait pas de marquer ses progrès dans l'art de la guerre. Chez eux, le succès rend toujours le brigandage glorieux : les Princes y prennent part en personne, ou, s'ils ne s'exposent pas aux dangers, ils partagent du moins les profits. Ils n'épargnent pas leurs voisins les Nogais, mais ceux-ci savent bien leur rendre la pareille & réparer leurs pertes avec usure.

Ils cherchent sur-tout à enlever de

belles femmes : ils les vendent à leurs Princes ou à des marchands Arméniens, qui vont les revendre en Turquie & en Perſe. Les Circaſſiens vendent bien eux-mêmes les leurs ſans qu'on les enleve : c'eſt pour eux une ſource de richeſſe ; une belle Circaſſienne à cheveux jaunes ne ſe vend pas en Turquie moins de ſept mille piaſtres (1). Ce commerce nous paraît plus odieux qu'il ne l'eſt en effet chez ces peuples, parceque nos mœurs ne ſont pas celles de l'Aſie. Il faut ſe rappeller que, dans tout l'Orient, le beau-pere vend toujours ſa fille à ſon gendre, & que celle qui eſt vendue le plus cher eſt en même temps la mieux établie, puiſqu'elle paſſe dans les bras de l'époux le plus opulent : & quel meilleur établiſſement un Circaſſien trouverait-il pour ſa fille, qu'en la vendant, c'eſt à-dire en la mariant à un Turc aſſez riche pour en donner une ſomme exorbitante ?

L'habit de tous ces peuples eſt à-peu-

(1) A-peu-près trente-cinq-mille livres.

près le même ; c'eſt l'habit long des Orientaux. Les Tatars de la Kabarda ſe diſtinguent ſur-tout par la richeſſe & l'élégante majeſté de leur vêtement. Ils ont de très beau linge, de larges culottes, des bottines de maroquin brodées. Leur tunique, ſerrée par une longue ceinture de ſoie, eſt recouverte d'une ample & longue robe de drap fin ou d'étoffe de ſoie dont les manches ſe rejettent en arriere. Un poignard eſt attaché à leur ceinture & leur cimeterre pend à des chaînes d'argent. Ils ſe raſent la tête, & la couvrent d'une calotte d'étoffe d'or ou d'argent ornée d'une riche broderie, & cachée en partie par un bonnet qui monte en s'élargiſſant. Ils revêtent pour la guerre une cotte de mailles & emploient la pique, l'arc & les armes à feu. Les pauvres ſe font des habits d'étoffes de coton ou d'un drap commun qu'ils ont eux-mêmes fabriqué. Le vêtement des femmes reſſemble à celui des Arméniennes ; il eſt fort recherché & coûte cher à leurs époux.

Les peuples du Caucaſe ſe nourriſſent

mieux que les autres Tatars. Ils mangent à table, assis sur des chaises. Ils aiment à boire chaud. Fideles observateurs de la loi de Mahomet sur tous les autres points, ils ne peuvent la suivre dans l'abstinence des liqueurs fortes. Ils boivent du vin ; de l'eau-de-vie, de l'hydromel, & une biere forte qu'ils brassent eux-mêmes & qui ressemble à celle d'Angleterre.

Ils accordent tant de préférence à leurs premieres femmes, que l'état des autres devient humiliant : aussi en prennent-ils rarement plusieurs, mais ils se dédommagent par le nombre de leurs concubines. Ils se piquent trop de grandeur & de générosité pour convenir qu'ils achetent leurs femmes ; ils disent seulement qu'ils font un présent à leur beau-pere : mais on ne dispute pas avec moins de vivacité, on ne marchande pas avec moins de rigueur sur la valeur de ce présent que chez les autres Orientaux.

Tous suivent la religion de Mahomet : ceux du nord du Caucase sont de la secte d'Omar & ceux du midi de celle d'Ali. On

n'a pas par-tout des Prêtres ni des moſquées, & nulle part des écoles. On tient au Mahométiſme ſans en connaître les dogmes, on en mêle les pratiques avec celles du Chriſtianiſme & du Paganiſme. Comme les Mahométans, on fête le vendredi, & le Dimanche avec les Chrétiens : ce n'eſt pas que ces jours ſoient conſacrés à la priere, mais ils le ſont à la débauche & au repos. On enterre les morts ſuivant les rits des Mahométans ; & ſouvent, comme s'ils étaient Chrétiens, on éleve des croix ſur leurs tombeaux. Dans pluſieurs endroits, on a conſervé du paganiſme l'uſage d'offrir des ſacrifices de brebis dans le temps des moiſſons. Enfin, dans cette contrée, on ne voit rien de conſtant que l'ignorance, l'orgueil, la dépravation des mœurs & le brigandage.

CHAPITRE III.

Digreſſion ſur les Arméniens.

LES Arméniens ne peuvent être compris parmi les nations qui peuplent les environs du Caucaſe; mais on les y trouve dans toutes les villes, dans tous les villages où le commerce leur fait eſpérer quelque profit. Réunis en corps de peuple, ils ne ſont ni dépendants de la Ruſſie ni protégés par elle; mais un établiſſement conſidérable qu'ils ont dans cet Empire nous autoriſe à parler d'eux, comme nous avons parlé des Boukhares.

Ce fut dans le dernier ſiecle qu'ils s'établirent d'abord à Kazan, mais preſque tous y devinrent les victimes de la peſte. Ceux qui échapperent à ce fléau, porterent dans Aſtrakhan leurs eſpérances & leur induſtrie. Leur population y monte à préſent à douze-cents mâles. Ils y jouiſſent des plus grands privileges,

ne paient que de faibles tributs, poſſedent une maiſon de ville particuliere, & ont obtenu pour leur religion la plus grande tolérance. Il leur eſt même permis de faire des proceſſions publiques & d'avoir des cloches à leurs temples.

L'Arménie, ſituée ſous un ciel pur & ſerein, & arroſée par de grands fleuves, eſt une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Aſie. Mais ce pays délicieux, autrefois le théâtre des guerres les plus ſanglantes, & toujours mal défendu par ſes habitants, eſt aujourd'hui partagé entre le Perſan & le Turc, & languit dans la triſte paix de la ſervitude.

Quelques voyageurs ont vanté la bonne foi des Arméniens, leur économie, leur ſobriété : Gmélin le neveu les peint de couleurs bien différentes. Tantôt orgueilleux, tantôt bas, toujours fourbes, ils ne conſultent, dit-il, que le vil intérêt : toujours prêts à ſe parjurer pour garder un bien mal acquis, à ſacrifier ce qu'ils doivent avoir de plus cher pour l'augmenter; empreſſés, officieux, rampants, s'ils ont

beſoin de vous ; capables de vous perdre ſi vous ceſſez de leur être utile ; ſe haïſſant mutuellement, & travaillant ſans ceſſe à la ruine l'un de l'autre. Peut-être ne méritent-ils ni tous les reproches dont Gmélin les a couverts, ni tous les éloges des auteurs qui les ont célébrés.

Si la bonté de leurs mœurs eſt équivoque, leur induſtrie n'eſt pas douteuſe. Ils ont de bons artiſans, des fabricants habiles, des orfevres, des jouailliers, des horlogers ; ils ſe plaiſent au jardinage ; mais leur principale occupation eſt le commerce. Ils achetent en Ruſſie, & portent dans la Perſe, chez les Boukhares & juſqu'à la Chine, de la cochenille ; de l'indigo, les belles étoffes de la France, des camelots, de l'or & de l'argent filé, du thé, du caffé, du ſucre. Ils rapportent de Perſe de la ſoie, du coton écru & filé, des étoffes de ſoie & de coton ; & de la Boukharie, du coton, des peaux d'agneaux, de la poudre d'or, des perles & des diamants.

Le bonnet des Arméniens eſt à-peu-

près de la forme du bonnet quarré de nos prêtres, & eſt entouré d'une étroite bordure d'agneau noir. Ils coupent leurs cheveux en rond; quelques uns conſervent leur barbe & preſque tous des mouſtaches. Leurs chemiſes ſont taillées à la maniere européenne. Ils portent trois robes à la fois : celle de deſſous eſt faite comme la tunique des Tatars; la ſeconde ſe boutonne; celle de deſſus, qui deſcend juſqu'aux talons, ne ſe croiſe qu'au-deſſous de l'eſtomac & ſe releve ſur les hanches. Leurs culottes ſont longues & larges comme celles des Orientaux, & leur chauſſure conſiſte en des bas & des babouches qui reſſemblent aux pantoufles de nos femmes.

Les Arméniennes ſe noirciſſent les cheveux & les ſourcils avec de la noix de gale grillée & réduite en poudre dont elles font une pâte : de groſſes boucles de cheveux leur accompagnent les deux côtés du viſage, le reſte eſt treſſé & flotte entre les épaules. Elles portent un voile de batiſte, bordé d'une frange d'or ou de

ſoie ; il deſcend juſqu'au milieu du dos : quand elles ſortent, elles ſont entièrement enveloppées d'un voile blanc. Elles ont pour collier des rangs de perles, de pierres précieuſes ou ſeulement de pieces de monnaie. Leurs robes ſont ſemblables à celles des hommes ; mais la ſeconde eſt contenue au-deſſous de la poitrine par une ceinture, que les riches garniſſent de plaques d'or & d'argent & ornent de pierreries. Les filles ſont nubiles dès l'âge de dix à onze ans.

Les Arméniens ſont chrétiens & leur héréſie eſt la même que celle d'Eutichès, qui dogmatiſa dans le cinquieme ſiecle : elle conſiſte principalement à ne reconnaître dans la perſonne du Verbe que la nature divine. Ils croient auſſi, comme les Grecs, que le S. Eſprit ne procede que du pere : comme eux, ils n'admettent ni la primauté du pape, ni la croyance du purgatoire : ils rejettent l'autorité des conciles. Les purifications légales auxquelles leurs femmes ſont ſoumiſes en relevant de couche, & l'uſage d'offrir des

ſacrifices ſanglants devant les porches des temples, ſont des pratiques empruntées du judaïſme.

Dailleurs ils adminiſtrent les ſept ſacrements : l'enfant, en recevant le baptême, eſt aſpergé trois fois & plongé trois fois dans l'eau. Ils croient à la tranſubſtantiation & diſtribuent la communion aux fideles ſous les deux eſpeces. Ils admettent, ſans en faire un article de foi, l'interceſſion des ſaints, ſur-tout celle de la Vierge, & la vénération pour les reliques.

Les moines, élevés ſeuls, comme chez les Grecs, aux grandes dignités du ſacerdoce, ſont obligés de garder le célibat : les prêtres ſéculiers, appellés dans le monde par leurs fonctions, & plus expoſés au danger par la fréquentation des deux ſexes, doivent ſe garantir de la tentation par le mariage : c'eſt auſſi l'un des principaux points de diſcipline dans l'Egliſe Ruſſe.

Les Arméniens ont trois ſortes d'abſtinence. La premiere conſiſte à ne manger

ger ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poiſſons; elle s'obſerve tous les mercredis & tous les vendredis : la ſeconde conſiſte ſeulement à ne pas manger de viande; & la troiſieme, la plus rigoureuſe de toutes, à ne prendre aucune nourriture, aucune boiſſon depuis le levé du ſoleil juſqu'à ſon couché. Le grand carême qui précede pâques dure ſept ſemaines, comme celui des Grecs, & toutes les grandes fêtes, qui ſont très nombreuſes, ſont précédées d'un carême de huit jours. Dans tous ces temps d'abſtinence, il eſt défendu aux Arméniens d'approcher de leurs femmes : condamnés à de ſi fréquents repos, ils ſont rendus aux plaiſirs de l'amour avec une vigueur nouvelle, & leurs mariages ſont preſque toujours très féconds.

Chez eux, les noces ſont accompagnées de cérémonies ſingulieres. L'époux quitte le ſoir ſa maiſon pour ſe rendre à celle d'un ami qui repréſente ſon pere; il eſt accompagné d'un nombreux cortege. Deux chanteurs & pluſieurs joueurs

d'inſtruments ouvrent la marche, un homme porte ſur ſa tête un grand plateau couvert de fruits, de confitures & de bougies allumées, de deux flaccons d'eau-de-vie, & d'un petit flaccon d'argent rempli d'eau-roſe : tous les parents, tous les amis portent des cierges. On arrive, on aſperge d'eau-roſe tout le cortege, & l'époux entre le dernier. On chante, on fait une légere collation, on remene l'époux chez lui. Pluſieurs perſonnes ſortent à ſa rencontre avec un grand arbre de cire chargé de fleurs.

Là, on s'arrête ſous des tentes, on chante, on boit; on entre enfin dans un appartement où l'on s'aſſied ſur des tapis: le ſoupé commence, l'époux eſt élevé ſur une eſtrade; on place à ſa droite un cimeterre nu, &, devant lui, l'arbre de cire & le plateau. Les chants recommencent après le repas, on danſe, & l'on apporte du vermillon dont l'époux & celui qui repréſente ſon pere ſe teignent les mains.

Une partie de la nuit ſe paſſe ainſi dans la joie, ou peut-être dans l'ennui.

Enfin le pere de la fiancée vient annoncer que ſa fille eſt prête à ſe rendre à l'égliſe. L'époux & ſon pere ſe levent : les muſiciens reprennent leurs inſtruments, les convives ſe chargent de l'arbre de cire & du plateau, & l'on va trouver l'épouſe. Le Prêtre bénit le nouveau couple, & décore l'époux d'un ruban qui lui tombe ſur la poitrine : il lui attache un fil au cou, & le mariage ne pourra être conſommé que lorſque le Prêtre ſera venu couper ce fil trois jours après. Les deux fiancés ſe donnent la main, on va lentement à l'égliſe, & l'on s'arrête ſouvent pour manger & pour boire. Le prêtre recommence les prieres dans le temple, il fait tourner trois fois les époux autour de lui, leur fait boire un peu de vin & célebre la meſſe.

Il ne ſe pratique guere moins de formalités aux funérailles. On lave le mort, on le porte ordinairement au temple en grande cérémonie dès le jour même de ſon décès. Le cercueil eſt plus ou moins décoré ſelon les moyens de la famille.

Les parents & les amis des deux ſexes ; les Diacres portant des cierges, le Clergé, & l'Evêque, vêtu de ſes habits pontificaux, forment le cortege : en entrant dans le temple, on brûle de l'encens, on fait des prieres pour le mort, & un grand repas termine la journée. Le lendemain on ſe raſſemble de nouveau dans la maiſon du mort, on ſe rend en proceſſion au temple, on y récite des prieres, & le corps, accompagné ſeulement des hommes, eſt porté au lieu de la ſépulture. On va le pleurer pluſieurs jours de ſuite ſur ſa tombe, & on dit pour lui des meſſes pendant ſix ſemaines.

On doit être étonné que les Arméniens, qui rejettent la croyance du Purgatoire, faſſent cependant des prieres pour les morts. Mais ils penſent que les peines & les récompenſes des hommes ne commenceront qu'au jour du jugement, & que, juſqu'à ce jour, les ames reſteront errantes dans le vague des airs : ils eſperent apparemment, par leurs prieres, procurer quelque repos à ces ames vagabondes.

SIXIEME PARTIE.

Nations de races mêlées de Tatars & de Mongols.

PREMIERE SECTION.

Des Barabiniens.

CHAPITRE I.

Poſition & induſtrie des Barabiniens.

QUOIQUE nous faſſions une race particuliere des peuples Tatars-Mongols, nous ne doutons pas que la plupart des hordes tatares n'aient été plus ou moins mêlées avec les Mongols, lorſque les deux nations réunirent leurs armes ſous les enſeignes de Tchinguis-Khan & de ſes premiers ſucceſſeurs. On peut même

reconnaître encore quelques traces de ce mélange dans les Tatars d'Aſtrakhan. Mais nous ne renfermons dans la claſſe des nations tatares-mongoles, que celles chez qui ce mélange eſt marqué par des caracteres évidents, qui ne permettent pas de former des doutes ſur ſon exiſtence. Toutes ſe trouvent dans la Sibérie, dont les limites méridionales touchent au pays originaire des Mongols; & la premiere qui ſe préſente à nous, en entrant dans cette vaſte contrée par l'occident, c'eſt celle des Barabiniens.

La grande ſtepe, renfermée par l'Ob & l'Irtich, & qui s'étend juſqu'aux monts Altaï, ſe nomme Barama: les Ruſſes, en corrompant ce mot, en ont fait Baraba, & ils ont appellé Barabiniens (Barabintſi) les peuples qui occupent ce déſert.

Les Barabiniens, au temps de la conquête de la Sibérie, étaient répandus dans la même contrée qu'ils habitent encore. Ils y ont trop ſouffert de l'inquiétude & de la férocité de leurs voiſins pour avoir

pu s'élever à une nombreuſe population ; ils ne ſe reſſouviennent que de leurs malheurs, & ils ont oublié s'ils ont jamais été gouvernés par des Souverains de leur nation. Enfin, ſucceſſivement opprimés par les Kirguis & par les Zoungares, ils jouiſſent aujourd'hui de la paix ſous la protection de la Ruſſie : ils lui paient un léger tribut, & elle ſe charge de les défendre.

On reconnaît en eux le mélange de pluſieurs nations. Ils ont en général la phyſionomie tatare ; mais un viſage plat, des yeux alongés & peu ouverts, de longues oreilles, témoignent que pluſieurs d'entre eux tiennent à la race mongole. Les Zoungares, leurs vainqueurs, ont à différentes fois vécu long-temps avec eux, & ſont apparemment les peres de ces Barabiniens à phyſionomies kalmoukes.

L'idiôme des Barabiniens eſt un dialecte de la langue tatare, & rend témoignage à leur principale origine. Il eſt corrompu, mais moins que celui des Bachkirs. Ils vivent d'ailleurs dans la même

ignorance, & preſque aucun d'eux ne ſait lire.

Les vapeurs humides qui s'élevent dans leur ſtepe & qui épaiſſiſſent l'atmoſphere, rendent les habitants blêmes & phlegmatiques : leur indifférence, leur apathie approchent de la ſtupidité. On peut adopter, à leur égard, l'expreſſion du Phyſiologiſte le Cat, & les regarder moins comme des hommes animés par la chaleur du ſang & le fluide ſpiritueux des nerfs, que comme des *machines hydrauliques*. Cet état de machines convient à leur miſere qu'il leur fait ſupporter ſans douleur. Modérés en amour, modérés dans leur nourriture, ayant des deſirs trop faibles & trop bornés pour ne pas les remplir aiſément, ils ne connaiſſent ni le vol ni le brigandage ; ils ne connaiſſent pas même le menſonge ; on n'en a beſoin que pour couvrir ſes fautes ou pour les préparer.

Ils ont des habitations fixes pour l'hiver. Ils ſement un peu d'orge & d'avoine, quelquefois un peu de chanvre ; mais leur culture eſt toujours d'un faible

produit ; leur ſtepe, pauvre en gibier, paie mal les fatigues du chaſſeur ; ils tirent un peu plus de profit de leurs troupeaux, & un grand nombre de pêcheurs doivent aux lacs leur ſubſiſtance.

Il n'eſt pas rare qu'en hiver la neige enveloppe leurs cahuttes & ils ne pourraient en ſortir, s'ils négligeaient de ſe ménager une iſſue par le toit. Leurs huttes d'été ne ſont couvertes que de nattes.

Leurs troupeaux peu nombreux, & qui ſont cependant leur principale richeſſe, ſont compoſés de chevaux & de bêtes à cornes : l'humidité du ſol ne leur permet guere d'élever des brebis. Un grand nombre d'entre eux ne poſſede pas une ſeule piece de bétail : on paſſe pour être dans un état d'aiſance quand on a depuis cinq juſqu'à vingt chevaux & moins encore de bêtes à cornes. Il n'y a pas long-temps que l'homme le plus riche de la nation poſſédait ſoixante & dix chevaux. Il ſemble qu'ils auraient dû voir augmenter leurs troupeaux depuis qu'ils

ne craignent plus le brigandage des Kirguis ; mais une mortalité ſur les beſtiaux a mis le comble à leur miſere, lorſqu'ils ſe croyaient prêts d'en ſortir.

Peu diſtraits par les ſoins de la vie paſtorale, tous ont le loiſir de s'occuper de la pêche : ils conſervent le poiſſon ſans le ſaler, en le faiſant ſécher ſur la terre. Mal-adroits à tirer de l'arc, ils ſont réduits à prendre le gibier dans des piéges, dans des filets, ou à l'aide de leurs chiens. Ces animaux ſont d'excellents coureurs, & leurs maîtres ne troqueraient pas un bon chien contre un cheval.

Les femmes préparent les peaux des oiſeaux qui fréquentent les lacs : elles en font des pellices qu'elles vendent aux étrangers. Ces pellices ſont fort chaudes, durent très long-temps, & ſont impénétrables à l'humidité.

Chaque village a un Chef, & chaque diſtrict ſon Iaouta : c'eſt une eſpece de Prince. La nation n'accorde à ces Chefs aucun revenu : ils ne tirent de leur élé-

vation que le plaiſir d'être reſpectés, & la ſatisfaction de paraître obéis. Conſultés, moins comme juges que comme arbitres, il leur eſt facile d'accorder des plaideurs indifférents, à qui il eſt preſque égal de gagner ou de perdre, & capables à peine de former un deſir.

CHAPITRE II.

Religion & uſages des Barabiniens.

On a écrit que les Mahométans ne cherchaient pas à faire des proſélytes; on s'eſt trompé. Vers le milieu de ce ſiecle les Barabiniens étaient encore dévoués au chamaniſme: ils ont été convertis à la religion mahométane par le zele des Moullahs voiſins qui ſont venus les prêcher dans leurs ſtepes. Ils ont à préſent quelques huttes qu'ils appellent des moſquées, quelques hommes qui ne ſavent pas lire & qu'ils appellent leurs Prêtres, & ils n'ont acquis, en changeant de croyance, que quelques ſuperſtitions.

de plus. Ils ont conſervé religieuſement toutes celles de leurs ancêtres ; ils n'ont eu garde, ſur-tout, de ſe défaire de leurs ſorciers ; ils enterrent encore leurs morts avec tous leurs uſtenſiles, & leur portent encore à manger ſur la foſſe.

La miſere ne leur permet pas de faire, dans leurs aliments, le choix preſcrit par le mahométiſme : tourmentés par la faim, ils ne connaiſſent pas d'animaux immondes, & mangent le gibier & le bétail mort naturellement. Cette même miſere les empêche de connaître l'ivreſſe : comme leurs troupeaux peu nombreux ne leur fourniſſent que peu de lait, ils ſont obligés de mettre de l'eau dans leur koumiſſe, & n'ont d'autres liqueurs fortes que le peu qu'ils en achetent aux Ruſſes. Ils ſont ſouvent réduits en été à vivre de plantes & de racines ſauvages.

Les deux ſexes fument à tout âge beaucoup de tabac : ils y mêlent des copeaux de bouleau pour en augmenter la quantité, & ont toujours leur tabagie attachée à leur ceinture.

Ils obſervent dans leurs fêtes, dans leurs noces, dans leurs funérailles, les mêmes cérémonies que les Bachkirs; mais ils mettent plus de modeſtie dans leurs divertiſſements. Il eſt rare qu'ils aient pluſieurs femmes, & ils les entretiennent auſſi bien que leur pauvreté peut le leur permettre. Soit qu'ils les achetent en argent, ou en beſtiaux, elles ne leur coûtent ſouvent que quinze francs de kalym, & les plus cheres ſe paient deux cents cinquante livres. Les plus pauvres, n'ayant rien à donner, s'acquittent avec leurs beaux-peres par le travail. Ils empruntent quelquefois de l'argent aux Ruſſes voiſins pour payer leurs femmes, & s'engagent à travailler, à des termes preſcrits, les terres de leurs créanciers: jamais ils ne manquent à ces engagements, & viennent, au temps marqué, leur offrir leurs bras & ceux de toute leur famille.

Le vêtement des deux ſexes reſſemble à celui des Bachkirs, mais il eſt plus miſérable. Les hommes ne ſe ra-

sont pas la même, comme les autres Tartares : ils conservent leur barbe, mais sans la laisser croître à une grande longueur. Les femmes partagent leurs cheveux en deux nattes, y attachent des rubans, & les couvrent, ainsi que les hommes, d'un bonnet plat, garni d'une bordure. Elles portent en été, pour tout vêtement, des chemises de toile d'orie, brodées de différentes couleurs, & qui se boutonnent par devant. Leur parure consiste en une robe de toile de coton, faite en forme de mantille, & en un habit plus court.

SECONDE SECTION.

Des Tatars du Tchoulym.

CHAPITRE I.

Uſages & manière de vivre des Tatars du Tchoulym.

Les Tatars du Tchoulym vivaient autrefois entre les ſources de l'Obi & celles de l'Iéniſſei, tantôt ſoumis aux Kirguis & tantôt aux Zoungares, ou plutôt ſucceſſivement opprimés par ces deux peuples: délivrés enfin de leurs tyrans, que les armes des Ruſſes forcerent à s'éloigner, ils occuperent tout le cours du Tchoulym & des rivieres qui en ſortent ou qui l'enrichiſſent avant qu'il ait mêlé ſes eaux à celles de l'Obi. Leur pays eſt généralement compoſé de plaines fertiles & de vallées couvertes de forêts.

Ils tiennent à la fois des Tatars &

des Mongols, & ont beaucoup de reſſemblance avec les Bouriates. Leur idiôme, compoſé du tatar, du bouriate & de l'iakoute, a d'ailleurs tant d'expreſſions qui lui ſont propres, qu'on pourrait le prendre pour une langue particuliere. Cependant on ne les regarde pas comme une nation diſtincte, & l'on croit plutôt qu'ils ſont deſcendus des Iakoutes.

Leur population n'eſt pas fort nombreuſe; ils vivent enſemble comme une ſociété de freres. Ni ruſés, ni ſtupides, & fort curieux, ils ne manquent pas d'intelligence quand leur eſprit eſt aiguiſé par leur intérêt. Sont-ils ſans défiance, on les trouve polis, careſſants, ſinceres; craignent-ils d'être léſés, ils prennent les devants, tâchent de tromper les premiers, & ne ſe font pas un ſcrupule du menſonge.

Ils ont conſervé un corps de nobleſſe d'où chaque diſtrict tire ſes Chefs: mais ces nobles ne ſe diſtinguent des plus pauvres de la nation ni par l'habit, ni par

le logement, ni même par la fortune. Quoique chaque village ne contienne ordinairement qu'une famille, on en voit cependant qui renferment plus de cent & même au-delà de deux cents perſonnes : les huttes qui les compoſent ne ſont conſtruites que de pieux dont les interſtices ſont remplis de terre; les portes ſont tournées du côté de l'Orient. Telles ſont auſſi les habitations des Barabiniens.

Depuis que les Tatars occupent les bords du Tchoulym, quelques-uns ont adopté la vie ſédentaire, & ne changent jamais de demeure; ce ſont ſur-tout les voiſins des Ruſſes qui ont été portés à ce genre de vie par imitation : les autres n'ont d'habitations fixes que pour l'hiver, & reprennent la vie errante en été. Tous ſont vêtus à la maniere des payſans ruſſes.

Plus de la moitié d'entre eux cultive la terre, & ſeme du bled, du ſeigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre : mais, malgré la bonté du ſol, à peine recueil-

lent-ils de quoi ſubvenir à leur ſubſiſtance. Ceux qui ne ſement pas, achetent aux Ruſſes de la farine, ou ils s'en paſſent. Ils n'ont pas de fruits cultivés, pas de plantes potageres, point de porcs, point de volailles, quoiqu'ils en puſſent élever. Leurs beſtiaux ſont peu nombreux; la rigueur du climat les oblige à faire des proviſions de foin pour les nourrir en hiver, & la pareſſe ne leur permettrait pas de nourrir de grands troupeaux. La chaſſe & la pêche forment leur plus utile induſtrie.

Leur nourriture eſt mauvaiſe & malpropre. Les cultivateurs mangent preſque ſeuls du pain & des gruaux; le reſte vit ſur-tout de poiſſon. Ils pilent des racines, les mêlent avec du fromage, laiſſent fermenter ce mélange dans la terre, & en font leur plus grand régal. Ils mangent ſur-tout en hiver du poiſſon fumé ou ſéché au ſoleil. Il en eſt peu qui faſſent uſage du ſel: les plus pauvres ou les plus pareſſeux ne vivent que de racines ſauvages, les plus riches achetent aux

Ruſſes des boiſſons fortes : tous font un grand uſage du tabac à fumer.

Enfin ces peuples ne ſont pas riches ; ils n'ont ni l'eſpérance, ni le deſir, ni même l'idée de le devenir : l'habitude, l'ignorance leur rend leur miſere aſſez douce, & ils croient vivre avec aſſez d'aiſance.

Les femmes s'occupent à faire de la toile, à coudre des fourrures : toujours aſſiſes dans leurs cabanes, elles ont la démarche gauche, le maintien déſagréable, la taille déformée, le teint enfumé comme les huttes qu'elles habitent.

CHAPITRE II.

Religion, mariage, funérailles des Tatars du Tchoulym.

CES Tatars profeſſaient encore le chamaniſme au commencement de ce ſiecle. Un Archevêque de Tobolsk, Philophei, voulut les convertir, mais les Tatars ne voulaient pas être convertis. Le Prélat ſchiſmatique, qui n'avait pas reçu le don de perſuader, employa le pouvoir de contraindre. Au lieu de prêtres, de théologiens, de miſſionnaires, il ſe fit aider, dans ſon œuvre pieuſe, par des ſoldats: ces apôtres bien armés tirerent les malheureux de leurs cahuttes, & les amenerent ſur les bords du Tchoulym. Le bon Archevêque les prêcha; ils ne comprenaient pas trop bien ſon ſermon, mais on leur fit entendre qu'ils devaient entrer dans la riviere: pluſieurs eurent cette complaiſance, ceux qui n'y entraient pas de bonne grace y furent jettés; pendant

qu'ils s'y débattaient, on prononçait ſur eux les paroles ſacramentales, & ils ſortirent de l'eau chrétiens ſans ſavoir comment. On leur attacha une croix au cou, cette parure leur plut, & ils retournerent contents chez eux.

C'eſt ainſi que, par un zele ſans lumiere, on les a conduits à profaner ce que nous révérons; la croix n'eſt devenue pour eux qu'une idole de plus, & ils font le ſigne de la croix dans leurs cérémonies prétendues magiques. Innocents par leur ignorance, leur ſacrilége retombe ſur leur imprudent convertiſſeur.

On leur a bâti des égliſes, on leur a donné des images, mais on n'a pas travaillé à les inſtruire. Ils portent leurs enfants à l'égliſe pour les faire baptiſer, ils ne mangent plus de cheval, ils n'épouſent plus qu'une femme, & croient que c'eſt là ce qu'on appelle être chrétiens. Les plus zélés pour leurs anciennes cérémonies vont célébrer leurs fêtes chez leurs voiſins idolâtres: ceux qui ſont trop éloignés des hordes chamaniennes n'exer-

nes & en mangent la chair. Au retour de l'enterrement, ils croient que l'ame du défunt les pourſuit pour les entraîner avec elle ; mais ils croient auſſi pouvoir l'arrêter en ſautant par-deſſus des feux qu'ils allument ſur le chemin, comme ſi des ames légeres ne pouvaient pas ſauter auſſi bien qu'eux.

TROISIEME

TROISIEME SECTION.

Des Téléoutes (1).

CHAPITRE I.

Mœurs & uſages des Téléoutes.

Les Téléoutes ou Télengoutes, car ils s'appellent eux-mêmes de ces deux manieres, ont apparemment tiré leur nom du lac Télengoul, dans les Monts Altaï, vers les ſources de l'Ob. Quoiqu'ils ne forment pas une nation purement kalmouke, les Ruſſes les appellerent Kalmouks blancs, ſoit parcequ'ils étaient ſortis des montagnes qu'on appelle blanches, ſoit qu'ils paruſſent plus blancs que les autres peuples vagabonds, ſoit

(1) Ils ſont appellés Téléichites dans le voyage en Sibérie de Gmélin, traduction libre de M. de Kéralio.

enfin parceque le mot blanc ſignifie quelquefois libre. Cependant ſoumis alors aux Zoungares ou à d'autres hordes kalmoukes, ils étaient loin de connaître la liberté. Vers le milieu de ce ſiecle, pluſieurs de leurs tribus remonterent juſqu'à Kouznetsk, ſe délivrerent de toute inquiétude de la part des hordes kalmoukes ou tatares & ſe rendirent ſujettes de la Ruſſie. Un faible tribut leur aſſure la paix dont elles jouiſſent. Le reſte de la nation demeura ſoumis aux Zoungares & s'eſt vu depuis enveloppé dans leur ruine.

Les Téléoutes, qu'Aboulgaſi compte parmi les Kalmouks, reſſemblent à la fois aux Kalmouks & aux Tatars. Ils ſont ſecs : la plupart ont, comme les Mongols, le viſage plat & les cheveux preſque noirs. Leur pareſſe eſt extrême, comme l'inſenſibilité qui la cauſe. Leur intelligence, dont rien n'excite l'activité, les met à peine au-deſſus de la brute : à peine peut-elle s'élever juſqu'aux choſes les plus ſimples. Ils ſont à tout ce qu'on

leur demande les réponſes les plus courtes : il ne faut pas les comparer pour cela aux Lacédémoniens ; ils ſont breſs, non par préciſion, mais par ſtérilité.

Du pain, des beſtiaux, des enfants & le ſuprême bonheur de ne rien faire, voilà tous les objets de leurs deſirs. Exempts de cupidité, ils vivent paiſiblement avec tous leurs voiſins.

Dviſés en petites tribus qui s'allient entre elles par le mariage, les Téléoutes ſoumis à la Ruſſie ſe trouvent ſur les deux bords du Tom & des rivieres qui s'y jettent.

Leur langage, Tatar & Mongol à la fois, & doublement corrompu, eſt également inintelligible pour les deux nations. Ils n'ont que des idées très vagues du paſſé. Ce n'eſt ni le cours du ſoleil ni les révolutions de la lune qui reglent leur année, mais le retour de la chaleur ou des glaces. Comme les Toungouſes, ils comptent une année d'hiver & une année d'été. Ils donnent aux mois des noms tirés de leurs propres occupations, de l'apparition

de certains animaux, de la naiſſance de quelques plantes : ils ont le mois du petit-gris, celui des ſémailles, &c.

Ils étaient autrefois, pêcheurs, paſteurs, & par conſéquent vagabonds : plus reſſerrés à préſent dans les contrées qu'ils occupent, ils ont été forcés d'adopter des demeures fixes & de travailler la terre. Quoiqu'ils continuent de mener une vie errante en été, leurs troupeaux ont diminué ſenſiblement, & la culture de la terre eſt devenue leur principale reſſource. Leurs montagnes nourriſſent beaucoup de gibier & d'animaux recherchés pour leurs fourrures : ils aiment la chaſſe, & leurs beſtiaux peu nombreux leur laiſſent tout le temps qu'elle exige. Leur plus grande induſtrie, qu'ils doivent aux Kalmouks leurs ancêtres, conſiſte à diſtiller le lait de leurs cavales.

Ils habitaient autrefois les antres des rochers dont ils fermaient l'ouverture avec des brouſſailles : ils ſe conſtruiſent à préſent des cabutes de bois. Leurs villages n'ont guere plus de dix maiſons, ſouvent

ils n'en ont que quatre & chacun a ſon chef. Leurs habitations d'été ne ſont que des perches couvertes de nattes de roſeau ou de tiges de pois.

Ces nattes, dont ils font leurs murailles & leurs toits, leur ſervent auſſi de couvertures & de tapis. Riches, pauvres, tout le monde s'aſſied, mange & dort ſur des bancs. Leur vaiſſelle eſt de bois; à peine ont-ils, pour préparer leurs alimens, des marmites de fonte.

Ils ne ſont ni mieux ni plus proprement vêtus que logés. Leurs femmes ont cependant quelquefois des robes de ſoie; mais ſouvent la ſoie, l'or & les pierreries ſervent à déguiſer la miſere. Elles paſſent à leurs oreilles des anneaux ou de petites chaînes, elles ornent de rubans les treſſes de leurs cheveux.

Communément elles ſont laides. Cependant on en trouve de jolies, & Gmélin en vit une d'une beauté remarquable. Sa taille était majeſtueuſe; ſon air agréable & doux, ſes cheveux noirs relevaient la blancheur de ſa peau: partagés en deux

treſſes, ils lui deſcendaient ſur les épaules, ſe jouaient ſur ſon ſein & retournaient en arriere où ils étaient attachés. Elle portait un bonnet à la tatare garni de martre zibeline. De ſes oreilles pendaient deux anneaux d'argent, l'un plus grand que l'autre. Sa robe était de ſoie, & ſa tunique de laine était ornée d'un collet de perles. Ouverte ſur la poitrine, elle laiſſait appercevoir les formes d'un beau ſein, & ſemblait n'être fermée par des boutons depuis l'eſtomac juſqu'en bas, que pour laiſſer à l'imagination le plaiſir de ſe peindre les charmes qu'elle cachait.

CHAPITRE II.

Religion des Téléoutes.

PLUS de la moitié des Téléoutes ſuit encore le Chamaniſme ; le reſte eſt ou mahométan ou chrétien (1). Quelques familles chrétiennes vivent dans leurs villages particuliers ; les autres ſont répandues dans les villages idolâtres, & n'y reçoivent pas même le plus faible reproche pour avoir abandonné la croyance de leurs peres. Les Mahométans ſont les plus riches, les plus réglés dans leurs mœurs, les plus propres & les mieux nourris : ils ont des moſquées, des écoles, des prêtres.

Les Chamaniens nomment Dieu Kou-

(1) Ce ſont originairement, comme les Tatars du Tchoulym, des chrétiens de la façon de Philophei. Dans les premiers temps de leur converſion, ils diſaient qu'ils avaient été faits chrétiens malgré eux, & ils refuſaient de porter la croix qu'ils avaient reçue au baptême.

QUATRIEME SECTION.

Des Abiniens.

CHAPITRE I.

Mœurs & miſere des Abiniens.

LES Abiniens (Albintſi), forment une nation peu nombreuſe, très miſérable, fort malpropre, qui vivait autrefois le long du Tom, près de Kouznetsk, & qui s'eſt retirée ſur les montagnes vers le haut de ce fleuve; s'ils different des Téléoutes, c'eſt parcequ'ils ſont encore plus pauvres, plus mal nourris, plus mal logés. Le peu de grain qu'ils recueillent de leur culture, le peu de gibier que leur produiſent leurs chaſſes, ne les empêche pas de vivre ſouvent de charogne, & cette nourriture dégoûtante n'a rien de déſagréable pour eux: la néceſſité leur en

a fait prendre l'habitude, & l'habitude leur y fait trouver de la ſenſualité.

Ils n'ouvrent pas la terre avec la charrue : ils la travaillent avec un inſtrument dont le fer tranchant ſe termine en demi-cercle & fait avec le manche un angle droit. Ils s'en ſervent comme d'un hoyau & ne remuent la terre qu'à quelques pouces de profondeur. Ils ne connaiſſent pas l'uſage du moulin pour tirer la farine du bled ; ils ne ſavent encore que briſer & broyer le grain entre deux cailloux.

Leurs huttes ſont à moitié enfoncées dans la terre : les murs ne ſont que des haies dont les interſtices ſont remplis par tout ce qui a pu tomber ſous la main du conſtructeur. Les traverſes qui forment le toit ſont couvertes de terre. Les cahutes d'été ſont rondes, & ſe terminent en pointe : le travail en reſſemble aſſez bien à celui de nos corbeilles de jonc ; on les recouvre d'écorce de bouleau. Les Téléoutes n'ont pas pouſſé plus loin leur architecture.

informations, ſe fait conduire. Il demande une fonderie; on le fait entrer dans la premiere hutte qui ſe préſente. Il voit avec étonnement que le foyer de la cuiſine, c'eſt-à-dire, ſuivant l'uſage de tous ces peuples, un trou creuſé en terre, fait partie du fourneau; un chapiteau d'un pied de hauteur, qui n'a, comme le foyer, qu'un demi pied de diametre, & qui s'éleve en diminuant toujours, forme avec ce foyer tout l'appareil métallurgique. Il eſt percé par-devant d'un trou qu'on bouche dans le temps de la fuſion; & un autre trou, ménagé ſur le côté, donne le paſſage au vent de deux ſoufflets. Un enfant pourrait tranſporter ailleurs la fonderie ſans être fatigué de ce travail.

Deux hommes ſervent le fourneau. L'un ſtratifie alternativement le charbon & le minerai qui doit être pulvériſé; l'autre remplit le fourneau de ces deux matieres, tandis que ſon compagnon fait aller les ſoufflets. Dès que le charbon eſt un peu conſommé, il en remet, ainſi que

du minerai, & continue de la ſorte juſqu'à ce qu'il ait fait entrer dans le fourneau à-peu-près trois livres de minerai : ils ne peuvent en fondre davantage à la fois & cette fonte exige une heure & demie de temps.

Le fondeur ſouffle encore quelque temps après avoir mis le reſte du minerai ; il ôte la pierre qui bouche le trou du chapiteau & cherche le métal parmi les cendres dont le foyer eſt rempli : il le frappe avec un morceau de bois pour en faire tomber les charbons qui s'y ſont attachés. Trois livres de minerai rendent ordinairement deux livres d'un fer qui eſt fort bon, quoiqu'il paraiſſe encore aſſez groſſier.

Les Albiniens ſe ſervent pour tirer le métal de la mine du même inſtrument dont ils travaillent la terre, ou d'un autre qui reſſemble à une hache, & dont le fer eſt plus long que large & fort tranchant. Ceux qui emploient cet outil ne font uſage du premier que pour enlever le gazon. Ils vendent aux Ruſſes le métal qu'ils

ont fondu, ou ils en forgent eux-mêmes des fers de flèches, des inſtruments de labourage, & les uſtenſiles qui leur ſont néceſſaires. La ſimplicité de leurs forges répond à celle de leurs fonderies : ce n'eſt pas chez eux qu'Homere aurait conçu l'idée des giganteſques forgerons de l'Etna.

Trouverons-nous leur induſtrie mépriſable, parcequ'inſtruits par les leçons des anciens, par des ſiecles d'expériences, par les préceptes & les pratiques de cent nations ſucceſſives, par les découvertes du monde entier, nous ſommes depuis long-temps parvenus à la ſurpaſſer ? Admirons plutôt un peuple ignorant & brut encore, qui a ſu trouver le moyen de faire du charbon, de conſtruire des fourneaux quels qu'ils ſoient, de faire des ſoufflets, de les y adapter : ou croyons qu'ils n'auraient pu par eux-mêmes atteindre à ce degré d'induſtrie, & qu'ils la doivent aux Mongols, avec leſquels ils ont ſans doute été mêlés, ſi même ils n'en deſcendent pas.

On trouve auſſi des forgerons chez les Tatars Zaïanski, répandus près de l'Abakan, riviere qui tombe dans l'Iéniſſei, & chez les Beltyri, leurs voiſins. Ces deux hordes, d'ailleurs peu conſidérables, ne méritent pas de nous arrêter plus longtemps, non plus que celle des Biriouſſi. Elles reſſemblent à celle des Abiniens par leurs uſages & par leur miſere.

CINQUIEME SECTION.

Des Katchiniens.

CHAPITRE I.

Poſition, uſages & induſtrie des Katchiniens.

DANS la Province de Kraſnoïarsk, ſur les bords de l'Iéniſſei, & de pluſieurs rivieres qui enrichiſſent ce grand fleuve, on trouve une horde de Tatars qui ſe nomment eux-mêmes Katchinski, & que, par une terminaiſon plus conforme au génie de notre langue, nous appellerons Katchiniens. Leur pays eſt montagneux, mais fertile ; ils l'occupaient long-temps avant l'époque où les Ruſſes en firent la découverte.

Ils ſe croient d'une race purement tatare, & il eſt vrai que les traits de leur viſage tiennent plus du caractere tatar

que de celui des Mongols. Leur complexion ſeche eſt commune aux deux races ; mais leur langue eſt mêlée d'un ſi grand nombre d'expreſſions qui appartiennent à celle des Mongols, qu'on ne peut guere douter de leur ancien mélange avec cette nation. Gais, grands parleurs, ſujets au menſonge ; peu ſinceres & encore plus infideles à leurs engagements ; ſi l'on ne peut les accuſer de brigandage, c'eſt plutôt en eux pareſſe que vertu.

Ils ont encore un ordre de nobleſſe dans lequel chacune de leurs tribus élit ſes chefs. Adonnés, dans toutes les ſaiſons, à la vie errante, ils couvrent leurs cabanes de feutre en hiver & d'écorces de bouleau en été. Leurs meubles, leurs uſtenſiles ſont à-peu-près auſſi miſérables que dans les dernieres hordes dont nous venons de parler, & leur malpropreté ne peut être ſurpaſſée par aucune nation.

Quelques-uns ſement un peu d'orge & d'autres graines, élevent des chevaux, des bêtes à cornes & de me-

nu bétail ; mais la chaſſe & la pêche forment leur principale induſtrie. Leurs ſtepes ne ſont pas aſſez vaſtes pour qu'ils puiſſent y nourrir des troupeaux fort nombreux ; mais le peu qu'ils en ont ſuffit à leur ſubſiſtance. Leurs beſtiaux, quoique petits, ſont très vigoureux, & deviennent fort gras en automne. Ils fendent les narines de leurs chevaux pour les rendre plus infatigables à la courſe, en leur procurant une reſpiration plus facile. Leurs brebis, mitoyennes entre les moutons communs & ceux des Kalmouks, ont la tête fort longue, les oreilles pendantes, la queue graſſe à ſon origine, maigre à ſon extrémité : leur laine eſt rude, & leur taille ne ſurpaſſe pas celle de notre bétail.

Ces peuples n'ont d'autres regles pour le temps des repas que le beſoin, l'occaſion, le caprice. Ils ſe nourriſſent de tous les animaux terreſtres, de toutes ſortes de poiſſons, de fruits nés ſans culture, de racines & de plantes ſauvages, de farines bouillies & de lait. Ils n'ont

pas l'uſage du pain. Les apprêts de leur cuiſine ſont dégoûtants comme eux. Du lait fermenté, du bouillon de viande & de poiſſon, forment avec l'eau leurs boiſſons ordinaires. Les enfants, dès le bas âge, contractent l'habitude du tabac à fumer. Un Katchinien n'eſt pas tout-à-fait malheureux quand il a du tabac, & qu'il peut diſputer quelques herbes des champs à ſes beſtiaux.

Les femmes filent la laine & l'ortie; font du drap & de la toile, fabriquent du feutre, préparent les cuirs & les pelleteries; font leurs habits, ceux de leurs maris, ceux de leurs enfants. Elles déguiſent leur miſere par un luxe encore ſauvage, mettent des colliers de grains de corail ou de verre, ſe ſurchargent d'ornements, portent des robes de drap fin & même d'étoffe de ſoie: il n'eſt pas rare enfin de les voir parées, mais on ne les voit jamais ni propres, ni proprement vêtues.

Les hommes ont la barbe fort claire & ne la laiſſent pas croître. Leur habit

de deſſous eſt léger, mais ils ne font pas uſage du linge, & n'ont d'autre toile que celle d'ortie : leur robe de deſſus eſt d'un drap groſſier fabriqué par leurs femmes, ou de peaux de cheval, de brebis, ou de chevre ſauvage.

CHAPITRE II.

Religion, mariages, funérailles des Katchiniens.

LES Katchiniens n'ont pu être convertis ni par les Lamiſtes, ni par les Mahométans. Quelques-uns, gagnés plutôt que perſuadés par des Prêtres Ruſſes, ont reçu le baptême ſans recevoir d'inſtructions, & ſe diſent Chrétiens ſans ſavoir ce qu'ils ſont : le reſte tient opiniâtrément au Chamaniſme. Un bonnet entouré de peaux de rats & ſurmonté de plumes de hiboux, un long habit de cuir d'où pendent des idoles de taule, des tambours qui reſſemblent à nos timbales, tel eſt l'appareil ſacerdotal, ou plu-

tôt l'épouvantail magique de leurs khams ou ſorciers.

Les Katchiniens prennent autant de femmes qu'ils en peuvent acheter, qu'ils en peuvent nourrir ; mais on n'en a pas trouvé qui en euſſent plus de quatre. Comme chez les Tatars du Tchoulym, une pipe acceptée ou refuſée par le futur beau-pere, prépare ou rompt les accords. On paye les femmes depuis cinq pieces de bétail juſqu'à cinquante : les pauvres, qui ne peuvent donner que leurs perſonnes, ſe mettent, pendant quelques années, au ſervice de leurs beaux-peres. Mais quelquefois pendant qu'ils travaillent pour gagner leur maîtreſſe, ils ont la douleur de ſe la voir enlever par des audacieux, dont les ſeuls droits ſont la force & la ruſe. L'amant fruſtré pourſuit en vain les raviſſeurs ; ils ont eu le temps de méditer leur coup, d'aſſembler des amis : ils lui échappent, ou le renvoient battu & déchu de toutes ſes eſpérances.

Si, tandis qu'un amant ſert les parents de ſa maîtreſſe, elle vient à mou-

tir, il peut en épouſer la ſœur, & ſes anciens ſervices lui ſont comptés : mais il en perd tout le fruit ſi ſa maîtreſſe était fille unique, ou ſi toutes ſes ſœurs ſont déjà mariées. Quand c'eſt l'amant qui meurt, ſon pere lui ſuccede & prend pour lui-même l'épouſe deſtinée à ſon fils.

Si l'époux croit s'appercevoir que ſa nouvelle épouſe n'eſt pas novice aux plaiſirs de l'amour, c'eſt au beau-pere à l'appaiſer : il donne à ſon gendre un cheval ou un habit de fête ; la faute eſt reparée & la paix rétablie dans le ménage. Le mari mécontent peut ſe ſéparer de ſa femme ; mais il garde les enfants nés pendant leur union, & perd les beſtiaux qu'il a donnés & les ſervices qu'il a rendus pour la poſſéder.

Dans les fêtes des noces, les chants, les danſes, les feſtins ſont accompagnés de courſes de chevaux, & l'époux donne des prix aux vainqueurs. La danſe de ces peuples conſiſte, comme celle des Kalmouks, dans des attitudes du

du corps, dans des mouvements des bras & de la tête : on geſticule beaucoup, on ne change point de place. Les ſons dans le chant ſont tirés de la gorge ; ce n'eſt pas une mélodie, c'eſt un craquement qui charme leurs oreilles, qui bleſſe celles des étrangers. Ils ont un inſtrument particulier, ſorte de tympanon à ſix cordes, dont ils jouent des deux mains.

On fuit tout commerce avec les femmes, on les regarde comme impures, comme capables de tout ſouiller pendant les deux ſemaines qui ſuivent l'enfantement.

Les Katchiniens ont peu de maladies, & n'en ont pas d'endémiques. La petite vérole fait chez eux de grands ravages. Un grand nombre de jeunes filles deviennent folles dans le temps de leurs indiſpoſitions périodiques. Les malades n'ont de ſecours que ceux de leurs devins qui ne leur preſcrivent d'autres remedes que des ſacrifices : mais les ſacrifices ne guériſſent pas le mal immonde dont la plupart ſont attaqués.

Ils dépoſent les morts en terre avec leurs habits, mais ſans cercueil, & les entourent de planches dans la foſſe pour que la terre ne les touche pas. On enterre quelques vaſes avec le corps, & on laiſſe, ſur la foſſe recouverte, de la farine cuite à l'eau. L'année du décès expirée, les parents, les amis du mort viennent viſiter ſa tombe : on commence par un long panégyrique de ſes vertus, par des larmes, des cris, des hurlements ; on boit en ſon honneur ; les liqueurs fortes appaiſent d'abord la triſteſſe, en diſſipent bientôt juſqu'au ſouvenir : on eſt arrivé dans les pleurs, on s'en retourne dans l'ivreſſe.

CHAPITRE III.

Monuments découverts dans le pays des Katchiniens.

On trouve dans le pays des Katchiniens les nombreux veſtiges d'antiques travaux de mines & de fonderies : on y découvre de vieux & riches tombeaux qui recelent des productions d'une induſtrie déjà perfectionnée. Mais ces monuments de l'art, ces reſtes d'un orgueil opulent, ne doivent pas être attribués à leurs aïeux. Ce ne ſont pas des peuplades vagabondes qui ont ajouté un nouveau prix au plus précieux des métaux ; ce ne ſont pas elles qui, par des travaux conſtants & opiniâtres, ont ouvert à d'immenſes profondeurs le ſein des rochers. Ces contrées, que parcourent aujourd'hui des hordes errantes, ont été autrefois habitées par un peuple artiſte & ſédentaire, dont les vices, peut-être, ont été punis par des barbares, & dont il ne reſte pas même

un ſouvenir. Les travaux qu'il a laiſſés rendent du moins encore témoignage à ſon exiſtence : mais combien de nations plus riches, plus ſuperbes, plus entreprenantes, dont les dernieres traces ſont effacées par les feux des volcans, par les abymes ouverts ſous les monuments pompeux qu'elles ont élevés, par les flots de l'Océan que l'homme faible ſe vante de maîtriſer, & qui tantôt abandonne & tantôt engloutit la terre !

Le Katchinien, non moins orgueilleux que miſérable, puiſqu'il eſt homme, eſt du moins flatté de la fauſſe opinion que les tombeaux épars dans ſes ſolitudes renferment les cendres de ſes ancêtres : il jouit dans ſon infortune de la proſpérité de ſes aïeux ; il reſpecte ces vaines ruines d'un faſte paſſager, & n'en fouille aucune pour en tirer les richeſſes. Mais les Ruſſes ont eu moins de vénération pour ces aſyles des morts ; on en trouve peu qu'ils n'aient ouverts & dépouillés.

C'eſt près de l'Abakan & des ſources de

l'Iéniſſei que ſe voient ces anciennes ſépultures. Quelques-unes ſont entourées de groſſes pierres de la forme d'un quarré long. Au milieu eſt le tombeau dont la foſſe a rarement plus d'une toiſe de profondeur. On n'y trouve preſque jamais tous les os d'un ſquelette : ceux de la jambe & les os des îles ſont ordinairement les mieux conſervés, & ils ont appartenu à des hommes d'une taille ordinaire. On déterre auſſi des os beaucoup plus grands & qui n'ont pu appartenir à des hommes : on aurait dû examiner & nous apprendre ſi ce ſont les oſſements de quelques animaux connus. Le principal ſquelette occupe le milieu du tombeau ; d'autres ſquelettes, ou du moins des cendres, ſont placés dans les angles : ce ſont peut-être les reſtes de quelques malheureux eſclaves immolés ſur la tombe de leurs maîtres, ou les cendres des femmes que l'uſage & la ſuperſtition auront obligées de ſuivre leurs époux. Les richeſſes qu'on tire de ces tombeaux témoignent qu'ils ont appartenu à des peuples fort avancés dans

les arts ou qui du moins faiſaïent du commerce avec des nations induſtrieuſes, ſi pourtant elles ne ſont pas le fruit d'un brigandage exercé par l'ignorance audacieuſe ſur la timide induſtrie : ce ſont des ceintures de velours garnies de plaques de métal que l'art a chargées d'ornements, des bracelets d'or & d'argent, des boucles d'oreilles d'où pendent de groſſes perles : on trouve auſſi des vaſes artiſtement ciſelés & quelquefois accompagnés d'un couvercle; les uns ſont d'argent, les autres d'or, d'autres au moins ſont dorés. D'autres vaſes, beaucoup plus grands que ceux de métal, ſont d'une bonne terre verniſſée & quelquefois de porcelaine. Souvent, au côté droit de la tête du ſquelette, on a planté en terre une tête de cheval qui a dans la bouche une bride ornée de boſſettes d'argent; d'autres fois auſſi ce n'eſt qu'une tête de mouton dont le crâne eſt couvert d'une feuille d'or très mince. Les étriers ſont toujours de fer ; ils ont à-peu-près la même forme que les nôtres, & ſont ordinairement couverts de

feuilles d'argent qui n'ont été que maſtiquées. Lorſque les corps ont été brûlés, les cendres ſont preſque toujours mêlées d'or coulé en petits bâtons.

On voit d'autres tombeaux couverts de pierres couchées horizontalement. Au-deſſous eſt un lit de terre d'un demi-pied d'épaiſſeur & contenu par un plancher: la foſſe ne renferme que des cendres & des os à demi brûlés, des étriers, & fort rarement quelques vaſes, encore ne ſont-ils que de terre: mais ces ſépultures ſont les plus riches en or & en argent réduits en bâtons.

Ce qu'on appelle les tombeaux de terre paraît avoir été un cimetiere commun: il eſt environné d'une haute enceinte de pierre. La plupart des corps ſont renfermés dans des cercueils de bois de méleſe. Les ſeules richeſſes qu'on y déterre ſont des feuilles d'or répandues autour du ſquelette & dont la tête eſt ſouvent enveloppée. Ces tombeaux offrent aux curieux des têtes de beliers de bronze ou de cuivre, de petits mor-

ceaux d'étoffes de ſoie & des plaques de laiton taillées comme celles dont les Chamans ornent leurs habits magiques.

Une quatrieme eſpece de ſépultures préſente un terrein de quatre à cinq toiſes quarrées, entouré de grandes pierres enfoncées en terre juſqu'à la profondeur de ſix pieds. Ces tombeaux trompent l'avidité de ceux qui les ouvrent & ne leur offrent, pour prix d'avoir violé la cendre des morts, que de petits pots de terre, des maſſes d'armes de cuivre, des lances armées du même métal, & tout au plus une légere feuille d'or qui entoure la tête du ſquelette.

Il eſt enfin une derniere ſorte de tombeaux qui méritent encore moins d'être fouillés : on n'y trouve que des fragments de flèches & de vieilles bottes pourries. On les appelle les tombeaux des Kirguis; non que ce ſoient les anciennes ſépultures du peuple qui porte ce nom, mais, dit Fiſcher, parceque ce mot, en langue tatare, ſignifie un homme du commun.

Les ſépultures des pauvres étaient pla-

cées auprès des bois, & celles des riches dans les plaines découvertes & ſur le bord des fleuves.

Non loin de ces tombeaux, près d'un ruiſſeau nommé Barga qui ſe jette dans l'Léniſſei, on voit deux ſtatues placées vis-à-vis l'une de l'autre. Ces figures, qui repréſentent des hommes, ont à leurs pieds deux lions, l'un grand & l'autre petit. Elles ſont coëffées d'un chapeau rond, à la maniere chinoiſe; elles ont les mouſtaches noires, les levres rouges, & tiennent un livre à main.

Au-deſſous de l'embouchure du même ruiſſeau, on trouve un autre monument dans l'antre d'un rocher. L'entrée de la caverne eſt défendue par deux figures d'hommes; l'un eſt armé d'un ſabre & l'autre d'une lance. On voit dans l'intérieur un Khan aſſis ſur une table de pierre. A ſes pieds eſt un coffre auſſi de pierre qui contenait quelques manuſcrits: un garde eſt à côté de lui, levant un ſabre nu. Ces derniers monuments ſont attribués aux Tangouts.

SIXIEME SECTION.

Des Iakoutes.

CHAPITRE I.

Du pays occupé par les Iakoutes. Uſages & induſtrie de ce peuple.

LES Iakoutes ſe nomment eux-mêmes Zokhi ou Sokhi. Ils occupaient autrefois le haut de la Léna : opprimés & même perſécutés par les Mongols, ils deſcendirent, en ſuivant le cours de ce fleuve, juſques ſous les climats rigoureux où nous les trouvons aujourd'hui. Ils s'étendent des deux côtés de la Léna depuis Vitym juſqu'aux bouches de ce fleuve & juſques ſur les bords de la mer Glaciale : on rencontre encore de leurs peuplades aux extrémités orientales de la Sibérie, ſur les côtes du Golphe de Pinjinsk & ſur les rivages de la Kolyma.

En général tout leur pays eſt froid, rocailleux dans quelques endroits, marécageux dans d'autres, par-tout incapable de culture, par-tout peu favorable aux progrès de la population.

Ils ſont d'une taille moyenne : on voit entre eux peu de petits hommes & peu d'hommes d'une haute taille. Par leur ſtature, par les traits de leur viſage & même par leurs mœurs, ils tiennent à la fois des Mongols & des Tatars. Leur langue les rapproche davantage de ce dernier peuple ; un grand nombre de leurs expreſſions font connaître qu'ils ne ſont pas étrangers aux Mongols, & non moins de mots adoptés dans leur idiôme ſont des monuments de leur ancienne communication avec les Toungouſes ; c'eſt une nation formée des trois races les plus puiſſantes de l'Aſie ſeptentrionale, celles des Mongols, des Tatars & des Mandjours.

Ils ont le nez un peu écraſé, les yeux petits, les cheveux bruns & mal fournis, la barbe claire : leur intelligence a peu

d'étendue; mais elle a toute celle que ſuppoſent & qu'exigent leurs beſoins & leur maniere de vivre. Peu capables d'une forte attention, plus lents, plus indifférents que pareſſeux; ils ont l'indolence qu'inſpirent les deſirs modérés. Simples & non pas groſſiers dans leur commerce ordinaire, on voit en eux l'honnêteté que peut donner la nature, celle que l'art n'a point enſeignée, que la politeſſe fait mal contrefaire & que dicte la bienveillance : ce n'eſt pas tout-à-fait l'amitié, mais c'eſt un ſentiment qui vaut mieux qu'elle, parcequ'il eſt moins reſſerré : l'amitié eſt excluſive : leur ſenſibilité embraſſe tous leurs ſemblables. Etroitement liés entre eux, mais languiſſant dans l'inactivité habituelle, ils deviennent ardents, empreſſés pour donner des ſecours, ſans attendre qu'ils en ſoient priés, ſans eſpérer de reconnaiſſance, & peut-être même ſans en garder le ſouvenir; car on oublie aiſément les choſes communes, & rien à leurs yeux n'eſt ſi ſimple que les actes d'humanité.

Mais plus ils ſont bons, plus ils aiment à faire le bien, & plus le mal qu'on leur fait ſe grave profondément dans leurs cœurs, plus ils ſont avides de vengeance. Ce défaut naît en eux d'une vertu; ils regardent le méchant comme un être dépravé & ſe font un devoir de travailler à ſa perte.

C'eſt un peuple aſſez nombreux: ils ſe partagent en diſtricts & en tribus. On comptait parmi eux trente-cinq mille ames, au milieu de ce ſiecle; le peu d'exactitude des régiſtres fait préſumer qu'on pouvait bien tripler ce nombre, ſans craindre de l'exagérer, & la paix dont ils ont joui depuis cette époque doit avoir augmenté leur population.

Ils ſont chaſſeurs, paſteurs & pêcheurs, & leur terre, qui par-tout ſe refuſe à la culture, ne leur permettra jamais de s'élever au-deſſus de ces premiers états de l'homme. Comme leurs déſerts embraſſent une grande étendue de pays, les avantages de la même induſtrie ne ſont pas égaux par-tout. Où la chaſſe eſt déſavan-

ſauvages, l'arc & les fleches : leurs carquois ſont des ſacs aſſez propres & recouverts de pelleteries. Ils voyagent en hiver ſur des traîneaux fort étroits.

Les femmes ſont vives, laborieuſes: elles montrent plus d'ardeur & même plus de courage que les hommes. On en trouverait d'aſſez belles, ſi elles n'avaient pas la peau ſale & noircie par la fumée.

CHAPITRE II.

Habitations, vêtements, nourriture des Iakoutes.

QUOIQUE condamnés à une vie errante, il eſt rare que les Iakoutes changent de demeure en hiver : ils retournent, en automne, dans les huttes qu'ils habitaient l'hiver précédent ; & s'ils ſe ſont égarés à la ſuite de leurs troupeaux, s'ils ne peuvent plus retrouver leurs anciennes habitations, ils ſe conſolent aiſément de cette perte, s'arrêtent à l'endroit où ils rencontrent la mauvaiſe ſai-

mune de ceux de ces peuples qui ne ſont pas trop éloignés des lacs, des fleuves ou des mers. Tous ſe livrent en hiver à la chaſſe, qui, ſous un ciel glacé, ne peut paſſer pour un amuſement. Ils s'éloignent peu de leurs habitations, & le gibier trouve aiſément contre eux des retraites où ils négligent de le pourſuivre. Les payſans ruſſes ſoutiennent les pauvres ïakoutes qui vivent dans leur voiſinage & paient pour eux le tribut : les Iakoutes, pour s'acquitter, leur rendent avec leurs familles tous les ſervices dont ils ſont capables, & leur caractere ne leur permet pas de ſe laiſſer vaincre en généroſité.

Ils ſavent forger le fer : ils font eux-mêmes les fers de leurs fleches, ils fondent leurs chaudrons ; &, pour épargner le métal, ils en font les bords d'écorces de bouleau & les uniſſent ſi bien au fer, que les liqueurs ne peuvent s'écouler par les jointures.

Aſſurés maintenant d'une paix inaltérable, ils ne s'arment que pour la chaſſe, & n'ont d'autres armes que celles des

-nes ſauvages, tout eſt ſoigneuſement recueilli. Mais ils aiment ſur-tout les petites marmotes & les ſouris ; ils leur dreſſent des pieges qu'ils vont viſiter tous les jours : ils écorchent le rat ou la marmotte, l'enfilent dans une brochette de bois, la préſentent au feu, & dès qu'un endroit de la chair commence à ſe colorer, ils le coupent & le mangent, remettent au feu ce qui reſte, & le retirent dès qu'il a pris un léger degré de cuiſſon.

Ils ſont friands, comme les Toungouſes, d'un autre mets bien plus précieux, parcequ'on ne peut pas auſſi aiſément ſe le procurer : c'eſt ce que nos ſages-femmes appellent le délivre dans le jargon de leur art, & ce que les Latins plus délicats appellaient le gâteau de l'accouchée (1).

Mais ils vivent ſur-tout de lait en été, & de poiſſon ſec en hiver : le poiſſon eſt dans toute l'année preſque la ſeule nourriture des Iakoutes du Nord. Les plus riches, lorſqu'ils ne ſont pas trop éloignés des Ruſſes, leur achetent de la fa-

(1) Puerperarum placenta.

rine & des gruaux ; mais leurs aliments, quels qu'ils ſoient, inſpirent toujours le dégoût pour la maniere ſale dont ils ſont apprêtés. Les convives s'aſſeyent ſur les talons : une auge eſt miſe à terre au milieu d'eux, chacun y fouille avec les mains, y prend, y rejette les morceaux à ſon gré.

Ils s'enivrent ſouvent en été à force de boire de l'eau-de-vie de lait & de fumer du tabac : pour avoir plus de moyens de tomber dans l'ivreſſe, ils ne négligent pas l'infuſion de moukhomore que nous avons vue ſi familiere aux Kamtchadales & à d'autres peuples.

Autant les Iakoutes ſont mal-propres dans leur cuiſine, autant ils cherchent à briller dans leurs vêtements par un luxe conforme à leur ſituation : leurs habits d'été ſont de peaux de chamois, ceux d'hiver de pelleteries, & ſur-tout de peaux de rennes : les manches en ſont étroites ; ils deſcendent juſqu'aux genoux & ſe croiſent pardevant avec des lacets. Les habits d'été ſont ornés d'un revers brodé

avec des nerfs, ou garnis d'une bordure de pelleterie : les coutures ſont cachées par des grains de verre ou de corail. L'habit d'hiver eſt entouré de crins de cheval en forme de franges. Les hommes ſe coupent les cheveux fort courts, reſtent tête nue en été, & ont pour bonnet en hiver la peau de la tête de quelque animal ſauvage. Leurs culottes ſont fort courtes ; des bas de peau leur ſervent de bottes : ils les tirent pour leur faire prendre la forme de la jambe & de la cuiſſe, & les lacent aux canons de la culotte.

L'habit des femmes ſerait le même que celui des hommes, ſi elles ne portaient pas des culottes plus longues, ſi elles ne mettaient pas par-deſſus leur robe une ſorte de camiſole ſans manches, & ſi toute leur parure n'était pas bariolée d'un plus grande variété de couleurs. Elles portent auſſi pour coëffure une peau de la tête de quelque animal ; mais elles y laiſſent les oreilles, & ont grand ſoin qu'elles ſe tiennent relevées comme

des cornes. Du moins cette coëffure reſſemble à quelque choſe; nous en voyons tous les jours qui ne reſſemblent à rien.

CHAPITRE III.

Religion, ſortileges, maladies, funérailles des Iakoutes.

AUCUNE autre religion que le Chamaniſme n'a encore pénétré chez les Iakoutes. Ils reconnaiſſent deux êtres ſupérieurs, à-peu près égaux en puiſſance, l'un tout bon, l'autre tout méchant. Des eſprits inférieurs, émanés de leur ſubſtance, participent à leurs qualités. Ils ſe marient & ont des enfants des deux ſexes, qui produiſent à leur tour d'autres divinités : elles peuplent les airs, la terre & les eaux.

Les Iakoutes ont un grand nombre d'idoles : ils ne veulent pas en faire de bois, parceque, diſent-ils, la dureté de cette matiere préſenterait une idée fâ-

cheuſe de la divinité ; les leurs ne ſont que des poupées de chiffons : on imite les yeux avec des grains de corail ou de verre, ou avec du petit plomb de chaſſeur. On a ſoin de les enfumer en faiſant brûler de la graiſſe devant elles ; on les barbouille de graiſſe & de ſang ; elles s'en imbibent, & deviennent avec le temps des divinités fort dégoûtantes.

Ils nomment leurs prêtres Aïouns : de nombreux troupeaux, des chaſſes abondantes, tels ſont les biens qu'ils demandent au Ciel. La plus ſolemnelle de leurs fêtes ſe célebre vers la fin de Juin. Chaque famille raſſemble autant de lait que ſes juments peuvent lui en procurer, & le met en fermentation : on ſe revêt de ſes plus beaux habits, on pare un jeune enfant de douze ans, on mande l'Aioun. Il vient vêtu de ſes habits ordinaires, car il réſerve ſa grande robe garnie de ferrailles pour les cérémonies magiques. Il s'arrête au milieu de la hutte, le viſage tourné vers l'Orient, & tient de la main gauche un vaſe plein de lait, & de l'au-

tre une cuiller. L'enfant met un genou en terre devant lui. L'Aioun s'incline pluſieurs fois, appelle les dieux par leurs noms, &, à chaque nom qu'il prononce, il jette par trois fois en l'air une cuillerée de lait en offrande au dieu qu'il invoque. Il ſe proſterne de nouveau & ſort de la hutte en prononçant quelques mots à voix baſſe : la famille le ſuit & s'aſſied autour de lui. Il boit dévotement quelques cuillerées de lait, & remet le vaſe à l'enfant qui le reçoit à genoux, s'incline, boit à ſon tour deux cuillerées, & va le préſenter à tous les aſſiſtants. Le pot retourne enſuite au Prêtre, pour paſſer encore à l'enfant & à toute l'aſſemblée ; cette cérémonie, la plus importante de la fête, ne ceſſe pas que tous les vaſes ne ſoient vuides, car il ne doit pas reſter une goutte du lait qu'on a préparé. Comme il a reçu par la fermentation une qualité ſpiritueuſe, le Prêtre, l'enfant & tous les dévots tombent ivres par piété.

Les plus ſavants, les plus révérés des Aiouns ſont ceux qui ſavent le nom d'un

plus grand nombre de divinités : mais ils doivent encore bien plus la conſidération dont ils jouiſſent à leur talent de ſorciers, à leur tambour, à leur vêtement bizarre, qu'aux fonctions ſacerdotales. Quelques uns diſent la bonne aventure par l'inſpection des lignes de la main. Tous évoquent, conjurent les puiſſances malfaiſantes ; tous étonnent les hommes ſimples par leurs cris, leurs ſauts, leurs grimaces ; tous ſont appellés pour guérir les infirmités des hommes & les maladies des beſtiaux, car ces maux ſont envoyés par les malins eſprits : enfin on ne peut mourir avec honneur qu'entre les bras de l'Aioun, comme on doit ailleurs confier ſa vie aux conjectures des médecins.

Les femmes ſurpaſſent quelquefois les hommes dans les preſtiges de la ſorcellerie. « Nous fîmes venir, dit Gmélin, « une ſorciere ïakoute qui, n'étant en- « core qu'à la fleur de ſon âge, effaçait « cependant les ſorciers les plus fameux. « Elle nous dit ſans héſiter qu'elle était « ſorciere,

« ſorciere, & qu'elle avait porté ſi loin « ſon art, que, par le moyen du dia- « ble, elle s'enfonçait un couteau dans « le corps ſans ſe faire aucun mal. Sa « jeuneſſe, ſa vigueur, ſa vivacité, la « rendaient ſupérieure dans les ſauts & « les cris d'ours, de chien & de chat. Elle « appella tous les eſprits de l'air & de la « terre, les vit, leur parla, nous aſſura « qu'elle en avait les réponſes les plus « certaines. Enfin, elle demanda un cou- « teau, & ſembla ſe l'enfoncer dans le « corps avec violence : je voulus alors y « toucher ; mais auſſitôt elle dit que le « diable ne voulait pas cette fois lui « obéir, & nous pria de différer juſqu'au « lendemain. En effet elle vint nous trou- « ver, ſe perça en notre préſence, re- « tira le couteau ſanglant, ſe coupa un « petit morceau de la membrane adi- « peuſe, le fit rôtir & le mangea. Les « Iakoutes qui étaient préſents témoigne- « rent leur étonnement par une exclama- « tion qui leur eſt particuliere & par des « geſtes de componction. Ils paraiſſaient

« touchés juſqu'au fond du cœur, & elle
« agit enſuite comme s'il ne lui fût rien
« arrivé, ce qui augmenta encore l'ad-
« miration des Iakoutes. Elle ſe retira,
« ſe mit un emplâtre de réſine de mé-
« leze, & le contint avec de l'écorce de
« bouleau & du vieux linge. Enſuite
« elle avoua que juſqu'alors elle ne s'é-
« tait point enfoncé le couteau dans le
« corps, qu'elle n'avait eu d'abord que
« l'intention de nous tromper, comme
« elle trompait les Iakoutes, en retirant
« le ventre, & faiſant paſſer le couteau
« entre les habits & le corps, mais que
« nous l'avions obſervée trop attenti-
« vement: qu'ayant appris de ſes pere
« & mere, que, lorſqu'on s'enfonçait un
« peu le couteau dans le ventre, on n'en
« mourait pas, pourvu que l'on mangeât
« un petit morceau de ſa propre graiſſe
« & que l'on bandât ſa bleſſure, elle
« s'y était déterminée, pour ne pas être
« regardée par nous comme une fourbe.
« Nous lui perſuadâmes de nous dire la
« vérité ſur ſes autres ſorcelleries, & elle

« avoua qu'elle avait trompé jusqu'alors « ses compatriotes pour donner à son « métier plus de considération. Elle se « pansa deux fois seulement, & sa bles- « sure fut guérie le sixieme jour (1).

Avons nous le droit de nous moquer de ces hommes simples, si facilement trompés par des fourbes qui se disent sorciers, nous qui voyons tous les jours & des ignorants & des gens qui ne devraient pas l'être, donner leur confiance à des farceurs de toute espece? Regardons attentivement autour de nous, & nous admirerons combien, chez les nations les plus civilisées, la plupart des hommes différent peu des barbares & des sauvages. Tel dont les talents, les connaissances, le génie même nous étonnent dans une partie, n'est encore qu'un sauvage dans tout le reste.

Comme les Iakoutes, par leur maniere de vivre, craignent peu la disette, & qu'ils peuvent nourrir une nombreuse

(1) Voyage en Sibérie de Gmelin, traduction libre de M. de Keralio.

famille à peu de frais, ils entretiennent un grand nombre de femmes, & les paient à leurs beaux-peres en habits & en beſtiaux.

Il eſt aſſez commun qu'ils jouiſſent d'une ſanté inaltérable. La petite vérole, & une fievre dont la malignité ſe manifeſte par des taches, ſont leurs maladies les plus dangereuſes : il eſt rare qu'on en revienne. Ils abandonnent le malheureux qui eſt attaqué de la petite vérole, lui laiſſent un peu de nourriture & ſe retirent dans les bois. Ils ne connaiſſent d'autres remedes que ceux de la ſuperſtition.

Cependant ils ont trouvé un moyen de braver les froids les plus rigoureux, & leur exemple a été ſuivi par les Ruſſes voiſins qui ne ſe repentent pas de les imiter : pour que leurs membres ne ſe gelent pas lorſqu'ils vont à la chaſſe, ils ſe frottent d'un mélange de terre graſſe & de bouſe de vache.

Autrefois ils attachaient leurs morts ſur des arbres, & les y laiſſaient pourrir : plus ſouvent ils les brûlaient. On aſ-

ſure que les valets les plus attachés à leurs maîtres ſe jettaient dans le bûcher pour les ſervir dans l'autre monde. A préſent ils dépoſent les morts dans les forêts, car ils ſeraient fâchés de pourrir dans les plaines: il y en a même qui choiſiſſent & indiquent, de leur vivant, l'arbre ſous lequel ils veulent être enterrés.

Les hommes, bruts ou policés, montrent la même inquiétude pour les reſtes d'eux-mêmes qu'ils laiſſeront après leur mort. Comme nous ne connaiſſons notre exiſtence, comme nous ne formons de penſées que par nos ſenſations, nous avons peine à nous faire une idée juſte d'un état où nous ne ſentirons plus, & notre imagination prête du ſentiment à la vaine pouſſiere dans laquelle nous devons nous réſoudre. Nous nous occupons de ſon ſort, nous cherchons à lui procurer un repos inaltérable. C'eſt comme ſi nous nous intéreſſions à ce que peuvent devenir les vapeurs qui émanent ſans ceſſe de nos corps, & qui faiſaient partie de nous-mêmes.

PARALLELE

Du Dialecte des Lapons & de celui des Finnois proprement dits.

	LAPON.	FINNOIS.
Dieu.	Ioumbméla *ou* Immel.	Ioumara *ou* Ioumala.
Le mauvais génie.	Peskel.	Peskal *ou* Peſkel.
Le feu.	Tollé.	Touli.
Le jour.	Paivé.	Paiva.
La nuit.	Ii.	Ii.
Une riviere.	Iocki.	Iocki.
Un lac.	Iaour.	Iarvi.
La glace.	Ienga.	Iéé.
Une montagne.	Varra.	Vouori.
Une forêt.	Medz.	Medza.
Des bottes.	Sappad.	Sâpas.
Une hutte.	Kaoté.	Koto.
Une fleche.	Niaola.	Nouoli.

Mots des deux dialectes qui ne ſe reſſemblent pas.

Le ſoleil.	Beivé.	Auringa.
Le ciel.	Albmé.	Taivaſſ.
L'eau.	Kiedzé.	Veſſi.

	LAPONS.	FINNOIS.
L'homme.	Oulmougd.	Ikhminen.
La femme.	Niſſoum.	Vaimo.
Un loup.	Seibek.	Souſſi.

Parallele de la langue des Hongrois & de celle des Vogoules.

	HONGROIS.	VOGOULE.
Le feu.	Tiouts.	Taout.
Lac, étang.	To.	Tou.
La nuit.	Ei.	Ii.
L'œil.	Chem.	Cham.
La langue.	Nielv.	Nielm.
Un cheval.	Lo.	Lou.
Une oie.	Loud.	Lount.
Un œuf.	Moni.	Mong.
Du beurre.	Vaï.	Voï.
Une fleche.	Niil.	Niel.

Parallele de la langue des Hongrois avec celle des Tatars.

	HONGROIS.	TATAR.
Vent.	Chil.	Djil.
Bœuf.	Bika.	Bouga.
Chameau.	Tévé.	Tébé.
Poule.	Tiouk.	Taoul.
Arc.	Ii.	Ia.
Pere.	Atia.	Ata.
Mere.	Ania.	Ana.
Barbe.	Chakal.	Tchakal.

	HONGROIS.	TATAR.
Pomme.	Alma.	Almag.
Mer.	Tinguer.	Tinguis.

Il réſulte de ces deux paralleles que les Hongrois ſont un mélange de Finnois, dont les Vogoules ſont une branche, de Tatars, & vraiſemblablement de pluſieurs autres peuples.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre : *Hiſtoire des différents peuples ſoumis à la domination des Ruſſes, ou ſuite de l'Hiſtoire de Ruſſie*, par M. LEVESQUE. Cet ouvrage, plein de recherches curieuſes, doit être reçu du public avec plaiſir, & doit faire à l'Auteur autant d'honneur que l'Hiſtoire de Ruſſie.

A Paris ce 15 Février 1783.

TERRASSON.

Le privilége de cet ouvrage ſe trouve à la fin de l'hiſtoire de Ruſſie.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

28D APR 7 1994

Stanford University Libraries
3 6105 004 687 443
DK
33
L4
v.2

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.
JUN 1989